

24^e année (2006) n°1

A.N.C.A.-A.D.E.A.F.

**Nouveaux
Cahiers
d'Allemand**

Revue de linguistique et de didactique
Publiée avec le concours du

Nouveaux Cahiers d'allemand 2006/1
Sommaire

Britta Jallerat-Jabs : <i>Elter oder Patchworker ?</i> A propos du champ lexical de la famille en Allemagne contemporaine	1-20
Thierry Gallèpe : Didascalies internes et construction de la représentation. L'exemple de <i>Napoleon oder die hundert Tage</i> de Chr. D. Grabbe	21-35
Hiltraud Dupuy-Engelhardt : Prêtons l'oreille... aux sons et aux bruits de l'allemand !	37-48
Maurice Thorez : Discours du 4 avril 1933 à la Chambre des Députés (extrait)	49
Yves Bertrand : Traduire L'expression <i>C'est vrai que</i>	51-67
Yves Bertrand : Traduire <i>Il est vrai que</i>	69-79
Yves Bertrand : A la pêche aux mots (comment traduire en allemand des composés français). -De <i>brosse à reluire</i> à <i>camp retranché</i>	81-92
Beate Courdier : Theaterspielen im Deutschunterricht	93-100

Compte rendu de

L'apprentissage d'une langue étrangère, Cognition et interaction par Jacques Athias (101-102) ; *Introduction à la typologie linguistique*, par Yves Bertrand (103-104) ; *Wirklichkeit und Sprache. Die Versprachlichung der Zeit im Deutschen und Tschechischen im funktional-pragmatisch-grammatischen Vergleich. Tempus — Aspekt — Distanz* par Jack Feuillet (104-111) ; *Solutions sémiotiques*, par Bernadette Hoffmann (111)

L'observatoire du DVD. *Das Literarische Quartett*, par Yves Bertrand (112)

Annonces : CRAPEL : 36 ; NCA : 49 ; Stauffenburg : 50 ; linguistik on line 80.

Elter oder Patchworker ?

A propos du champ lexical de la famille en Allemagne contemporaine

Le premier à s'interroger sur le lexique de la famille contemporaine était sans doute le sociologue américain Andrew CHERLIN, qui, dans un article paru en 1978, avait soulevé le problème de l'absence d'une terminologie adéquate désignant les différents membres d'une famille recomposée. Il voyait dans cette lacune lexicale le signe d'un manque d'institutionnalisation provoquant, dans ces familles, des occasions de désaccord, de divisions et de tensions.

Depuis, la question du lexique de la famille contemporaine continue à interpellier sociologues et linguistes. En effet, on pourrait supposer que les transformations fondamentales des attitudes et pratiques en matière de famille que l'on observe dans nos pays depuis les années soixante-dix, se seraient accompagnées de l'apparition d'un nouveau lexique, et ceci d'autant plus que la famille garde une dimension essentielle pour l'individu moderne. D'après le sociologue François de SINGLY (1996 :14), « la famille contemporaine est au centre de la construction de l'identité individualisée. [...] C'est pourquoi, contrairement aux apparences et aux discours de désolation, la famille n'a jamais eu autant d'importance. »

C'est ainsi que mes propres investigations partent de l'hypothèse que le nouveau sens de la famille devrait se retrouver dans un nouveau découpage linguistique. Les données rassemblées – dont une partie sera présentée ci-après – étaient censées répondre à deux questions qui me semblent intimement liées : comment la langue allemande découpe-t-elle les nouvelles réalités familiales ? Ce découpage linguistique, que nous apprend-t-il sur les valeurs et normes en cours en matière de famille dans la société allemande contemporaine ?

Le corpus constitué à cette fin en 2004/05 comporte, pour ce qui est du discours écrit, trente-quatre textes, ouvrages et articles confondus, émanant de professionnels de la famille (sociologues, psychologues, éducateurs). Quant au discours oral, onze entretiens semi directifs d'environ une heure ont été réalisés auprès de personnes vivant elles-mêmes dans des situations familiales non traditionnelles, l'enquête de terrain s'étant déroulée dans trois grandes villes du Nord et de l'Ouest de l'Allemagne. Il va sans dire que tous les propos qui suivent sont à replacer dans le cadre de cet échantillon restreint, évidemment non représentatif, et qu'ils ne s'entendent donc aucunement comme des conclusions définitives.

1. Qu'est-ce qu'une famille ?

1.1 Devant la multiplication des formes de vie dans les sociétés occidentales contemporaines, c'est la notion de *Famille* elle-même qu'il convient d'interroger en tout premier lieu : un couple sans enfant peut-il constituer une famille ? Le lien biologique entre parents et enfants est-il nécessaire ? La présence de deux figures parentales est-elle obligatoire ? Peut-on parler de *Famille* en absence de lien conjugal ? En tout état de cause, il n'est plus possible de résumer les diverses formes de vie familiale sous le seul et même terme de *la famille*. A l'heure actuelle, même parmi les professionnels de la famille, il ne règne plus d'unanimité par rapport à une délimitation ou définition précise.

Ainsi, selon la sociologue Rosemarie NAVE-HERZ (2003), pour parler de *Famille*, le critère fondamental réside dans la présence d'enfants, que les parents soient mariés ou non, que la parentalité soit biologique ou sociale, que les deux parents ou un seul soi(en)t présent(s) au foyer. Dans leur définition de la famille, HILL et KOPP (2002) insistent sur l'idée du couple hétérosexuel installé dans la durée, la cohabitation ainsi que l'enfant biologique ou adopté. Ils en excluent donc un parent vivant seul avec son (ses) enfant(s) ainsi que des couples homosexuels avec enfant(s). Les psychologues OCHS et ORBAN (2002 :149) soulignent le primat de la liberté du choix individuel : « Familie ist eine Form des Zusammenlebens von Menschen, die sich ganz unterschiedlich gestalten kann. [...] Familie ist so etwas Individuelles, dass niemand das Recht hat, hier definitorische Allmacht durchzusetzen. ». A chacun donc de définir ce qu'il considère comme *Famille*.

D'après LÜSCHER (1989 :73), cette définition dépendrait de la perspective non seulement de chaque individu, mais aussi du contexte dans lequel il s'exprime :

« [...] Auffassungen über Familientypen [sind] von solchen Vorstellungen zu unterscheiden, die sich auf die jeweils eigene individuelle Familie beziehen. Es wird nicht (mehr) als Widerspruch gesehen, einerseits die moderne Kleinfamilie aus Vater, Mutter und ihren leiblichen Kindern als 'eigentliche' Familie (d.h. als den repräsentativen Familientyp) anzusehen und andererseits das 'eheähnliche' Zusammenleben mit dem unverheirateten Partner und Adoptivkindern als 'meine eigene Familie' zu qualifizieren – und zu erleben. »

1.2 En effet, l'enquête de terrain semble confirmer que les acteurs ont une acception large de la notion *Famille*. Interrogées sur les membres constituant leur famille au moment de l'interview, plusieurs informatrices mentionnent les parents de leur ex-mari, voire l'ex-mari lui-même, ou encore des personnes avec qui aucun lien de parenté objectif n'a jamais existé, comme la mère ou la nouvelle compagne d'un ex-compagnon. Ce ne sont donc pas (seulement) les liens

de sang ou légaux qui interviennent dans la définition d'un membre de famille : ce qui paraît déterminant aux informateurs, c'est la régularité des contacts, le fait de partager des moments symboliquement marquants, l'estime réciproque. Une enquêtée évoque la fidélité et le sentiment d'intimité à l'épreuve du temps. Ces critères sont significatifs d'une parenté élective, et d'une parenté qui se mérite.

Malgré les divergences entre les individus dans la description de leur propre famille, les informateurs font preuve d'unanimité quant à un critère : pour parler de *Famille*, il faut la présence d'enfants. Citons à titre d'exemple Emma qui s'exprime le plus longuement à ce sujet :

(1) (*Emma, 43 ans, célibataire, un fils*)

Q¹ : Würdest du das auch so sehen, [dass du und dein Sohn eine Familie seid ?] Ihr seid zwei Personen ...

E : Auf jeden Fall ! Auf jeden Fall !

Q : Aber du und dein Sohn, ihr seid eine Familie ?

E : Ja, ja, ganz klar. Ganz klar, weil ich einfach auch sehe, wie wichtig das für ihn ist. Wenn's nach ihm ginge, wäre die Familie auch größer. [...]

Q : Aber ihr seid trotzdem, auch zu zweit, eine Familie ?

E : Auf jeden Fall, auf jeden Fall.

Q : [...] Du hast eben auch Freunde erwähnt, die zusammen leben ohne Kinder. Würdest du die denn auch als Familie bezeichnen ?

E : Also, für mich ist der Begriff Familie, merk' ich grad, wo du mir die Frage stellst, ich hab' darüber so noch gar nicht nachgedacht, besetzt mit Kindern. [...]

Q : Also, es zählt nicht, wieviel Personen daran teilnehmen ...

E : Nein, nein !

Q : ... an der Sache, sondern ob da Kinder dabei sind oder nicht ?

E : Müssen auch gar nicht die leiblichen sein, darum geht's auch nicht. Also, wenn zwei zusammen leben, und die haben ein Kind adoptiert, oder das Kind ist von dem einen Vater, und von 'ner anderen Mutter, ist für mich auch 'ne Familie.

Q : Verstehe. Also jetzt zwei Leute wie du und dein Sohn, das kann 'ne Familie sein, aber ein Mann und eine Frau, die zusammen leben ohne Kinder zu haben, würdest du nicht sagen, das ist 'ne Familie.

E : Nee. Irgendwie nicht. (*rires*) Nee, würd' ich nicht sagen. Das ist 'ne Beziehung, ein Paar, eine Ehe. Aber keine Familie.

Que l'idée de famille soit associée à la présence d'enfants paraît finalement peu surprenant, car ces derniers en faisaient déjà obligatoirement partie au sens traditionnel du terme *Famille*. L'enfant reste l'élément qui transforme une forme de vie en forme de vie *familiale*, dont l'expression minimaliste se concrétise, pour tous les informateurs de l'enquête, qu'ils en soient personnellement concernés ou non, dans la famille monoparentale.

¹ Dans les extraits d'entretien reproduits ici, les interventions des informateurs sont introduites par la première lettre de leur prénom, mes propres interventions par « Q » pour « Question ».

1.3 Dans le discours écrit du corpus, les différentes approches qui se chevauchent et se contredisent partiellement et qui impliquent que le terme seul de *Familie* ne renvoie plus spontanément à une forme de vie bien précise, se traduisent par une multitude de créations lexicales sous forme de compositions nominales, reproduites dans le tableau ci-dessous et classées par ordre alphabétique selon le type de vie familiale. Chaque terme a été relevé dès sa première apparition dans le texte, le nombre respectif d'occurrences par texte n'a pas été comptabilisé¹ :

1.3.1 Composés nominaux ayant comme déterminé *Familie* :

<u>Famille monoparentale</u>	<u>Famille biparentale</u>	<u>Famille recomposée</u>
Alleinerzieherfamilie	Elternfamilie	Alltagsfamilie
Einelternfamilie	Gatten-Familie	Besuchsfamilie
Ein-Elternteil-Familie	Gatten-Kleinfamilie	Erstfamilie
Mutterfamilie	Kernfamilie	Fortsetzungsfamilie
Mutter-Kind-Familie	Normalfamilie	Gastgeber-Familie
Teilfamilie	Vater-Mutter-Kind-Familie	Mehrelternfamilie
Vaterfamilie	Zweielternfamilie	Parallelfamilie
	Zweieltern-Gattenfamilie	Patchwork-Familie
	Zwei-Eltern-Kernfamilie	Scheidungsfamilie
		Stieffamilie
		Stiefmutterfamilie
		Stiefvaterfamilie
		Trennungsfamilie
		Zwei-Kern-Familie
		Zweitfamilie

On notera que la dénomination de la famille traditionnelle, se constituant d'une mère et d'un père mariés et de leur(s) enfant(s), ne semble plus aller de soi : c'est elle qui est désignée par les termes les plus complexes allant jusqu'à quatre éléments. Ainsi, des composés comme *Zweieltern-* ou *Vater-Mutter-Kind-Familie* insistent sur la présence de deux parents, le second précisant en plus qu'il s'agit d'un couple hétérosexuel ; *Zweieltern-Gattenfamilie* met en évidence que ces deux parents sont mariés. Si cela ne va plus sans dire, c'est que ces critères sont devenus caractéristiques seulement d'un certain type de famille parmi d'autres.

¹ Le terme rencontré le plus souvent est « Stieffamilie », apparaissant dans dix-sept textes sur les trente-quatre constituant le corpus. Quatorze des composés ne figurent respectivement que dans un seul texte. Les différences dans la fréquence d'apparition de chaque composé renvoient à la question de leur degré de lexicalisation. Mon corpus s'avère évidemment trop restreint pour tirer des conclusions valables à ce sujet.

1.4 Lorsqu'on analyse le rapport de sens qui lie les différents éléments au déterminé *Famille*, on constate que la majorité des déterminants répond à deux questions fondamentales : le *Qui ?* et le *Quand ?* C'est justement l'incertitude de ces deux paramètres qui caractérise les formes familiales contemporaines : savoir de qui se compose la famille, pour combien de temps et à quel moment ne relève plus de l'évidence.

Parmi les déterminants répondant à la question *Qui ?*, on peut distinguer ceux précisant le *nombre* des membres constituant le groupe familial de ceux qui indiquent leur *identité* :

1.4.1 Composés nominaux répondant à la question *Qui ?*

<u>nombre</u>	<u>identité</u>
Alleinerzieherfamilie	Mutterfamilie
Einelternfamilie	Mutter-Kind-Familie
Ein-Elternteil-Familie	Vaterfamilie
Teilfamilie	
Elternfamilie	Vater-Mutter-Kind-Familie
Zweielternfamilie	
Zweieltern-Gattenfamilie	
Zwei-Eltern-Kernfamilie	
Mehrelternfamilie	

Que les familles se distinguent par le nombre de leurs membres n'est pas surprenant en soi. L'originalité réside dans le fait que désormais, c'est le nombre de *parents* qui permet de différencier le type de famille. En ce qui concerne l'identité, c'est soit la totalité des membres constituant le groupe familial, soit une figure parentale qui apparaissent comme caractéristiques d'une forme familiale.

Hormis pour *Teilfamilie*, qui ne désigne aucun membre précisément, le point de référence à partir duquel se caractérise une forme familiale est dans tous les cas l'enfant : mentionné explicitement dans *Mutter-Kind-Familie* et *Vater-Mutter-Kind-Familie*, il est point de repère implicite dans tous les autres cas. Rappelons que, pour certains sociologues, ainsi que pour les informateurs lors des entretiens, sa présence constitue la condition *sine qua non* pour parler de *Famille*.

Lorsque l'élément déterminant apporte une précision de *temps*, il s'agit soit d'une *chronologie*, soit de la *simultanéité* :

1.4.2 Composés nominaux répondant à la question *Quand ?*

<u>chronologie</u>	<u>simultanéité</u>
Erstfamilie	Alltagsfamilie
Fortsetzungsfamilie	Besuchsfamilie/ Gastgeberfamilie
Scheidungsfamilie	
Trennungsfamilie	
Zweitfamilie	Erstfamilie ¹ Zweitfamilie Parallelfamilie(n) Patchwork-Familie Zwei-Kern-Familie

L'idée de chronologie reflète la possibilité dont dispose l'individu moderne de fonder et de dissoudre consécutivement plusieurs familles au cours de son existence. Quant à la simultanéité, les termes renvoient encore à la perspective de l'enfant : en cas de remariage, c'est bien lui qui fait partie concomitamment, ou, selon les pratiques et le vécu de chacun, par intermittence, de deux groupes familiaux.

La notion *Familie* est donc devenue fluctuante, et la multitude de termes pour la désigner résulte de la diversité des perspectives possibles, en fonction de chaque individu et de sa situation précise à un moment donné de sa biographie. Dans ce contexte, comme le souligne la sociologue BECK-GERNSHEIM (1994 :13), une définition unanime de *la* famille ne peut plus exister, c'est l'individu lui-même qui est désormais amené à trouver sa propre définition :

« 'Heirats- und Scheidungsketten', 'Fortsetzungsehen', 'Mehrelternfamilien', 'Patchwork-Familien' – all dies sind Begriffe, um die neuen Familienformen faßbar zu machen. Freilich ist dabei ein entscheidendes Merkmal, daß gar nicht mehr klar ist, wer zur Familie gehört. Eine einheitliche Definition gibt es nicht mehr, sie ist im Rhythmus der Trennungen und Neuverbindungen irgendwo untergegangen. Statt dessen hat jetzt jeder Beteiligte seine eigene Definition, wer zu seiner/ihrer Familie gehört : Jeder lebt seine eigene Version der Patchwork-Familie. »

Pour rendre compte de ces fluctuations, l'allemand se sert de sa capacité à composer : les éléments qui viennent déterminer alors la base qui reste *Familie*,

¹ *Erstfamilie* et *Zweitfamilie* figurent dans les deux sous-groupes car, selon l'auteur, ils sont employés dans deux acceptions différentes : les uns utilisent *Erstfamilie* pour désigner la famille qui, dissoute par divorce ou séparation, n'existe plus et a été remplacée par une seconde famille ; les autres considèrent comme *Erstfamilie* celle du parent ayant la garde principale de l'enfant et comme *Zweitfamilie* celle de l'autre parent, à qui l'enfant rend visite.

répondent aux questions de savoir qui en fait partie et à quel moment, en précisant, le cas échéant, le caractère non biologique du lien de parenté.

2. La famille recomposée

2.1 Concernant ce dernier paramètre, ce sont les composés ayant comme déterminant le confixe¹ *Stief-* qui apparaissent le plus souvent dans le discours écrit du corpus, dès lors qu'il s'agit d'évoquer la famille recomposée ou les membres la constituant. Il est vrai que *Stief-* présente l'avantage de permettre des compositions en série auxquelles les autres déterminants ne se prêtent pas. *Stief-* peut, au besoin, désigner tous les membres de la parentèle du côté du beau-parent.

Les dictionnaires² ont ainsi répertorié neuf composés déterminés par le confixe *Stief-* (par ordre alphabétique : *-bruder*, *-eltern*, *-geschwister*, *-kind*, *-mutter*, *-schwester*, *-sohn*, *-tochter*, *-vater*). Toutefois, le terme *Stieffamilie*, fréquemment rencontré dans le corpus écrit, n'y figure pas. Tel que les différents termes sont définis dans les dictionnaires, le confixe *Stief-* désignerait des rapports de parenté résultant d'un remariage consécutif soit au décès d'un des conjoints, soit à un divorce.

Par son étymologie, *Stief-* signifie « priver des enfants ou des parents »³. En effet, le terme remonte à une période où le divorce n'existait pas, mais où le taux de mortalité était très élevé et le veuvage par conséquent fréquent. La « re-composition » familiale supposait alors toujours un deuil préalable. Dans un tel contexte, la méfiance régnait dans les représentations quant au beau-parent qui occupait la place d'un parent défunt. Lorsqu'il s'agissait d'une femme qui remplaçait la mère décédée, elle était ainsi soupçonnée de ne pas suffisamment aimer ses beaux-enfants ; quand c'était un homme qui prenait la place d'un mari défunt, on craignait l'extinction de la lignée de ce dernier (THERY 1991). Les marâtres et parâtres des contes populaires représentent les traces de ces angoisses archaïques.

D'après l'usage qu'en font les auteurs, le sens du confixe *Stief-* paraît avoir connu une remotivation. Il apparaît dans le corpus écrit exclusivement à propos du remariage après divorce, et tout semble se passer comme si le beau-parent, dans la famille recomposée moderne, n'était pas équivalent à celui qui

¹ J'emprunte la notion de confixe (*Konfix*) à FLEISCHER/BARZ (1995 :25). Il s'agit d'éléments n'apparaissant dans le lexique qu'en tant que déterminants d'un composé nominal.

² Dictionnaires consultés : *Brockhaus Wahrig Deutsches Wörterbuch*, 1981 ; *Duden – Das große Wörterbuch der deutschen Sprache* (in sechs Bänden), 1981 ; *Wahrig Deutsches Wörterbuch*, 1997 ; *Lexikon zur Soziologie*, 1988, Opladen, Westdeutscher Verlag.

³ *irstifuen, bistifuen* : « der Kinder oder Eltern berauben » (KLUGE Friedrich, 2002, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin – New York, Walter de Gruyter.)

remplaçait un parent défunt. C'est, en effet, la logique du parent « additionnel » qui semble supplanter celle du parent « de substitution »¹, si bien que, au lieu d'être privée d'une figure parentale, la famille recomposée contemporaine se caractérise par le fait que les nouveaux conjoints viennent s'ajouter en tant que parents sociaux au couple parental initial. Quant à une éventuelle carence d'affection que l'on pourrait redouter en absence de lien du sang, différentes études montrent au contraire que les beaux-parents – et notamment les belles-mères – s'investissent fortement dans la relation émotionnelle avec leurs beaux-enfants².

2.2 Même si l'on admet que le terme ait pu connaître une remotivation sémantique, employer le déterminant *Stief-* pour désigner le lien de parenté au sein de la famille recomposée contemporaine reste équivoque dans la mesure où le composé *Stiefkind* continue à signifier, au sens figuré, « personne ou chose que l'on néglige de façon injuste »³, et que *stiefmütterlich* demeure synonyme de *schlecht, lieblos*. Le dictionnaire précise même : *wie eine schlechte Stiefmutter*⁴. A propos du terme français *marâtre*, Catherine KERBRAT-ORECCHIONI (1977) considère qu'il comporte une « connotation stylistique », dont la fonction consiste à « signaler que le message procède d'un certain code ou sous-code linguistique particulier, permettant ainsi de le ranger dans tel ou tel sous-ensemble de productions textuelles » (94). Ces « stylèmes » fournissent entre autres des informations sur le genre textuel, et en ce qui concerne le terme *marâtre*, il connoterait la « conte-de-féité »⁵ (95). L'auteur indique que le terme, lorsqu'il se rencontre ailleurs que dans un conte de fée, n'arrive jamais à se débarrasser tout

¹ Suivant des recherches menées en France par la sociologue Irène THERY (1991), jusqu'au début des années quatre-vingt, la norme dominante était celle de l'assimilation du beau-parent à un parent de substitution, autrement dit, la norme était d'imiter au mieux la famille nucléaire en remplaçant le parent biologique ne faisant plus partie du foyer, par le parent social. C'est que, jusqu'à cette époque, le divorce était perçu comme sanctionnant un conjoint fautif que la dissolution de l'union permettait d'exclure. Or, une dizaine d'années plus tard, THERY constate l'apparition d'une nouvelle norme selon laquelle, même en cas de faute, il n'y a plus de parent écarté par principe, le règlement des griefs conjugaux après un divorce n'intervenant plus dans l'organisation des responsabilités parentales. En conséquence, le beau-parent cesse d'être un parent « de substitution » pour devenir un parent « additionnel ». THERY introduit cependant une nuance : la nouvelle norme du parent additionnel serait, en effet, fortement répandue dans les milieux sociaux favorisés, tandis que le modèle du parent de substitution se maintiendrait dans les milieux à capital culturel modeste.

² Voir par exemple MARBACH (1998) qui démontre à l'aide de différents indicateurs que, en ce qui concerne l'investissement affectif au sein de la famille, les enfants du conjoint figurent en troisième position, après le conjoint lui-même et les enfants biologiques d'*ego*, mais avant ses propres parents et frères et sœurs.

³ Voir par exemple *Brockhaus Wahrig Deutsches Wörterbuch*, 1981 : STIEFKIND : « 2. (fig.) jmd. od. eine Sache, dem bzw. der man ungerechterweise wenig Aufmerksamkeit widmet »

⁴ *Ibid.*

⁵ De façon analogue, « Panzani » connoterait « l'italianité » ; « bagnole », la familiarité etc. (KERBRAT-ORECCHIONI 1977 : 95).

à fait de sa valeur stylistique, qui recevra alors « le statut de connotation associative. » Ces connotations sont classées par l'auteur selon la nature de la relation associative. Quant au terme *marâtre*, il faudrait le ranger, à mon sens, parmi les « associations [reposant] sur certains emplois antérieurs de l'unité linguistique, dans certains contextes privilégiés, qui se trouvent intégrés à la culture du sujet. » (119)

2.3 Si je m'attarde sur la connotation de ce terme français, c'est qu'il semble en aller de même pour le confixe *Stief-* en allemand. Ainsi, les extraits suivants – exemples parmi d'autres – évoquent la connotation négative des termes déterminés par l'élément *Stief-* (et notamment celle de *Stiefmutter*), véhiculée à travers les contes populaires :

(2)

Eine Stiefmutter wird schnell mit einer Rabenmutter assoziiert, und Stiefkinder erleiden in Momenten unserer überschießenden Fantasien leicht das Schicksal von Aschenputtel. (OCHS/ORBAN 2002 : 60)

(3)

Leider sind Stieffamilien auch heute noch von Seiten ihrer sozialen Umwelt negativen Vorurteilen ausgesetzt. Das verzerrte Bild wird über Stieffamilienmärchen ebenso weitergegeben wie über sprachliche Äußerungen, wie etwa « stiefmütterlich behandeln ». (WILK et al. 2004)

A en croire ces sources récentes, en Allemagne, la famille recomposée serait exposée à des préjugés provenant du fait que l'on associe cette forme familiale aux stéréotypes récurrents dans les contes populaires. On est surpris de constater que les mêmes auteurs qui soulignent en le regrettant (« leider ») les associations négatives attachées au terme *Stieffamilie*, emploient justement ce terme pour désigner la famille recomposée. L'emploi massif de *Stieffamilie*, y compris par la plupart des sociologues de la famille, intrigue non seulement parce que l'étymologie du terme se trouve en contradiction avec la façon dont ces familles se composent, mais ce choix lexical laisse d'autant plus perplexe que l'on s'attendrait à ce que des scientifiques optent pour une terminologie précise et neutre, dépourvue d'ambiguïté et de connotation négative.

Par ailleurs, comme le remarque HOFFMANN-RIEM (1989 :390), l'emploi de *Stieffamilie* présente l'inconvénient de mettre l'accent sur un lien de parenté particulier : « Wählt man die Abweichung von der Kernfamilie zum Kriterium der terminologischen Differenzierung, entsteht die Gefahr, daß die partielle Differenz einer Familie gegenüber dem familialen Normalfall zu ihrem generellen Nenner erhoben wird, wie zum Beispiel im Begriff der Stieffamilie. » C'est la figure parentale non biologique qui est sélectionnée et mise en avant pour carac-

tériser ce type de famille, ayant comme effet, en plus de la connotation négative, que ce lien de parenté spécifique se trouve sur-représenté.

2.4 Pour les informateurs de l'enquête, conscients des connotations qui y sont associées, il n'est d'ailleurs pas question d'employer le déterminant *Stief-* pour désigner leur famille ou ses membres. C'est ainsi que Frank confirme ce que disent les sources écrites sus-citées :

(4) (*Frank, 42 ans, marié, trois enfants, dont un d'une union antérieure à son mariage*)

Q : [...] Du hast diesen Begriff [Stief-] während der ganzen Zeit kein einziges Mal verwendet.

F : Nee, stimmt. Stimmt. Das hat aber was mit den Märchen zu tun. Weil da immer jemand tot ... da muß irgend jemand tot sein, um irgendwie Stiefvater oder Stiefkind ... Vielleicht deshalb die Abwehr von dem Begriff. Ah ja, ist ja interessant. [...] Aber weil das « Stief » dann wirklich besetzt ist.

Q : Durch Märchen und halt dadurch, dass der ursprüngliche Begriff des Stiefkinds halt das Kind ist, das einen Elternteil verloren hat ...

F : Oder auch ... ja, auch noch anders gebraucht wird. Ja, semantisch auch noch die Bedeutung des vernachlässigten Kindes hat. Das Stiefkind.

Si le terme est commenté par certains, c'est que je l'ai introduit moi-même au cours de l'entretien : les informateurs ne l'emploient pas spontanément. La remotivation que nous avons pu constater concernant son emploi par les auteurs du corpus écrit ne semble pas acquise dans le langage courant.

2.5 Parmi tous les déterminants présentés en 1.3.1, un seul est prononcé spontanément à l'oral, mais ceci au cours de plusieurs entretiens : *Patchwork*. Citons là encore Frank qui, en tant qu'instituteur, est régulièrement confronté à des configurations familiales très diverses :

(5) (*Frank*)

Q : Und wie nennst du das ?

F : Ja, wie nenn' ich das ? Also, in der Schule wird gerne von Patchwork-Familien gesprochen. Also, wenn da so aus mehreren, also, von der einen Seite und von der anderen Seite noch so Kinder mit dazukommen. Gut, kann man ja auch gut darunter fassen. Und die gibt's halt in unterschiedlichen Ausprägungen. Mal dauerhaft, mal phasenhaft, wie bei uns.

Frank estime que *Patchwork-Familie* se prête bien pour désigner des situations familiales où des enfants de différents parents se trouvent réunis au sein de la même famille. Ces familles existent non seulement dans des configurations très diverses, mais peuvent en plus fonctionner selon des rythmes différents : ainsi, certains vivent en *Patchwork* permanent, d'autres seulement par intermitence.

Il semblerait que, si seuls les composés déterminés par *Patchwork* sont retenus par les locuteurs dans le langage courant, c'est qu'il s'agit de la seule notion permettant de résumer sous une même désignation toute la diversité des configurations possibles. Ces dernières peuvent d'ailleurs changer : de semaine en semaine, dans les cas où les enfants « naviguent » entre deux familles, mais aussi définitivement, car une famille recomposée n'est pas à l'abri de « désordres » conjugaux ni de ruptures... Un élément du *Patchwork* peut disparaître, ou être échangé contre un « morceau » d'une autre couleur, l'impression générale d'assemblage multicolore restera toujours la même.

C'est là sans doute une autre raison pour laquelle la notion de *Patchwork* semble convenir aux locuteurs plus que tous les autres termes rencontrés dans les sources écrites du corpus. Un *Patchwork*, c'est un mélange gai de différentes couleurs, le résultat d'un travail artisanal, fabriqué par les individus eux-mêmes, à leur goût, sans se conformer à un canevas préétabli. C'est un travail, tout de même, comme l'indique le mot anglais *work*, un ouvrage qui n'est d'ailleurs jamais vraiment terminé ; car dans un *Patchwork*, il y a beaucoup de coutures, et qui peuvent se défaire facilement si l'on ne le manie pas avec précaution. C'est ainsi que des retouches à répétition peuvent s'avérer nécessaires.

Ceux qui y travaillent, ce sont les *Patchworker* : *Patchworkeltern* et *Patchworkkinder*. Là encore, les termes paraissent plus appropriés que les composés déterminés par *Stief-*, parce qu'ils établissent une égalité entre tous les membres de la famille recomposée. Reste l'inconvénient que *Patchwork*, désignant un *ensemble* d'éléments, ne se prête pas à la désignation d'éléments isolés. Autrement dit, le terme renvoie à une dynamique familiale, mais non pas à des statuts. C'est ainsi qu'une enquêtée a réussi à en dériver un verbe exprimant l'adjonction d'un nouvel élément (son compagnon, en l'occurrence) à l'ensemble du *Patchwork* que constitue sa famille : *anpatchen*.

Ce n'est pas un statut familial défini qui permet de participer au *Patchwork* ; la famille contemporaine n'est pas une entité circonscrite et immuable. Désormais, ce ne sont plus des normes sociales, ni même des données objectives, comme par exemple la parenté biologique, qui déterminent ce que chacun considère comme *sa* famille à un moment donné.

3. La famille monoparentale

3.1 Nous l'avons vu, la totalité des informateurs et la grande majorité des auteurs du corpus écrit considèrent qu'un parent seul et son ou ses enfant(s) constituent une famille. Dans le contexte de la monoparentalité, le terme le plus fréquemment rencontré, que ce soit à l'écrit ou à l'oral, est *alleinerziehend*. Participe I par sa morphologie, composé à partir de l'adverbe *allein* et du verbe *erziehen* au participe I, ce terme paraît désormais fonctionner comme un adjectif. Le corpus contient plusieurs indices qui semblent corroborer ce constat.

Premièrement, dans de très nombreuses occurrences, que ce soit à l'oral ou à l'écrit, *alleinerziehend* est employé comme attribut (*Ich bin alleinerziehend ; ich fühle mich alleinerziehend*).

Dans le titre donné à un article sur la monoparentalité :

(6) Plötzlich allein erziehend¹ (HAMMER 2004)

la présence de *plötzlich* induit une lecture de bilan. Or, s'il s'agissait d'un participe I, il devrait relever d'une aspectualité processuelle (SCHANEN et CONFAIS 2001).

Certains emplois dans la fonction d'adjectif qualificatif, comme dans

(7) alleinerziehende Mutterschaft (NAVE-HERZ 2003 :190)

semblent indiquer une démotivation du terme, ce qui pourrait signifier qu'il serait lexicalisé en tant qu'adjectif. En effet, le suffixe *-schaft* sur une base nominale désigne une qualité ou un état qui, logiquement, ne peut être qualifié par un participe I dont la lecture serait processuelle : la maternité ne peut élever ou éduquer.

Un troisième indice est fourni par une informatrice, Emma, qui commente sa monoparentalité de la façon suivante :

(8) « Alleinerziehend sein ist so ausfüllend, dass es ein Zustand wird. »

Ce ne serait donc plus le processus de l'éducation que désignerait le terme, mais l'état de la personne qui accomplit ce travail.

Le verbe *erziehen* n'est d'ailleurs jamais employé par les informateurs lorsqu'ils décrivent leur situation familiale. « Alleinerziehend sein » signifie ha-

¹ Dans le corpus écrit, le terme *alleinerziehend* se trouve tantôt soudé, tantôt écrit en deux mots. En citant mes sources, je reproduis la graphie retenue par l'auteur respectif.

biter ou vivre seul avec un enfant, mais, comme l'exprime explicitement Ulrike, cela ne veut pas dire qu'on est seul à l'élever :

(9) (Ulrike, 30 ans, en instance de divorce, un fils)

Ja, ein Jahr war ich komplett alleinerziehend. Hab' allein mit ihm gelebt und so weiter. [...] Aber « alleinerziehend » heißt für mich nicht, dass ich das Kind komplett allein erziehe, ja ?

Alleinerziehend figure, effectivement, dans le dictionnaire en tant qu'adjectif. Le terme rentre dans le *Duden* en 1996, dans le *Wahrig* en 1997, alors qu'il était absent des éditions antérieures.

Comment expliquer que ce terme, qui n'apparaît que vers les années quatre-vingt, a évolué aussi rapidement d'un participe I vers un adjectif ? C'est la fréquence grandissante du phénomène qui a créé le besoin d'un terme, tout d'abord pour pouvoir le comptabiliser sous une rubrique statistique de recensement. Si le terme s'est ensuite imposé dans le langage courant, c'est sans doute parce qu'il venait remplacer un lexique péjoratif autour de la monoparentalité (*ledige Mutter[schaft]*, *uneheliches Kind*), perçu négativement parce que renvoyant à des *statuts* socialement dévalorisés. *Alleinerziehend*, en revanche, évoque une *pratique*. Par ailleurs, le terme répond à un réel besoin communicationnel dans la vie d'une mère ou d'un père seul(e) en Allemagne, où les structures d'accueils pour enfants en dehors du temps scolaire sont quasiment absentes : dans ce contexte, l'incidence sur l'organisation quotidienne est telle que l'on a sans cesse besoin de rappeler à son entourage qu'on est seul à élever son ou ses enfant(s).

3.2 Néanmoins, le terme est critiqué par un certain nombre d'observateurs. Ainsi, la sociologue NAVE-HERZ (2003) lui reproche entre autres de conduire à des erreurs de catégorisation, et, en conséquence, de comptage dans les statistiques. Effectivement, sous la même désignation *alleinerziehend* sont amalgamées des formes de vie fort différentes : un parent peut se trouver dans cette situation après le décès de son conjoint ou après un divorce. On peut être *alleinerziehend* dès la naissance de l'enfant, et cette situation peut relever d'un choix ou être subie. On peut également être comptabilisé comme *alleinerziehend* sans que ce soit réellement le cas, lorsqu'on vit, par exemple, avec l'autre parent sans être marié, ou encore, avec un conjoint qui n'est pas le parent biologique de l'enfant.

Nous nous trouvons en face de deux problèmes, certes liés : d'abord, comment définir qui est *alleinerziehend* ? Comment juger, par exemple, un remariage ou la présence d'un nouveau compagnon ou d'une nouvelle compagne ? Il est possible, mais pas garanti, qu'il ou elle interviennent dans l'éducation. Ce-

ci peut également être le cas d'une tierce personne extérieure au ménage : un grand-parent, une nourrice, le parent non gardien... Comment recenser, ensuite, les personnes dont la situation de fait correspond à la définition retenue ?

Si beaucoup de personnes sont comptabilisées comme *alleinerziehend* sans l'être vraiment, certains cas de monoparentalité réelle ne sont pas reconnus comme telle. *De facto*, nombre de mères élèvent leurs enfants sans l'aide de l'autre parent, mais, mariées aux géniteurs respectifs, elles n'apparaissent pas dans les statistiques sous la rubrique *Alleinerziehende*. C'est le cas lorsque le père a quitté le foyer définitivement, mais aussi en cas de déplacements professionnels répétitifs et prolongés, d'incarcération ou de séjour hospitalier de longue durée. On observe également des familles où le père cohabite en effet avec son épouse et ses enfants, remplissant en apparence son rôle paternel, sans pour autant participer activement à l'éducation, déléguée intégralement à la femme.

La notion *alleinerziehend* n'apparaît donc pas adaptée en tant que catégorie statistique, car elle regroupe différentes formes de vie sous la même dénomination, tout en écartant des cas de monoparentalité de fait, dans la mesure où, dans les statistiques, *alleinerziehend* et *verheiratet* sont des catégories qui s'excluent mutuellement.

3.3 Plusieurs informatrices de l'échantillon ont connu ou connaissent au moment de l'enquête une monoparentalité de fait ; d'autres ont été ou sont répertoriées officiellement comme *alleinerziehend* alors qu'elles n'ont jamais été seules à élever leur(s) enfant(s). Comment manient-elles ce terme contesté par certains professionnels de la famille ? Différents cas de figures se présentent :

3.3.1 Claudia est divorcée, non remariée, elle a la garde de sa fille Janet. A aucun moment de l'entretien, elle n'emploie spontanément le terme qui nous intéresse ici. C'est que le signifiant *alleinerziehend* se trouve en nette opposition avec son vécu quotidien :

(10) (*Claudia, 42 ans, divorcée, une fille*)

Q : Würden Sie sich als alleinerziehende Mutter bezeichnen ?

C : (3 secondes) Wenn man das streng nimmt, nach der Definition, wäre ich das. Aber ich bin nicht allein. Das ist der Unterschied. [...] Überhaupt nicht. Ich hab' die Großeltern, die intensiv daran teilnehmen, Janets Vater nimmt daran teil und, ja, auch wie gesagt, mein Freund, der das auch mit begleitet. Also, ich bin in keinster Weise allein. [...] Also, ich fühl' mich auf gar keinen Fall allein.

Effectivement, Claudia n'est pas seule à élever Janet, son ex-mari, ses parents ainsi que son nouveau compagnon participant activement à l'éducation de sa fille. Claudia ne se désigne donc pas comme *alleinerziehend*, même si elle

sait que, en tant que femme divorcée vivant seule avec son enfant, elle figure dans cette rubrique des statistiques.

3.3.2 Ulrike est encore mariée avec le père de son fils Mario lorsque je la rencontre, mais elle vit avec son nouveau compagnon, Jens, dont elle est enceinte. Séparée de son mari depuis cinq ans, elle et son fils ont vécu seuls durant une année avant qu'elle ne s'installe avec Jens. Durant cette année, Ulrike dit qu'elle était « komplett alleinerziehend ». Pourtant, depuis la séparation, Mario continue à voir son père très régulièrement. C'est que, pour Ulrike, *alleinerziehend* est un terme démotivé, au sens où il signifie autre chose que la somme de ses deux constituants :

(11) (*Ulrike*)

U : Also, « alleinerziehend » ist eben ein gesellschaftlicher Ausdruck, der aber sofort klarstellt, wie die Familiensituation ist. Finde ich. Der sagt eben sofort aus, dass ich alleine bin mit dem Kind, so dass der Ansprechpartner, mit dem ich gerade spreche, eben sofort Bescheid weiß, sozusagen. Aber « alleinerziehend » heißt für mich nicht, dass ich das Kind komplett allein erziehe, ja ? [...] Also, das Wort sagt nicht die Situation, also die eigentliche Familiensituation aus. Es ist halt nur ein gesellschaftlicher Ausdruck, dass man weiß, okay, die Mutter ist alleine mit den Kindern. Oder wohnt alleine mit den Kindern.

Ce que Ulrike entend par *alleinerziehend*, une mère qui *habite* seule avec ses enfants, même si le père ou une tierce personne interviennent dans l'éducation, correspond, nous venons de le voir, à la situation de Claudia. Cette dernière refuse cependant de se désigner ainsi, car dans son acception du terme composé, les deux constituants *allein* et *erziehen* ont gardé leur sémantisme plein.

3.3.3 Dès le début de l'entretien avec Emma, celle-ci se qualifie spontanément de *alleinerziehend*. Emma est réellement seule avec son fils, et ceci depuis la naissance de ce dernier. Néanmoins, incitée au cours de l'interview à commenter ce terme et après réflexion, Emma en arrive à une acception analytique :

(12) (*Emma*)

E : Wenn ich mir jetzt genau überlege, das ist ein Begriff, den hab' ich einfach angenommen. Wenn ich ... Natürlich erzieh' ich mein Kind nicht alleine. Natürlich wird es von vielen Faktoren beeinflusst, ja? Auch in seiner Schule, in seiner nächsten Umgebung, von seinen Freunden, von seinen Nicht-Freunden. Alles erzieht ihn irgendwie. Video gucken. Was weiß ich. Also, von daher ist er natürlich nicht treffend, aber, was so diese Verantwortungssituation betrifft, ist er hundert Prozent zutreffend.

Emma n'est finalement pas seule à élever, ou plutôt : à *éduquer* son enfant, même si aucun proche ne l'assiste dans cette tâche. Claudia ne se dirait pas

alleinerziehend. Emma ne se sent pas *alleinerziehend*, tout en soulignant le poids de la responsabilité qu'elle est seule à porter.

3.3.4 Le cas de Sibylle se présente encore différemment. Mariée, deux enfants, sa situation paraît sans rapport avec la monoparentalité. Certes, son fils aîné, Andrew, n'est pas le fils biologique de son mari actuel, mais issu d'une union antérieure. Mais elle s'est mariée alors que Andrew n'avait que trois ans, et son mari a toujours activement participé à son éducation. Le père biologique de Andrew est également très présent auprès de son fils. Malgré cette organisation familiale, qui se déroule d'ailleurs sans complications ni conflits, Sibylle se désigne comme *alleinerziehend* :

(13) (*Sibylle, 41 ans, mariée, deux enfants, dont un fils d'une union antérieure*)

S : Also alleinerziehend, und das würd' ich sagen, bin ich eigentlich bis heute, weil ich bei jeder Sache, die es zu entscheiden gilt, den Kontakt zu Andrews Vater suchen kann, und auch suche und ein Gespräch oder eine Antwort oder einen Rat von ihm erbitten kann, aber die Entscheidungsgewalt und das Tragen der Konsequenzen, die daraus resultieren, die liegt bei mir, und zwar bei mir alleine. Also, ich kann mich mit ihm beraten : Auf welche Schulform schicken wir Andrew, was passt zu ihm, fühlt er sich wohl ? Aber den Antrag zur Anmeldung am Gymnasium, den muss *ich* abgeben. Bestimmte Dinge und Vollzüge, die auch Konsequenzen zeitigen – in dem Sinne bin ich alleinerziehend.

Alors que sa situation familiale actuelle est radicalement différente de celle de Emma, Sibylle avance un argument similaire : celui de la responsabilité, car son fils est né hors mariage. Sibylle et Emma connaissent la maternité sous ce même angle, à la fois juridique et éthique. Même si, au quotidien, son mari joue le rôle d'un père social, même si le père biologique s'investit dans l'éducation, Sibylle ressent cette autre forme de solitude – elle est seule à décider et seule à assumer toute responsabilité - qu'elle partage avec Emma malgré les apparences. D'après son acception du terme *alleinerziehend*, ce dernier serait démotivé, dans la mesure où il voudrait dire autre chose que la somme de ses constituants :

(14) (*Sibylle*)

S : Ich finde den Ausdruck nicht wirklich passend, man ist ja nicht alleinerziehend, sondern allein entscheidend. Oder allein vollziehend. [...]

Comme Emma, Sibylle associe *erziehen* à la socialisation qui ne se réalise pas exclusivement au sein de la famille. Ce n'est donc pas l'éducation que l'on doit assurer seul(e) en cas de monoparentalité, mais c'est le pouvoir – et le devoir – de décision et d'exécution qu'il faut assumer sans pouvoir les partager avec l'autre parent.

3.4 Si *alleinerziehend* semble peu opératoire en tant que catégorie statistique, les choses se compliquent encore quand on tient compte du vécu des individus. Se désigner ou non comme *alleinerziehend* dépend tout d'abord de l'acception que l'on a de ce terme composé. Certains perçoivent les deux constituants dans leur sémantisme plein. Ils peuvent alors le considérer comme inadapté à leur situation, soit parce qu'ils ne se sentent pas seuls – la critique porte alors sur le constituant *allein* – soit parce qu'ils ne se considèrent pas seuls dans la tâche éducative – la critique porte donc sur l'élément *erziehend*. Dans ce dernier cas, *Erziehung* est rapprochée de socialisation, car on évoque des instances extra-familiales comme l'école et les médias qui contribuent à cette dernière.

Pour d'autres, *alleinerziehend* est un composé démotivé : il veut dire autre chose que la somme du sémantisme des deux constituants. Dans ce cas, la démotivation concerne le deuxième élément, c'est-à-dire le sens du verbe *erziehen*. Pour les uns, *alleinerziehend* signifie alors que l'on habite seul avec un enfant (sans pour autant l'élever seul); pour les autres, il exprime que le pouvoir de décision et la responsabilité pour l'enfant se trouvent concentrés en une seule personne (qui n'est pour autant pas la seule à l'élever).

Ces différences dans l'acception du terme font que les uns se disent *alleinerziehend*, alors qu'ils ne le sont pas au sens de la catégorie statistique, tandis que d'autres refusent de se qualifier ainsi, même s'ils sont comptabilisés dans cette rubrique de par leur état civil.

3.5 Critiquant, d'une part, des connotations négatives attachées au composé *alleinerziehend*, dans la mesure où il soulignerait le caractère incomplet de ces familles et leur déviance par rapport à la norme qui reste la famille nucléaire, de l'autre, l'inadéquation sémantique du terme à la réalité de nombre de situations familiales ainsi qu'au vécu des personnes concernées, certains observateurs défendent l'idée selon laquelle ce terme serait utilement remplacé par un autre, calqué sur le composé « one-parent-family » usité en anglais : la *Einelternfamilie*.

En effet, cette création lexicale présente divers avantages : l'idée de carence inhérente à la notion *allein* en est absente ; on souligne qu'il s'agit d'une forme de *Familie* ; des compositions en série deviennent possibles (*Zweielternfamilie*, *Mehrelternfamilie*) laissant apparaître, de par le parallélisme dans la construction, la *Einelternfamilie* comme équivalente à côté d'autres formes familiales. L'inconvénient réside dans le fait que, désignant un type de famille, contrairement à *alleinerziehend* qui qualifie une personne, ce composé ne se prête pas à un emploi à la première personne (**Ich bin eine Einelternfamilie*). C'est peut-être une des raisons pour lesquelles ce terme n'est jamais employé à l'oral.

L'autre ennui c'est que *Eltern* ne se met habituellement pas au singulier, en tout cas pas pour désigner ce que l'allemand a l'habitude d'appeler *Elternteil*. A deux reprises apparaît, dans le corpus, la version exhaustive *Ein-Elternteil-Familie*, sans doute dans le souci d'éviter la contradiction inhérente à un composé où un nom au pluriel (*Eltern*) serait marqué par un quantificateur numérique au singulier (*ein*). La gêne qu'éprouvent certains devant cet illogisme se reflète dans la présence fréquente de guillemets, soulignant que l'auteur est conscient de l'agrammaticalité de la construction. Comparé à ces hésitations, le *Duden* se montre avant-gardiste, car il intègre le terme sous la graphie *Einelternfamilie* dès son édition de 1981.

La sociologue HOFFMANN-RIEM (1989) va plus loin dans la réflexion sur le lexique de la famille et propose d'y introduire le singulier *Elter*, traduisant ce qu'elle considère comme « la singularisation de la notion de parent ». Elle s'oppose au fait que, par le pluriel *Eltern*, le père et la mère sont d'emblée pensés et désignés comme un tout, le singulier *Elternteil* signalant qu'il ne s'agit que d'une partie de ce tout présenté ainsi comme indissociable. D'après l'auteur, parler de *Elternteil* n'a notamment plus de sens en cas de divorce, et encore moins lorsque les ex-conjoints se remarient ou vivent de nouveau en couple : « Den verschiedenen Spaltungen am Kern der Familie wird der Elternbegriff als Pluralform nicht mehr gerecht. [...] Der Tendenz zur Verselbständigung der Teile könnte mit der Singularisierung des Elternbegriffs entsprochen werden. » (389 - 390). Le singulier *Elter*, permettant de composer le terme *Einelterfamilie*, éviterait par ailleurs ce que CLASON (1989) perçoit comme un jugement de valeur inhérent au composé *Ein-Eltern(teil)-Familie*, s'opposant à *Elternfamilie*, et qui impliquerait selon cet auteur que la famille biparentale reste la norme, alors qu'une famille à un parent serait une famille incomplète.

Si on va dans le sens de cette argumentation, on pourrait également voir une marque péjorative dans la présence du quantificateur *ein*, mettant l'accent sur la présence de seulement *un* parent. Il suffirait au fond de distinguer la *Elterfamilie* de la *Elternfamilie*. Le singulier *Elter*, lorsqu'il est employé en dehors du composé *Einelterfamilie*, présente cependant l'inconvénient que le pluriel *Eltern* devient ambiguë, désignant soit le couple parental, soit plusieurs parents au singulier.

Pour conclure

L'analyse du corpus écrit a tout d'abord permis de vérifier un fait bien connu : pour créer du nouveau lexique, l'allemand se sert prioritairement de sa capacité à composer. Les nombreux composés nominaux désignant la famille contemporaine font alors ressortir deux principaux paramètres autour desquels elle se définit, et qui ne relèvent plus de l'évidence : *qui* la compose et *quand* ? Pour les membres issus d'une seule famille, la réponse à ces deux questions ne sera pas toujours la même, et le décalage dans les perspectives conduit à un grand nombre de termes composés, ne reflétant à chaque fois qu'un point de vue partiel.

Quant à la désignation de la famille recomposée, le déterminant *Stief-* se montre particulièrement tenace, et ceci malgré sa connotation négative certaine, parfois reconnue par les auteurs eux-mêmes. La famille monoparentale se trouve le plus souvent désignée par *alleinerziehend*, alors que les situations de fait sont très différentes les unes des autres, et difficiles à ranger sous un dénominateur linguistique commun.

C'est peut-être une des raisons pour lesquelles les individus concernés ne cherchent pas à attribuer un nom à leur situation familiale : le lexique repéré dans le corpus écrit s'avère, finalement, quasiment absent du discours oral. Si les locuteurs ne paraissent pas gênés par l'absence d'un vocabulaire consacré leur permettant de désigner sans ambiguïté les différents membres de ce qu'ils vivent comme leur famille, c'est qu'il ne leur semble pas primordial d'attribuer des statuts à leurs proches. Ce qui compte désormais, c'est l'attachement mutuel et les qualités individuelles de chacun.

Deux termes ont malgré tout trouvé leur entrée dans le langage courant, quoique pour des raisons différentes. *Alleinerziehend* est employé spontanément par plusieurs informatrices, probablement parce que, étant donné l'incidence majeure de leur situation familiale dans l'organisation de la vie quotidienne, elles ont l'habitude de la préciser ou rappeler fréquemment à leur entourage. Le deuxième, *Patchwork-Familie*, convient sans doute aux locuteurs parce qu'il renvoie à la liberté que prend l'individu contemporain dans l'assemblage des éléments, souvent disparates, qui constituent sa famille.

De façon générale, le corpus n'est pas révélateur d'un nouveau découpage linguistique, univoque et partagé unanimement, de la réalité familiale contemporaine. L'absence d'un tel découpage linguistique s'explique aussi bien par l'impossibilité de cette entreprise face à la multitude des configurations possibles que par son caractère superflu : l'individu moderne ne semble plus se reconnaître dans des termes de parenté assignant des statuts immuables à lui-même et à ses proches, mais dans l'évaluation et la redéfinition permanentes des rapports qu'il entretient avec autrui.

Indications bibliographiques

- BECK-GERNSHEIM Elisabeth, 1994, « Auf dem Weg in die postfamiliale Familie. Von der Notgemeinschaft zur Wahlverwandtschaft. » in *Aus Politik und Zeitgeschichte*, Band 29 – 30, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, 3 – 14.
- CHERLIN Andrew, 1987, « Le remariage comme institution incomplète » in *Dialogue*, n° 97, Paris, 50 – 64. (première édition : 1978)
- CLASON Christine, 1989, « Die Ein-Eltern-Familie oder die Ein-Elter-Familie » in NAVE-HERZ Rosemarie, MARKEFKA Manfred (Hrsg.), *Handbuch der Familien- und Jugendforschung*, Band 1, Neuwied, Luchterhand, 413 - 422.
- FLEISCHER Wolfgang, BARZ Irmhild, 1992, *Wortbildung der deutschen Gegenwartssprache*, Tübingen, Niemeyer.
- HAMMER Veronika, « Plötzlich allein erziehend – wie schaffe ich das ? » consultable sur le site Internet du *Staatsinstitut für Frühpädagogik*, www.familienhandbuch.de, (date de la dernière consultation : octobre 2004).
- HILL B. Paul, KOPP Johannes, 2002, *Familiensoziologie*, Wiesbaden, Westdeutscher Verlag.
- HOFFMANN-RIEM Christa, 1989, « Elternschaft ohne Verwandtschaft : Adoption, Stiefbeziehung und heterologe Insemination » in NAVE-HERZ Rosemarie, MARKEFKA Manfred (Hrsg.), *Handbuch der Familien- und Jugendforschung*, Band 1, Neuwied, Luchterhand, 389 - 411.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, 1977, *La Connotation*, Presses Universitaires de Lyon.
- LÜSCHER Kurt et al, 1989, « Familienrhetorik. Über die Schwierigkeit, 'Familie' zu definieren. » in *Zeitschrift für Familienforschung*, 2 (1), Wiesbaden, Verlag für Sozialwissenschaften, 61 - 76.
- MARBACH Jan, 1998, « Verwandtschaftsbeziehungen und Abstammung – Eine Prüfung soziobiologischer und ethnologischer Thesen mit Hilfe familiensoziologischer Daten » in WAGNER Michael, SCHÜTZE Yvonne (Hrsg.), *Verwandtschaft. Sozialwissenschaftliche Beiträge zu einem vernachlässigten Thema*. Stuttgart, Ferdinand Enke Verlag, 91 – 125.
- NAVE-HERZ Rosemarie, 2003, *Familie zwischen Tradition und Moderne*, Oldenburg, bis.
- OCHS Matthias, ORBAN Rainer, 2002, *Was heißt schon Idealfamilie ?!*, Frankfurt am Main, Eichborn.
- SCHANEN François, CONFAIS Jean-Paul, 2001, *Grammaire de l'allemand – Formes et fonctions*, Paris, Editions Nathan. (première édition : 1989)
- SINGLY François de, 1996, *Le Soi, le couple et la famille*, Paris, Nathan.
- THERY Irène, 1991, « Trouver le mot juste. Langage et parenté dans les recompositions familiales après divorce », in SEGALEN Martine (dir.), *Jeux de familles*, Paris, Presses du CNRS, 137 – 156.
- WILK Lieselotte et al, « Ihre Familie ist anders, aber genauso wertvoll », consultable sur le site Internet du *Staatsinstitut für Frühpädagogik*, www.familienhandbuch.de, (date de la dernière consultation : octobre 2004).

Thierry Gallèpe

Didascalies internes et construction de la représentation :

L'exemple de *Napoleon oder die hundert Tage* de Chr. D. Grabbe

Dans un article du *Dictionnaire encyclopédique du théâtre* (Corvin, 1991 : 257), consacré aux didascalies¹ (qu'elle définit comme suit : « On peut appeler *didascalies* tout ce qui dans le texte de théâtre n'est pas dialogue, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas le fait du scripteur, directement ») A. Ubersfeld mentionne l'existence des "didascalies internes", qu'elle présente ainsi :

Les indications données au metteur en scène peuvent figurer aussi à l'intérieur du texte dialogué : "*Approchez-vous, madame*", dit le médecin du roi Lear à Cordélia ; dans Shakespeare, le texte didascalique provient de ce que l'on peut tirer du dialogue. "*Vous tousssez fort, madame. Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?*" (Molière, *Le Tartuffe*), acte scénique, rapports gestuels sont ici indiqués : un discours scénique coïncide avec le discours parlé. Autonomes ou internes, les didascalies ne sauraient dire le tout des conditions scéniques d'énonciation fictionnelles et scéniques : il y faut la construction d'un texte nouveau, celui du metteur en scène et des praticiens.²

Or si les didascalies externes sont maintenant l'objet de l'attention des linguistes³ et autres théâtrologues, les didascalies internes ne sont guère au centre des études textuelles des pièces de théâtre. Le but de cet article est donc de remédier à cet état de fait afin d'en savoir plus sur ces composantes hybrides du texte de théâtre.

Statut et définition

Dès le stade définitoire, on se trouve confronté à des difficultés ; elles sont dues en premier lieu au caractère textuellement hybride des "didascalies in-

¹ Je rappelle les cadres définitoires que je propose dans le livre que j'ai consacré aux didascalies (Gallèpe, 1997 : 40) : **PIECE** = texte + paratexte ; **TEXTE** = répliques + didascalies ; **PARATEXTE** = titres + listes + bornes.

² Ces didascalies "internes" ne sont guère mentionnées ailleurs. Par exemple, M. Issacharoff (1985) n'y fait aucune référence quant il distingue ses 4 types de didascalies (pp. 30-34).

³ Il faut souligner que ces études sont particulièrement développées en France et dans l'espace "romanistique". Sans doute l'espace "germanistique" souffre-t-il encore de la funeste différence faite par R. Ingarden (1972 : 339) dans le texte de théâtre entre *Haupttext* (= le texte des répliques) et ce qui est ravalé au rang subalterne de *Nebentext*, les didascalies. Il est significatif ainsi que cette strate constitutive à part entière du texte de théâtre n'est guère mentionnée par exemple par E. Fischer-Lichte (1983 3è édition 1995 : 36) qui s'en tient encore à cette hiérarchisation *Haupttext* ≠ *Nebentext*. On pourrait d'ailleurs également opposer parallèlement sa conception du passage du texte à la scène qui en découle (Ibid., p. 36) : "Die Transformation des literarischen Textes des Dramas in den theatralischen Text einer Aufführung ist daher auch nur als Übersetzung aus dem sprachlichen Zeichensystem in das System theatralischer Zeichen angemessen zu bestimmen und zu beschreiben, nicht jedoch als seine bloße Übermittlung in einem anderen Medium." à la vision plus dynamique d'A. Ubersfeld (1982 : 17) : "On voit comment pour passer du texte de théâtre (dialogue) au texte représenté, il ne peut s'agir de traduction, ni d'interprétation, mais de *production du sens*."

ternes". En effet, la définition des didascalies "externes" ne pose guère de problèmes. On dispose de deux critères de définition très pertinents, qui sont d'un côté les critères d'ordre formel au sein du texte écrit¹ de théâtre (typologique et topologique) et de l'autre les critères d'ordre énonciatif, dans la mesure où, ce qui distingue les deux strates (répliques et didascalies) du TEXTE² gît dans l'écart énonciatif : dans le texte des répliques, c'est le personnage qui parle, tandis que dans les didascalies ("externes"), c'est l'auteur lui-même³. A. Ubersfeld de son côté précise que dans les didascalies, « c'est l'auteur lui-même qui a) nomme les personnages (indiquant à chaque moment qui parle) et attribue à chacun un lieu pour parler et une partie du discours ; b) indique les gestes et les actions des personnages, indépendamment de tout discours. » (ibid. p. 21)

Dès ce moment, surgit une difficulté dans le concept même de "didascalie interne". En effet, dès que l'instance énonciative est conçue comme définitoire des didascalies; les "didascalies internes" deviennent le lieu d'un paradoxe insurmontable ; elles ne peuvent être à la fois parole de personnage et parole directe de l'auteur lui-même. Si l'on veut donc en savoir plus sur ces indications contenues dans les paroles des personnages, il faut abandonner toute référence à la distinction énonciative dans la définition des "didascalies internes", et il faut aussi se départir des critères formels (typo- et topographique) tant il est vrai qu'elles sont fondues dans le flot des paroles des personnages. Il ne subsiste guère en ce cas que la vague notion "d'indication donnée au metteur en scène" (cf. ci-dessus).

Cette formulation toutefois pose un problème que l'on ne saurait ignorer : qui indique quelque chose au metteur en scène ?

¹ Rappelons que le présent article n'est pas une étude sémiologique du théâtre comme signe sur scène au cours de la représentation, mais se veut une analyse des textes (écrits) dramatiques ; c'est d'ailleurs sans doute la seule façon de traiter des didascalies, dans la mesure où une des caractéristiques du plus grand nombre d'entre elles, est de "disparaître" au cours de la représentation scénique en tant que discours linguistique spécifique, même si certaines d'entre elles continuent d'exister après avoir subi une transsubstantiation sémiotique.

² J'insiste sur ce fait que les didascalies sont une composante à part entière et sans différence hiérarchique de niveau, du TEXTE de la pièce de théâtre. Sur ce point, je suis en total accord avec A. Ubersfeld (1982 : 18) qui prend bien soin de préciser : « [...] la plus brillante représentation du monde, si elle n'est pas soutenue par la force du *texte* (et nous ne disons pas du dialogue)*, ne sera jamais qu'un livre d'images un peu plat. [...] Merveille du théâtre qui est la conjonction de plusieurs pratiques artistiques. Mais malheur au théâtre qui fait fi de la dramaturgie scripturale ! La mise en scène – avec ou sans « dramaturge** » – est une écriture sur une écriture.

*Les didascalies sont aussi texte, et texte écriture du metteur en scène.

** Au sens allemand du mot : l'« adaptateur »"

³ Cf. sur ce point A. Ubersfeld (1981 : 21). Sur la discussion concernant le statut énonciatif des didascalies (auctorial ou non ?), cf. aussi Gallèpe (2006).

Ce ne peut être le personnage, qui est lui diégétique et n'a donc aucune conscience d'être dans une "mise en scène"¹ Ce ne saurait non plus être l'auteur, car il ne s'exprime en aucune façon directement au travers des paroles des personnages.² Il apparaît donc que le concept même de "didascalie interne" est difficile à maintenir³ pour une analyse rigoureuse du texte théâtral.

Certes, intuitivement, on peut conserver le sentiment qu'on ne peut faire l'économie d'un tel concept descriptif, et ceci sans doute pour des raisons qui tiennent à l'histoire même de l'écriture théâtrale. On sait en effet, que dans le théâtre français du 17^{ème} siècle par exemple, les didascalies ont été l'objet de critiques d'ordre esthétique : Dans sa *Pratique du théâtre* publiée en 1657, l'abbé d'Aubignac écrit ainsi : « Toutes les pensées du poète, soit pour les décoration du théâtre, soit pour les mouvements de ses personnages, habillement et gestes nécessaires à l'intelligence du sujet, doivent être exprimées par les vers qu'il fait réciter. » ou encore « toutes les indications doivent être dans le texte même : sinon c'est le poète qui parle, ce qu'il ne doit pas faire, et mêle la prose aux vers, ce qui rompt le charme. » (éd. Martino : 53-56). Pour autant tout le monde ne partageait pas ce point de vue normatif, à l'instar de Corneille, qui écrivit dans son *Discours des trois unités* : « Je serais d'avis que le poète prît grand soin de marquer à la marge les mêmes actions qui ne méritent pas qu'il en charge ses vers, et qui leur en ôteraient même quelque chose de leur dignité. Le comédien y supplée aisément sur le théâtre : mais sur le livre on serait assez souvent réduit à deviner. », Il faut cependant bien constater que c'est l'académisme qui a triomphé longtemps dans le théâtre français, ce qui a impliqué une sorte de transfert des indications d'ordre didascalique vers le contenu des répliques, telle cette façon toute Racinienne de faire, évitant le recours à une didascalie "externe" telle que "*Oreste entre*" :

(1) [...] Prêt à servir toujours sans espoir de salaire,
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
Mais il entre
(Andromaque : IV, 2)

¹ Je fais ici pas d'allusion aux sortes de "mise en abîme" énonciative au théâtre, telles celles pratiquées par exemple par Pirandello ; mais au demeurant, même en ces cas, la frontière diégétique n'est pas abolie. Les seules sortes de "spectacle" où les scènes sont réellement "ouvertes" sont sans doute des formes de théâtre antique grec où le public était appelé à participer. Cf. sur ce point R. Ingarden (1972 : 410), qui distingue les deux façons dont les univers sont constitués sur scène « Und zwar mit Rücksicht darauf, ob das „Offensein“ der Bühne für das Publikum als für eine Menge von bloßen „Zuschauern“ gestaltet und gewidmet ist, oder aber für eine Menge von Menschen bestimmt ist, die keine reinen Zuschauer mehr, sondern, bis zu einem gewissen Grade wenigstens, Teilnehmer dessen, was „auf der Bühne“ geschieht, sein sollen. [...] Mit dem zweiten Fall dagegen haben wir es in den altgriechischen Tragödien zu tun, die eine Art Mysterien bildeten, an denen das Publikum teilnahm. » On peut sur cette "séparation" lire l'intéressante hypothèse formulée par de Kerckhove, (1985).

² Cf. sur ce "refus de se dire" de l'auteur au théâtre, entre autres A. Ubersfeld (1981 : 21).

³ C'est sans doute la raison pour laquelle cette notion ne figure pas par exemple dans le *Dictionnaire du théâtre* (Pavis, 1980).

Cette façon de faire est également utilisée dans la pièce de Grabbe, même si on est loin d'un usage systématique :

(2) [...] Bei Gott, des Kaisers Pferd sein, ist ebenso schwer als ein Piqueur oder sein Minister. – Teufel, da kommt der Oberstallmeister – [...]
(Napoleon : IV, 3)

Ainsi est créé un sentiment de "vases communicants" entre le texte des répliques et celui des didascalies, leur fonctionnement dépendant largement de normes esthétiques de l'écriture dramatique, ce qui offre une manière de justification intuitive au concept de "didascalies internes", mais ne suffit guère à fonder une définition véritablement pertinente.

Repérages et indices

Faute de définition satisfaisante, il est cependant possible de se tourner vers le texte de la pièce afin de repérer les énoncés répondant à l'intuition qui vient d'être évoquée.

Comment repérer les "didascalies internes"¹?

Certains critères linguistiques peuvent fournir une aide non négligeable :

· Déictiques et descriptions définies

Une des caractéristiques des "didascalies internes" est qu'elles se réfèrent obligatoirement à la situation de discours où figurent les personnages afin d'en décrire un élément co-présent sur la scène de l'énonciation. Les outils linguistiques, déictiques (exophoriques), permettant de pointer vers un élément extra-discursif afin de s'y référer, constituent un indice solide :

(3) Hier werf'ich meine letzten Sous in die Luft!
(Napoleon : I, 1)

En quoi cet énoncé peut-il être assigné à la catégorie des "didascalies internes" ? On peut argumenter d'une équivalence possible avec une didascalie externe (p. ex. *Er wirft seine Geldstücke in die Luft*), et d'autre part du fait que la profération de cet énoncé implique, pour la construction de la représentation, que l'on comprend que le locuteur fait vraiment ce qu'il dit. Certes, certains énoncés ne sont parfois pas suivis d'effets ou contredisent la réalité (scénique et/ou diégétique), mais alors leur portée ironique ou leur échec perlocutoire est indiquée par une didascalie externe qui vient préciser que ce qui est dit ne correspond pas à ce qui est fait ou n'a pas été suivi de l'effet visé. Toutefois, des didascalies externes peuvent également venir en complément des "didascalies internes" pour ratifier en quelque sorte le dit :

(4) Da habt ihr sie! (Er wirft die Zeitungen in die Luft.)
(Napoleon : II, 2)

¹ Pour des raisons de commodité, et malgré les fortes critiques que je viens d'émettre, je garde cette appellation dans la suite de cet article.

Comment s'explique une telle redondance ? Elle trouve sa justification dans la nécessaire cohérence entre didascalies, qui paraît ainsi effectivement garantie si l'on considère la didascalie externe suivant immédiatement : « (*ergreift, wie viele andere, ein Blatt und liest*) ». La façon dont le journal est transmis (*werfen*) rend également le recours à une didascalie externe nécessaire. Cependant, dans d'autres configurations, les seules paroles des protagonistes peuvent suffire à établir un fait constitutif de la situation de discours :

(5) Alter Garderegiment. Was hast du da ?
Ein anderer alter Garderegiment. Betten aus dem Schloß.
(Napoleon : III, 2)

Les déictiques spatiaux *hier* et *da* servent donc d'indicateurs assez fiables, même si ce n'est pas toujours suffisant, comme on le verra ci-après. En revanche les déictiques temporels sont quasi inexistantes dans cette fonction et nettement moins fiables, comme on peut s'en apercevoir immédiatement ci-dessous, vu la valeur métaphorique de l'énoncé :

(6) [...] Jetzt ist es zwar Nacht, und die Toren wähen, das Licht bliebe aus. Aber [...]
(Napoleon : I, 1)

De la même façon, les déterminatifs déictiques exophoriques créent un présupposé d'existence des objets désignés et font que les énoncés les contenant peuvent être catégorisés comme "didascalie interne" :

(7) NAPOLEON [...] Wem gehörten diese Bücher?
OFFIZIER dem König Ludwig.
(Napoleon : 71, 3)

Point n'est toujours besoin d'un déictique, parfois un article défini suffit pour imposer l'existence d'un fait ou d'un "objet" faisant partie de la situation, grâce à ce que l'on appelle une description définie et au présupposé d'existence qu'elle véhicule :

(8) Was seh'ich? Der König winkt mir, tritt auf mich zu!
(Napoleon : I, 2)
(9) Die hagere Dame auf der rechten Seite ist Frau des Bocksgesichts, [...]
(Napoleon : I, 2)

· présent et phrases sans verbe

Le temps grammatical présent est un autre élément signalisant les "didascalies internes" pour des raisons évidentes. En effet, les "didascalies internes" se rapportant nécessairement à la situation d'énonciation actuelle, le temps grammatical idoine pour ce faire est le présent, sous l'aspect "en déroulement", le présent de l'accompli ne pouvant guère fonctionner en de tels énoncés :

(10) Sie fällt in Ohnmacht –
(Napoleon : I, 2)

Il n'est donc pas surprenant non plus dans ce cadre que des énoncés sans verbes puissent fonctionner comme "didascalies internes", posant sur l'actuel de la

scène de l'énonciation les objets dénotés, sans les catégories temporelles ni aspectuelles liées à l'utilisation d'un temps grammatical :

(11) [...] Welch ein Gürtel, – eine Sammlung von Diamanten.
(Napoleon : III, 3)

· appellatifs et énoncés injonctifs, exclamatifs et interrogatifs

Toutes ces formes énonciatives témoignent chacune à leur façon à la fois d'une implication forte dans l'actualité de l'énonciation et impliquent donc une ratification d'un état de choses réel dans la situation de discours ; il peut au minimum s'agir de la présence d'un allocutaire auquel on s'adresse (faisant ainsi l'économie d'une didascalie externe d'adresse) :

(12) Lumpenhund, was blinzelst du mit den Augen?
(Napoleon : III, 1)

(13) – Nochmals der Telegraph? – Murat marschiert.
(Napoleon : III, 3)

(14) Wie schrecklich donnern die Kanonen – von allen Seiten, den ganzen Morgen schon.
(Napoleon : IV, 81)

Bien entendu, ces éléments peuvent se combiner les uns avec les autres, ce qui renforce d'ailleurs l'impact sur la construction de la représentation :

(15) Kamerad Schlesier, hier hast du von meiner Ente das halbe Bruststück.
(Napoleon : IV, 4)

Tous ces indices permettent donc de repérer les "didascalies internes", qui déterminent de façon assez contraignante la construction de la représentation mentale de la scène sur scène et également de la scène diégétique (imaginaire). Pour autant, force est de constater que si ces critères sont des indices, ils ne peuvent garantir une discrimination fiable ni dans un sens ni dans un autre. Ainsi, tout énoncé exclamatif par exemple n'est pas ipso facto une "didascalie interne" :

(16) [...] O Frankreich ist gerettet!
(Napoleon : I, 3)

Maints énoncés au présent par exemple (et ils sont nombreux) ne peuvent tous être affectés à cette catégorie :

(17) Madame de Serré, ich kenne Sie, und wünsche Sie zu grüßen – [...]
(Napoleon : I, 2)

Et à l'inverse, il est possible de trouver des "didascalies internes" qui ne correspondent guère à ces critères, ayant des formes non véritablement spécifiques : que penser ainsi de cette "didascalie interne" qui se cache dans un groupe verbal dépendant sagement déclaratif ?

(18) Ihr hauet nicht ein, Bürger Gensd'armes, aber euren elenden Hauptmann hängen wir an jene Laterne, so gewiß als ihn mein Freund in diesem Augenblick vom Pferde reißt.
(Napoleon : III, 1)

On peut même aller jusqu'à considérer dans ce cadre l'utilisation des italiques :

(19) [...] Dieses Geschlecht ist schlimmer als schlimm, es ist *ekelhaft*.
(Napoleon : I,2)

Ce caractère typographique spécifique, qui participe de la présentation intrinsèque¹ du discours (à l'écrit), ne peut pas ne pas avoir de conséquences sur la façon dont le lecteur se représentera la profération de cet énoncé ! On peut fort bien imaginer en effet, que cette typographie particulière puisse commuter avec une didascalie externe méta-énoncive du type (*heftig, mit Leidenschaft, etc.*).

En allant encore au-delà, tout énoncé, du fait même de son contenu propositionnel assorti de sa force illocutoire propre, ainsi que de ses place et fonction dans la structure discursive et conversationnelle au sein de l'échange, ne porte-t-il pas en lui-même certaines des conditions de sa profération, ce qui tendrait à les faire considérer également comme des "didascalies internes" ? Pour autant, ne serait-il déraisonnable de prétendre que tout énoncé est de fait une "didascalie interne" ? Car ce serait l'intégralité du texte des répliques qui serait donc assigné à cette classe, ce qui mènerait à sa dissolution en tant que type spécifique d'énoncé théâtral.

Ainsi, malgré des indices linguistiques tangibles, il semble difficile de tracer une ligne de partage claire entre la classe de ce qui serait les "didascalies internes" et les autres qui n'auraient donc aucune incidence sur la "mise en scène" (mentale ou réelle) de la pièce. Comment alors délimiter au mieux la catégorie intuitive des "didascalies internes", qui ne peut être conçue que comme un ensemble aux contours assez flou, dont les éléments sont répartis scalairement ?

Une condition positive est que les énoncés concernés doivent être ancrés dans le *hic et nunc* de la situation d'énonciation afin de s'y référer ou d'en décrire ou dénoter l'un de ses éléments constitutifs : éléments contextuels² situationnels (spatio-temporels; localisations géographique, sociologique, etc.), mais aussi personnels (éléments de façade personnelle des interactants) :

(20) [...] – so braun dein Gesicht, und so schwarz dein Haar ist – [...]
(Napoleon : V, 1)

De ce fait découle parallèlement une condition négative, excluant *a priori* de la catégorie des "didascalies internes" tout énoncé qui ressortit à une séquence discursive narrative au passé, ou se rapportant à un extérieur à la situation de discours. C'est ainsi qu'une description d'un fait interne (caractère ou état affectif / émotif) d'un des interactants ne peut guère être considéré comme telle :

(21) Du bist ein braver Kerl
(Napoleon : V, 1)

¹ Sur l'analyse des différentes catégories descriptives de la présentation du discours, cf. Gallèpe (2005).

² Sur les con- et cotextes, cf. Gallèpe (1998, 2005).

Didascalies "internes" ≠ "externes"¹

Il est maintenant temps de s'intéresser à la spécificité des "didascalies internes" vis-à-vis des didascalies "standard" que je nomme par commodité et contraste ici, "externes". Il n'est pas nécessaire de revenir ici sur la dimension esthétique (normative) évoquée plus haut. Quatre aspects méritent d'être évoqués.

Vérité scénique ≠ diégétique

Le texte de théâtre se caractérise par une double articulation qui lui est propre : sa lecture permet de constituer une représentation (mentale) d'une représentation scénique qui elle-même sert de support à la construction de la diégèse, imaginaire (fictionnelle). Le texte de théâtre est donc comparable à une partition écrite servant de guide pour une mise en scène sur la scène qui elle-même n'est là que pour signifier une diégèse. Or les didascalies (en général) ont cette particularité qu'elles peuvent se rapporter aussi bien à la première qu'à la seconde instance².

Le statut des didascalies "externes" est de ce point de vue fondamental : les informations qu'elles transmettent sont vraies de la scène pour devenir vraies de la diégèse. Le lecteur lisant par exemple « *(Auf den Boden stampfend)* » (Napoleon : I, 2) voit l'acteur jouant le rôle de Chassecoeur faire ce geste, et peut donc se faire une représentation de ce qui se déroule dans l'univers fictionnel dépeint. Si la plupart des didascalies externes sont vraies de la diégèse et de la scène théâtrale, certaines autres ne sont pour ainsi dire vraies que de la scène, le sens produit dans la diégèse n'étant pas entièrement réductible à ce qui se déroule sur la scène. C'est ainsi qu'en lisant « *(tritt auf)* » ou « *(Oberzeremonienmeister ab)* » (Napoleon : II, 4), nous sommes à la lecture placés sur la scène (et non dans la diégèse) ; en effet, les lieux désignés par ces vocables sont clairement l'entrée sur la scène et la sortie de la scène qui signifient en fait, dans la fiction, l'entrée ou la sortie d'une pièce spécifique (la salle du roi, comme l'indique la didascalie avant-interaction située immédiatement après la borne indiquant la 4^e scène de l'acte).

En ce qui concerne maintenant les "didascalies internes", les informations transmises sont directement vraies de la diégèse, sans rien indiquer de ce qui se passe sur la scène. Dans la mesure où les propos contenant ces "didascalies internes" sont tenus par les personnages, personne ne peut contester leur véracité diégétique (sauf, comme déjà vu en cas d'infirmité perlocutoire par une didascalie externe spécifique³ Quand Fouché s'écrie « Teufel, wer schnarcht da auf

¹ Faute de place dans le cadre d'un tel article, je ne peux me livrer à une étude de détail comparée sur les incidences respectives (textuelle, cotextuelle, contextuelle) des didascalies externes et internes. Elle aurait pourtant sans nul doute permis de mieux saisir les spécificités de chacune.

² Cf. sur ce point le critère de la diégèse dans Gallèpe (1997 : 343).

³ Faute d'exemple dans *Napoleon*, je donne un exemple tiré de *Eiche und Angora* (2) : « MASCHNIK [...] Wann ihn bissel streichen willst. Ich schau nicht hin. *Schaut hin:* [...] jetzt schmus doch. [...] *Maria und Jerzy schmusen nicht.* ».

der Treppe? » (Napoleon : II, 5), il va de soi que dans la diégèse, il y a bien là un ronfleur. Pour autant, rien n'est nécessairement dit par ce propos de l'espace scénique. C'est dans cette différence que gît la grande liberté laissée au metteur en scène. Car par le biais de ces "didascalies internes" est offerte la possibilité de constituer des réalités diégétiques sans pour autant qu'elles soient visibles sur la scène. Ainsi dans l'exemple précédent, la nécessité de la présence scénique visible du ronfleur n'est-elle pas réductible à la "didascalie interne" citée, mais au fait que les ronfleurs interviennent au tour de parole suivant, et apportent ainsi une ratification des propos tenus. Dans l'exemple suivant, au contraire, rien de tel ne se produit, et la réalité diégétique décrite peut fort bien rester totalement absente (invisible) de la réalité scénique :

(22) NAPOLEON Ein Schiff erscheint da – Welche Flagge führt es?
(Napoleon : I, 4)

Cette différence est d'une grande portée dans la pièce de Grabbe dans la mesure où beaucoup de scènes font intervenir des actions où des foules de personnages sont impliqués, où beaucoup d'objets sont évoqués (par exemple les descriptions des scènes en miniature reproduites dans des vitrines à la scène 1) qui représenteraient d'énormes difficultés si tous ces éléments devaient être littéralement (ex)posés sur la scène. On peut donc affirmer que les "didascalies internes" se révèlent être moins contraignantes à la mise en scène que les didascalies externes, qui, en principe doivent être respectées¹ d'une façon ou d'une autre, puisqu'elles constituent le mode d'emploi de la mise en scène légué par l'auteur. On peut d'ailleurs remarquer que le choix de recourir à des didascalies externes pour certaines scènes (p. ex. IV, 3 ; IV, 4), où interviennent des chevaux ou deux escadrons, ne laisse pas de poser des problèmes de mise en œuvre non au lecteur, qui peut fort bien se représenter la scène diégétique, mais au metteur en scène, lorsqu'il organise la représentation sur la scène du théâtre !

Cette plus grande latitude dans la conception d'une mise en scène explique sans doute pourquoi dans certaines scènes d'action ou scènes de rue, le nombre de "didascalies internes" est plus important que les didascalies externes. (43 contre 32 Acte I scène 1 ; 17 contre 13 scène 2 ; 9 contre 2 Acte II scène 1). Dans les scènes de dialogue en revanche, où il y a débat d'idées, ou échange sur autre chose que le *hic et nunc* concret, le nombre de didascalies en général et "internes" en particulier a tendance à diminuer sensiblement.

¹ Bien entendu, je n'oserais pas ici adopter une attitude normative visant à prescrire aux metteurs en scène un "respect littéral" des didascalies. Chaque mise en scène propose une lecture propre de la pièce, qui 'respecte' la lettre ou l'esprit des didascalies (externes ou "internes") à sa façon. L'important est ici la production (sur la scène, avec ses moyens spécifiques) du sens (produit par la lecture de la pièce).

Explicitation ≠ implicitation

Une autre facette de cette opposition entre les deux types de didascalies, et qui va de pair avec le facteur précédent, est le mode de transmission de l'information. Dans les didascalies externes l'information sur ce qui se déroule (scéniquement et/ou diégétiquement) est par définition explicite ; elle constitue de fait le contenu dénotatif de l'énoncé didascalique.

En revanche, pour les "didascalies internes", les choses sont différentes. Alors que pour les didascalies externes, la parole de l'auteur (que d'aucun reçoivent comme ressortissant aux actes illocutoires directs, ou injonctifs) décrit explicitement et directement ce qui doit être vrai (perçu) de la scène, il en va autrement en ce qui concerne le fonctionnement des "didascalies internes". Par leur biais, ce qui se passe dans la diégèse (et – éventuellement seulement – de façon visible sur la scène) est le fruit d'un travail de reconstruction à partir des présupposés véhiculés par les propos concernés. Le contenu didascalique est alors "tiré du texte"¹. Nous avons donc affaire à un mode implicite de transmission de l'information. C'est de ce fait que découle d'ailleurs la différence concernant la vérité (et donc la visibilité) scénique des informations didascaliques internes ou externes.

(23) Woher hast du die ehrenvollen Narben?
(Napoleon : I, 1)

Dans aucune didascalie externe n'est proposée de description de Chassecoeur, auquel s'adresse cette question. C'est seulement des propos tenus par son interlocuteur (21) que le lecteur peut inférer que le visage (ou le corps ?²) de Chassecoeur est couvert de cicatrices.

Il faut noter que, dans ces cas, le chemin d'inférence est plus ou moins long, ce qui facilite ou complique d'autant le décodage. Lorsque le chemin est court, par exemple lors de la présence d'un terme d'adresse, il n'y a aucune difficulté pour la compréhension et la construction de la représentation (12, 15). Comme on le verra dans la section subséquente, cela présente également l'avantage de rendre toute didascalie externe superflue. En revanche, quelquefois, le chemin d'inférences étant plus tortueux, les "didascalies internes" se montrent moins efficaces (car plus difficiles à interpréter). C'est le cas lorsqu'il faut attendre le déroulement intégral d'un échange où les propos venant ensuite peuvent constituer une ratification de la véracité des propos précédents, et permettent l'interprétation (notamment illocutoire) des énoncés. Ainsi en va-t-il de l'échange au tout début de la première scène de l'acte quatre,

¹ Je rapporte ainsi le propos de Paul Mazon lors de la présentation qu'il rédige de sa traduction des tragédies d'Eschyle : « On trouvera enfin au cours de cette traduction quelques indications scéniques. La plupart sont tirées du texte ; les autres ne sont que des hypothèses vraisemblables » (Eschyle : 43)

² Ici encore, le degré de liberté dans la construction de la représentation est grand : le texte de théâtre est véritablement troué, comme le dit A. Ubersfeld.

où, en l'absence de toute didascalie externe, on ne peut faire l'économie du travail interprétatif d'inférences pour reconstituer *a posteriori* la cohérence de l'ensemble et le déroulement de l'action à partir des propos tenus :

(24) EIN JUNGE Eine Zigarre, mein Herr, à la reine Hortense.
JOUVE Her damit, Bengel. Was kostet der Stümmel?
DER JUNGE Zwei Sous, denn heute –
JOUVE Denn heute machen wohlfeile Konstitutionen schlechte Zigarren teuer. Da – drei
Sous!
(Napoleon : IV, 1)

On se trouve confronté à de telles situations également lorsque le contenu des "didascalies internes", descriptif, est assez difficile à croire littéralement et que se pose alors la question de sa valeur : métaphorique ou non ? Dans le passage suivant, aucune confirmation auctoriale n'est délivrée par une didascalie externe, et seule les réactions de la femme du marchand, verbale, que l'on perçoit directement, et corporelle, telle qu'elle peut être induite à partir des propos de Jouve, permettent d'interpréter ce qui est décrit comme une action se déroulant effectivement telle qu'elle est présentée dans les propos tenus (diégétiquement au moins) :

(25) JOUVE [...] sieh, diese Faust ballt sich unter deine Nase, und du wirst weiß, – jetzt erwürgt sie dich und du wirst blau wie der heitere Himmel, – nunmehr zerstampf'ich deinen Kopf, und du wirst rot vor Blut.
Frau des Krämers Gott, o Gott!
JOUVE Die Gans fällt in Ohnmacht – [...]
(Napoleon : III, 1)

Extériorité ≠ intériorité

La maxime de pertinence¹ enjoint les locuteurs de ne choisir de dire que les informations véritablement pertinentes pour tous les partenaires de la communication. A ce titre, les "didascalies internes" décrivant des éléments de la situation de discours que tous les protagonistes présents peuvent percevoir par eux-mêmes, risquent de contrevenir aux principes de pertinence du discours exigé. La seule façon pour éviter cet écueil est d'enrichir la description de la situation effectuée par le biais des "didascalies internes" de l'expression de la subjectivité du locuteur. Ainsi cette contrainte communicationnelle constitue-t-elle le fondement d'une autre différence entre les deux sortes de didascalies. Elles permettent deux modes différents de la constitution (diégétique et/ou scénique) de la situation de discours. Les didascalies externes confèrent aux descriptions qu'elles véhiculent une distance perceptuelle et affective vis-à-vis de la situation. En effet, la description est extérieure à l'univers diégétique textuel car elle est véhiculée par une strate textuelle (directement auctoriale) qui ne fait pas partie des répliques. M. Issacharov (1985) va même jusqu'à évoquer une fonction "méta

¹ Sur les maximes conversationnelles, cf., entre autres, Grice, (1979), Henne & Rehbock, (1982), von Polenz, (1988).

narrative" à propos des didascalies. En revanche, par le truchement des "didascalies internes" est ouverte la voie de la subjectivité des personnages dans la perception et la description de la situation, qui s'effectue ainsi de l'intérieur de la diégèse : le lecteur n'a accès aux composantes de la situation qu'à travers le prisme de la subjectivité des protagonistes :

(26) Madame, Mademoiselle Victoire ist mit den weißen Kokarden schon über und über geschmückt und ich kann ihr keine mehr anheften.

(Napoleon : I, 2)

De ces genres de configuration découle le troisième facteur, reposant sur la dynamique entre les deux genres de didascalies.

Complémentarité

Sans doute une des raisons expliquant le recours aux "didascalies internes" est-elle à mettre en relation avec la nécessité de ne pas surcharger le texte de la pièce de trop de didascalies externes (même si par la suite, les auteurs n'ont pas hésité à en faire massivement usage). Toutefois, vu l'ambiguïté inhérente aux "didascalies internes" en ce qui concerne et la véracité des propos et la visibilité de ce qu'ils dénotent, il se révèle parfois indispensable de compléter les "didascalies internes" par des didascalies externes afin de valider ce qui vient d'être dit. En effet, si le dire ne suffit pas, il faut confirmer après la profération des propos que ce qui a été décrit se déroule réellement, que ce qui a été ordonné est réellement suivi d'effet, etc. :

(27) [...] Trompete geblasen
(Trommeln und Trompeten)
(Napoleon : III, 3)

Outre la confirmation, les didascalies externes permettent en outre d'ancrer les faits dénotés à un moment précis du déroulement de l'interaction, qui, sinon, resterait indéterminé :

(28) ERSTER JÄGER Herr Major, setzen Sie sich in den Kreis [...]
MAJOR Gern, Brüder, [...] (Major und sechs Jäger setzen sich um das Feuer.)
(Napoleon : IV, 5)

La nécessité d'une didascalie externe peut également se faire sentir avant le déroulement d'un échange ; le contenu dénoté constitue alors un cadre référentiel auquel se rapportent tous les énoncés subséquents. Faute d'une telle didascalie externe précédant les propos concernés, la compréhension et l'interprétation du passage et notamment des "didascalies internes" poseraient davantage de difficultés :

(29) (Dumpfe aber sehr entfernte Töne)
HERZOG VON BRAUNSCHWEIG (*Springt auf*). Becker, was ist das?
SCHWARZER BECKER (*aus einem Fenster schauend*). Ein Gewitter zieht auf.
(Napoleon : V, 1)

La complémentarité des didascalies se rapporte également à un autre aspect : le recours aux didascalies externes est rendu nécessaire pour faire ressortir un facteur qui se détache d'une façon ou d'une autre d'une profération ou d'un fait "standard". Ainsi en va-t-il par exemple de la façon de donner le journal en (4), qui sort de l'ordinaire (jeter un journal à quelqu'un n'est pas la façon "normale" de procéder) et rend donc une didascalie externe nécessaire, tandis qu'aucune didascalie ne vient préciser la façon dont est faite l'action en (15) si bien que le lecteur se construit la représentation d'un geste accompli "normalement". On comprend dès lors pourquoi les variations affectant les diverses façons dont on se construit une représentation (mentale de la scène et de la diégèse fictionnelle) peuvent être si importantes dans le temps et l'espace : cette construction des représentations dépend très largement des scripts¹ et représentations "par défaut" qui organisent notre vision du monde et des actions qui s'y déroulent. Or ces conceptions sont partagées dans des aires culturelles délimitées et varient avec l'évolution des sociétés et des codes culturels, si bien que les interprétations et productions de sens à chaque lecture d'un texte de théâtre notamment, varient au rythme même des évolutions des représentations "par défaut" partout où le texte de théâtre est troué, où les didascalies externes n'ont pas effectué leur travail de description (ou de prescription).

En fin de compte, on se rend compte que les mêmes contraintes pèsent autant sur les didascalies externes qu'internes. En effet, on ne saurait surcharger d'une part les propos des personnages de toutes les informations concernant les conditions de production des énoncés car cela irait à l'encontre de la maxime conversationnelle d'informativité et de pertinence ; celles-ci doivent donc être présentées par les didascalies externes, mais sur lesquelles pèsent d'autre part les contraintes évoquées au début de cette section.

Complémentarité et opposition caractérisent donc les relations entre le texte des répliques et les didascalies, créant un champ de tensions qui guident et déterminent la production et l'interprétation du sens à partir des textes de théâtre.

Conclusion

Si personne ne remet en doute ce postulat qu'une pièce de théâtre est une conversation, il faut bien convenir du fait que cette définition correspond davantage à des tragédies de Racine (où l'action se déroule "à l'extérieur" de la scène) qu'à certaines pièces telles que celles de Grabbe, qui regorgent d'action présentées sur le devant de la scène. Le contenu même de ce drame implique une difficulté d'écriture (et de lecture) particulière dans la mesure où l'auteur présente non seulement les propos tenus par des personnages, mais aussi des scènes d'action où un grand nombre de personnages et de figurants est concerné. Voilà

¹ Cf. sur cette notion de "scripts" Schank & Abelson, (1977a, 1977b)

pourquoi une telle pièce se prête tout particulièrement à l'étude des procédés mis en œuvre pour pourvoir le lecteur (qui est parfois un metteur en scène) de toutes les informations nécessaires à la construction de la représentation des actions et interactions langagières. Pour ce faire, l'auteur est contraint de mettre à contribution toutes les possibilités offertes par l'écriture afin de rendre compte aussi bien des dires que des faits censés se dérouler sur la scène et dans la diégèse. Les didascalies jouent un rôle de premier plan, qu'elles soient externes, ou qu'il s'agisse de ces propos particuliers que l'on peut intuitivement désigner du nom de "didascalies internes". Compte tenu des spécificités de fonctionnement de ces didascalies et des nécessités relevant à la fois de l'esthétique de l'écriture dramatique, et des nécessaires choix et efficacité dramaturgiques, il apparaît que Ch. D Grabbe a su faire un usage parfaitement maîtrisé des possibilités qui s'offrent à lui, tout en garantissant au texte une fluidité de lecture remarquable. Pour autant, si, grâce à toutes les indications qui lui sont transmises par tous les canaux évoqués plus haut, le lecteur parvient à procéder à la construction de la représentation mentale de la scène diégétique, rien ne garantit qu'il puisse en faire de même avec la représentation scénique. Car il sent bien que le travail du metteur en scène devra être énorme pour parvenir à mettre sur une scène tout ce qui figure dans la scène diégétique. Ici prennent tout leur sens les propos de A. Ubersfeld¹ précisant bien la dimension de production du sens lors du passage à la scène (et non de simple traduction, fut-elle trans-sémiotique). Et nous nous trouvons alors face au paradoxe de l'écriture théâtrale de Grabbe qui prend en quelque sorte la production du sens théâtral à contre-pieds. Alors que traditionnellement c'est la représentation de ce qui se passe sur la scène qui mène à une vision de l'univers fictionnel signifié², l'on se trouve confronté au cours de la lecture de la pièce de Grabbe à un cheminement quasi inverse, où pour ainsi dire le lecteur doit partir de la représentation de l'univers fictionnel diégétique qu'il s'est construite au cours de la lecture pour tenter de se représenter ce qui peut bien se passer sur la scène du théâtre. L'opposition vis-à-vis d'une pièce de Corneille est frappante sur ce point également.

On perçoit bien pour finir que les "didascalies internes" présentent un caractère paradoxal patent : d'une part leur contrainte sur la construction de la représentation est la plus grande dans la mesure où ce qui est dit de cette situation paraît être nécessairement diégétiquement vrai (compte tenu des réserves déjà émises à ce propos). Mais vu le caractère subjectif qui leur est inhérent, elles permettent

¹ Cf. ici-même note 3.

² Cf. A. Ubersfeld (1982 : 17) : « les signes linguistiques qui composent le dialogue ont pour signifié non seulement la fiction (et donc pour référent l'univers fictionnel), mais aussi le théâtre, la scène, avec un rapport fiction-théâtre qui est propre à chaque texte de théâtre, mais peut être modifié par la représentation. C'est tellement vrai que même pour le lecteur l'univers imaginé n'est pas un univers réel dans le monde, mais toujours un univers scénique : le lecteur d'une tragédie de Corneille n'imagine pas l'événement historique, mais la représentation de cet événement. » (souligné par moi).

au lecteur de prendre pour certaines d'entre elles, celles qui se rapportent à la description de la situation de discours notamment, une plus grande liberté dans la construction de la représentation ; elles participent à ce titre à cette incomplétude fondamentale du texte de théâtre¹ qui crée l'espace de liberté dans lequel va pouvoir, va devoir se développer toute l'énergie interprétative, créatrice (productive) des lecteurs et singulièrement, dès lors qu'il s'agit de la construction d'une mise en scène véritable sur une véritable scène, des metteurs en scène.

Bibliographie

- Corvin, Michel éd. 1991. *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*. Paris: Bordas.
- de Kerckhove, Derrick. 1985. La théâtralité et la formation de la psychologie occidentale. In *Théâtralité, écriture et mise en scène*, eds. Josette Féral, Jeannette Laillou-Savonna and Edward A. Walker, 167 - 184. Ville de la Salle - Québec: Hurtubise hmh "Brèches".
- Fischer-Lichte, Erika. 1983. *Semiotik des Theaters*. vol. 3 : Vom "künstlichen" zum "natürlichen" Zeichen - Theater des Barock und der Aufklärung. Tübingen: Gunter Narr Verlag.
- Gallèpe, Thierry. 1997. *Didascalies. Les mots de la mise en scène*: Coll. Sémantiques. Paris: L'Harmattan.
- Gallèpe, Thierry. 1998. Textuelle, kotextuelle und kontextuelle Didaskalien. In *Grenzsteine und Wegweiser. Textgestaltung, Redesteuerung und formale Zwänge - Festschrift für M. Pérennec*, eds. Martine Dalmas & Roger Sauter, 303 - 313. Tübingen: Stauffenburg.
- Gallèpe, Thierry. 2005. Didaskalien bei der Dialogdarstellung in fiktionalen Erzähltexten. In *Dialogue Analysis IX. Dialogue in Literature and the Media. Selected Papers from the 9th IADA Conference, Salzburg 2003*, eds. Anne Betten & Monika Dannerer, 257 - 268. Tübingen: Max Niemeyer Verlag - Reihe : Beiträge zur Dialogforschung.
- Gallèpe, Thierry. 2006. Pour une grammaire temporelle des didascalies. In *Mélanges en l'honneur de Marcel Vuillaume*, eds. Jean-François Marillier, Irmtraud Behr & Martine Dalmas. Tübingen: Stauffenburg.
- Grice, Paul H. 1979. Logique et conversation. *Communications* N° 30 (La Conversation):57 - 72.
- Henne, Helmut, & Rehbock, Helmut. 1982. *Einführung in die Gesprächsanalyse*: Sammlung Götschen. Berlin: de Gruyter.
- Ingarden, Roman. 1972. Von den Funktionen der Sprache im Theaterschauspiel. In *Das literarische Kunstwerk*, 403 - 425. Tübingen: Max Niemeyer Verlag.
- Issacharoff, Michel. 1985. *Le spectacle du discours*. Paris: J. Corti.
- Pavis, Patrice. 1980. *Dictionnaire du théâtre*. Paris: Éd. sociales.
- Schank, R. C., & Abelson, R. P. 1977a. Scripts, plans and knowledge. In *Thinking, Readings in Cognitive Science*, eds. P. N. Johnson-Laird & P. C. Wason, 421 - 432. Cambridge: Cambridge University Press.
- Schank, R. C., & Abelson, R. P. 1977b. *Scripts, Plans, Goals and Understanding*. Lawrence Erlbaum Associates
- Ubersfeld, Anne. 1981. *L'école du spectateur*. Paris: Éd. sociales.
- Ubersfeld, Anne. 1982. *Lire le théâtre*. Paris: Éd. sociales.
- von Polenz, Peter. 1988. *Deutsche Satzsemantik (Grundbegriffe des Zwischen-den-Zeilen-Lesens)*. Berlin ; New York: de Gruyter.

Sources

- Eschyle. *Tragédies*, Paris: Folio. (1982).
- Christian D. Grabbe, 1831. *Napoleon oder die hundert Tage*. Stuttgart: Reclam. (1985)
- Martin Walser, 1962 Eiche und Angora in *Gesammelte Stücke*, Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag (1972), 53 - 113.
- Jean Racine, 1667 Andromaque in *Œuvres complètes - Tome I*, PARIS: Bibliothèque de la Pléiade - Gallimard (1950), 231 à 301.

¹ A. Ubersfeld (op. cités) parle à ce propos de texte troué.

Centre de Recherches et d'Applications Pédagogiques En Langues
Depuis février 2006, le CRAPEL vous propose de découvrir sa revue
scientifique *Mélanges CRAPEL* en ligne à l'adresse suivante:
<http://revues.univ-nancy2.fr/melangesCrapel/>

Ce site vous propose:

- **Un petit historique de la revue**
- **Tous les articles de la revue de 1970 à aujourd'hui**
- **Le dernier numéro de la revue qui fera l'objet d'une publication papier dans quelques semaines**
- **Un moteur de recherche par auteur et par thème**

Bonne consultation à tous!

Aurélie FRAYSSE

Documentaliste

C.R.A.P.E.L Université Nancy 2

3, Place Godefroy de Bouillon

BP 33 97

54015 NANCY Cedex

E.Mail : Aurelie.Fraysse@univ-nancy2.fr

Site Web : <http://www.univ-nancy2.fr/CRAPEL>

Prêtons l'oreille... aux sons et aux bruits de l'allemand !

A quoi bon ?

L'allemand dispose de plus de mots pour désigner les sons et les bruits que le français, on le sait. Que les Allemands s'en servent est une évidence pour tout lecteur attentif. En effet, les mots de l'audible apparaissent surtout dans des textes narratifs, y accompagnent actions et événements susceptibles de provoquer des bruits, confèrent à l'histoire racontée un arrière-fond sonore et servent, en outre, par le biais des mots de la parole, à suggérer l'humeur des personnages. Autant de nuances sonores qui échapperont au lecteur qui n'aura pas appris le lexique les évoquant.

Où est le problème ?

Il s'agit là d'un lexique difficile à « didactiser ». La visualisation est exclue ; aucune image ne les illustre. L'utilisation de documents sonores (enregistrements de bruits et de sons divers) est peu efficace, car les mots correspondent rarement à des stimuli précis. Ainsi un stimulus sonore peut ne pas avoir de dénomination ou en accepter plusieurs. Nos expériences avec des locuteurs natifs ont montré qu'ils lèvent cette ambiguïté en cherchant d'abord à identifier la source du bruit et, ensuite, à leur attribuer le mot prévu par la langue, par exemple *plätschern* ou *säuseln* selon qu'il s'agit d'eau ou de feuilles. La traduction est également peu opérante, car, dans ce domaine du lexique, encore moins que dans d'autres, il ne semble exister d'équivalents parfaits entre les deux langues : pour un mot aussi simple que *bruit*, l'élève trouvera dans son « Lexique », et à juste titre, à la fois *Geräusch* et *Lärm*. Le recours à la description verbale entraîne des paraphrases longues et souvent imprécises ; les définitions dans les dictionnaires monolingues en témoignent abondamment. La présentation de ce lexique en « situation », plus prometteuse, exige cependant des mises en garde, les distributions d'un mot pouvant varier d'une langue à l'autre ; *schnarchen* correspond bel et bien à *ronfler* pour désigner les bruits d'un dormeur, mais contrairement à un Français, l'Allemand ne l'associerait jamais aux bruits d'un moteur de voiture. Apparemment, les deux mots ne fixent pas les mêmes aspects de cette émission sonore ; *schnarchen* n'en retient que la sonorité laryngale et convient, de ce fait, uniquement pour des êtres qui possèdent un tel organe ; *ronfler* en retient la continuité et la régularité. Il en résulte qu'il ne suffit pas, en passant d'une langue à l'autre, d'échanger des étiquettes, il faut aussi savoir appréhender les bruits spécifiques auxquels elles réfèrent.

Comment s’y prendre ?

Nous nous efforcerons de proposer des « aides à l’écoute » aussi concrètes que possibles : une approche onomatopéique en dégagant certaines correspondances entre sons et phonèmes, une approche par les collocations, fondée sur l’étude des combinaisons fréquentes et plus ou moins figées entre les verbes et leurs sources sonores respectives, une approche par la genèse du son ou du bruit, la manière dont il est produit ou à l’aide de quel moyen.

Ces approches conviennent pour les verbes qui caractérisent l’audible. Les autres, ceux qui signalent la propagation de l’audible (*hallen*) ou qui la caractérisent (*klingen*) sont plus délicats à présenter. Nous recourons alors à une approche paradigmatique ; en les comparant entre eux, nous essayerons de dépister les caractéristiques sonores qu’ils désignent.

Précisons toutefois que cette démarche, débouchant sur une analyse en traits distinctifs ([sèmes]), nous a guidée dans notre recherche préalable sur ce type de lexique.¹ Elle nous a permis, par exemple, de distinguer *Laut* [caractérisant un phénomène audible comme unité identifiable, discrète] de *Geräusch* [caractérisant un phénomène audible comme unité non identifiable et hétérogène]. Ces deux lexèmes fonctionnent souvent comme antonymes, comparables en français à l’opposition entre *son* et *bruit*. Cette démarche se prête également à la description des verbes de la parole, tels que *wispern*, *pispern*, *flüstern*, *murmeln*, *schreien*, *brüllen*, *johlen*, *grölen*, qui se distinguent par la hauteur et/ou l’intensité du son, comme d’ailleurs aussi les verbes pour exprimer la joie (*kichern*, *jauchzen*, ...), la douleur (*plärren*, *wimmern*, ...), un mécontentement (*brummeln*, *maulen*, *meckern*, *murren*, ..), ou une confusion (*stammeln*) et dont nous ne parlerons pas ici. Nous passons également sous silence les verbes qui désignent une faiblesse articulatoire, soit par un défaut (*lispeln*, *näseln*, *stottern*, ...), soit par paresse (*murmeln*, *nuscheln*, ...), ainsi que ceux qui réfèrent à des « actes de langage », tels que *antworten*, *sich bedanken*, *gratulieren*, *grüßen*, etc... parce qu’ils ne sollicitent pas l’attention de l’oreille.

Nous terminerons par les extensions lexicales et contextuelles possibles à partir des lexèmes verbaux de base. Cette approche morphologique nous amènera, entre autres, à l’analyse de la catégorie des noms.

Approche onomatopéique

Soulignons d’abord que les observations qui suivent, sur les correspondances entre sons et phonèmes, ne reflètent que des tendances. Il ne s’agit donc pas de règles. Ainsi

- les tonalités aiguës sont dénommées par des verbes en *i* : *ticken* (une montre) ;

¹ Une description détaillée de cette approche ainsi que des éléments d’analyse se trouvent dans Dupuy-Engelhardt 1990.

- les tonalités graves par des verbes en *u* [*u*] ou *o* : *hupen*, *tuten* (signal sonore d'une voiture vs d'un bateau), *donnern* (pour un bruit analogue à celui du tonnerre), *rumoren* (le bruit confus d'objets lourds que quelqu'un bouge dans une chambre voisine ou celui des intestins qui, s'ils se répètent de manière plus prononcée, *kollern*).

- les tonalités moyennes, « normales », par des verbes en *a* : *rasseln* (vs *klirren*) (chaînes vs chaînettes), *platschen* (vs *plumpsen*) pour un objet qui tombe dans l'eau.

L'élève francophone peut d'ailleurs enregistrer ces mêmes correspondances : *cliquer*, *claquer*, *glouglouter*.

En revanche des séries comme on en trouve en allemand, sont plutôt rares en français (*cliquer* – *cliqueter*):

- *ticken* (horloge, le ver dans le bois) – *tacken* (mitrailleuse) et, pour des bruits répétés : *tickern* (téléx) – *tackern* (un des bruits du marteau piqueur) – *tuckern* (moteur d'un bateau de pêche, d'une péniche) ;

- *klicken* (briquet, couteau) – *klacken* (le chien du fusil), *klickern* (les boules d'un billard) – *klackern* (la queue du billard, des talons sur le sol, les sabots du cheval) ;

- *sirren* (la flèche, de petits insectes, un rasoir électrique) – *surren* (la dynamo d'un vélo, un rasoir électrique).

Ticken, *tacken*, *klicken*, *klacken* sont des bruits secs, presque des sons, ils sont souvent caractérisés comme *Laute*, de même que *knacken* (un disque rayé, une branche de bois sec) et *klappen*, *klatschen*, *patschen*, *bumsen*, *plumpsen*.

Pour les bruits/sons répétés qui apparaissent comme discontinus, on trouve souvent des verbes en *-ern* : *klappern*, *rattern*, *knattern*, *scheppern*, *blubbern*, *poltern*. Cette discontinuité n'apparaît cependant pas dans *knistern* où on n'a plus affaire à des « *Laute* », mais à des « *Geräusche* ».

Les verbes en *-eln* désignent souvent des bruits répétés qui apparaissent comme reliés : *rasseln*, *prasseln*, *rascheln*, *brutzeln*, *rumpeln*, *zischeln*. *Bimmeln* constitue une exception, les bruits ne sont pas reliés, *-eln* provoque alors le même effet que dans *zischeln* : une atténuation du bruit.

La résonance, caractéristique pour *brummen*, *summen*, est peut-être à mettre en relation avec le dédoublement de la nasale (*ronronner*, *bourdonner*).

Quelques verbes désignent des bruits tellement hétérogènes – un mélange de tonalités diverses – qu'on les perçoit comme désagréables : *knirschen*, *quietschen*, *krachen* (*crisser*, *grincer*, *craquer*).

Considérons cette approche onomatopéique comme une « mise en bouche » des lexèmes allemands.

Approche par collocations¹

On trouve ce type d'associations figées surtout pour les animaux : Bären *brummen*, Löwen *brüllen*, Tiger *fauchen*, Wölfe *heulen*, Hirsche *röhren*, Pferde *wiehern* ou *schnauben*, Kühe *muhen*, Schweine *quieken* ou *grunzen*, Hunde *bellen*, *belfern*, *kläffen*, *winseln*, *jaulen*, *knurren*, ..., Katzen *miauen*, *miaulen*, *maunzen* ou *schnurren*, Gänse *schnattern*, Hühner *gackern*, Hähne *krähen* (et ne chantent pas comme en français !), Frösche *quaken* (de même que les canards !), Grillen *zirpen*, Schlangen *zischen* ou *klappern* comme les cigognes, Vögel *pfeifen*, *singen*, *piepsen*, *zwitschern*, Nachtigallen *schlagen*, Raben *krächzen*, Spatzen *tshilpen*, Tauben *gurren*, Lerchen *trillern*, der Kuckuck *ruft*, Insekten *sirren*, *summen* ou *brummen*, selon leur taille – pour n'en citer que les plus courantes.

Nombre de ces verbes présentent, à côté de leurs emplois premiers, des emplois seconds – métaphoriques ; le passage par l'emploi premier peut donc servir à suggérer la tonalité qu'il faut entendre dans l'emploi second.

On les trouve surtout associés à des êtres humains pour exprimer des sentiments, jugés soit négatifs : *bellen*, *belfern*, *knurren*, *fauchen*, *meckern*, *wiehern*, *schnauben*, soit positifs : *schnurren*, *quieken*, *zirpen*, *zwitschern*, *gurren* ou encore pour signaler des entorses à la norme : *grunzen*, *krächzen*, *schnattern*.

Passons aux collocations des sources sonores naturelles ou artificielles :

- le feu : *prasseln*, *knistern*,
- l'eau : *rieseln* (occasionnellement audible), *plätschern*, *rauschen*, *brausen*, *tosen* ;
- les mélanges eau + air : *sprudeln* (occasionnellement audible), *brodeln*, *glucksen*, *klickern*, *gluckern*, *blubbern* (+ pour des sauces), *gurgeln* ;
- un petit ruisseau : *plätschern* ;
- la pluie : *prasseln*, *trommeln*, *platschen*, *klatschen* ;
- quelque chose qui tombe dans l'eau : *klatschen*, *platschen*, *plumpsen* ; *patschen* (pieds) ;
- le vent : (*wehen* = non audible), *rauschen*, *brausen*, *tosen*, *pfeifen* ;
- l'air comprimé : *puffen*, *puffern*, *zischen* (machines à vapeur) ;
- les feuilles dans le vent : *säuseln*, *rauschen* ;
- les feuilles mortes, du papier : *rascheln* ;
- les tissus : *rauschen*, *rascheln*, *knistern* (la soie) ;
- les voiles et les drapeaux : *knattern* ;
- le bois : *knacken*, *knacksen*, *krachen*, *knarren* (des escaliers, lits, planchers) ;
- les volets dans le vent, les aiguilles à tricoter : *klappern* ;
- le tonnerre : *es donnert* ; *dröhnen*, *grollen*, *rollen*, *rumpeln*, *krachen* ;

¹ Pour ce type d'associations on peut consulter *Langenscheidts Kontextwörterbuch Französisch-Deutsch*. Le domaine de l'audible cependant y est le parent pauvre. Dans Dupuy-Engelhardt 1999 nous avons souligné les avantages didactiques d'un tel dictionnaire et relevé un certain nombre de points qui seraient à respecter à l'avenir.

- les avions : *surren, summen, brummen, brausen, donnern* ;
- le moteur d'une voiture : *summen, brummen, wummern* (se dit aussi de la musique tonitruante qui en sort), *dröhnen, rumoren, tackern, klopfen, hämmern* et d'une moto : *knattern, rattern* ;
- les freins, les essuie-glaces : *quietschen* ;
- les pneus : *quietschen, knirschen* (sur le sable, le gravier) ;
- des clés : *klappern, klimpern, klirren* ;
- des chaînes : *klirren, rasseln* ;
- la vaisselle : *klappern, klirren, scheppern* ;
- les cloches : *läuten, bimmeln* ;
- le réveil : *klingeln, läuten, schellen, rappeln, rasseln, schnarren, schrillen* ;
- le téléphone : *klingeln, läuten, schellen, schrillen* ;
- les coups de fusil : *knallen, krachen, pfeifen, prasseln* ;
- des signaux d'avertissement : *hupen* (voiture), *tuten* (bateau), *pfeifen* (locomotive), *bimmeln* (tramway), *heulen* (sirène).

S'y ajoutent bon nombre de verbes dont l'emploi premier sert à caractériser les manifestations sonores des êtres humains ou, plus rarement, des animaux. Dans la mesure où les connotations de l'emploi premier se superposent au second, ces associations sont ressenties comme des métaphores, même si elles sont devenues courantes : *die Quelle murmelt, die Blätter säuseln im Wind, die Bäume ächzen...* . Ceci est le cas pour *belfern, bellen, brüllen, brummen* (tous pour les canons), *fauchen* (feu), *flüstern* (ruisseau, pluie), *heulen, jaulen* (vent, moteur d'une voiture), *husten* (moteur), *kichern* (ruisseau), *lispeln* (ruisseau, pluie, feuilles), *murren* (canons), *schnurren* (réveil, caméras), *seufzen* (bois), *singen* (feu), *stöhnen, stottern* (moteur d'une voiture), *wispeln* (feuilles).

À noter également les nombreuses possibilités d'emplois synecdotiques et métonymiques : il faut alors savoir décoder que le bruit ne provient que des chaînes lorsque *Panzer rasseln*, des roues lorsque *Züge rattern* et de la carrosserie si *das Auto klappert*.

Traduire ces collocations en français pose souvent des problèmes. On constate que certaines nuances de l'allemand passent à la trappe comme la succession différente des explosions de *knattern, rattern*, face au seul *pétarader*. D'autres ne peuvent être rendues par un seul lexème, par exemple la désapprobation croissante de la sonnerie du réveil : *rattern, schnarren, schrillen*. D'autres encore ne s'expriment que par le recours à des métaphores ou à des comparaisons, comme les sonorités d'un moteur *summen, brummen, wummern* ou les émissions d'une machine à vapeur : *puffen, puffern, zischen*. De plus, une écoute attentive révèle que les collocations françaises n'évoquent pas toujours les mêmes bruits que les collocations allemandes : les clés et les cloches *tintent*, alors qu'en allemand les unes *klirren* (ou *klimpern*) et les autres *klingen*. Deux verbes qui apparaissent comme équivalents dans un contexte donné, ne le sont plus dans un

autre. Ils n'ont donc pas la même extension et, de ce fait, pas non plus la même signification. Les équivalents les plus proches sont sans doute *prasseln* – *crépiter*. Ces verbes se disent tous les deux de la pluie, du feu, de coups de feu et d'applaudissements, et pourtant, contrairement à *crépiter*, *prasseln* ne se dirait pas d'un feu d'artifice.

Approche par la genèse du bruit

Certains lexèmes expriment le mouvement par lequel les bruits sont produits :

- par rotation : *rattern* ; *knarren*, *quietschen* (*grincer*) ; *surren*, *summen*, *schnurren* ;

- par frottement : *kratzen*, *schaben* (*gratter*, *racler*) ;

- par un choc : *knallen*, *pochen* (*toquer*), *klopfen* (*frapper*).

D'autres impliquent des instruments ou des moyens générateurs du bruit

Il s'agit avant tout de mouvements que l'homme exerce avec des parties de son corps :

- avec les mains : *klatschen*, *patschen* ;

- avec les doigts : *schnalzen* (ou la langue), *schnippen*, *schnipsen* ;

- avec les pieds : *poltern*, *scharren*, *schlurfen*, *stampfen*, *stapfen*, *trampeln*, *trip-peln* ;

- avec les dents : *klappern* (de froid ou de peur) ; *knirschen* (*grincer*).

D'autres verbes rappellent l'instrument générateur de bruit ou de musique par leur morphologie, ils sont formés à partir de substantifs le désignant : *hämmern*, *klingeln*, *schellen*, *rasseln*, *ratschen*, *schnarren*, *geigen*, *pfeifen*, *trompeten*, *trommeln*...

Rappelons que les différentes approches présentées ci-dessus avaient comme fonction principale de faire entendre à des francophones les sons et les bruits que les mots allemands désignent. Notre objectif ne pouvait être, ni de les présenter tous, ni de les analyser à fond. Une telle analyse exigerait une approche « paradigmatique », qui seule permettrait de décrire les différences entre les lexèmes apparaissant dans nos listes comme des synonymes. Elle déboucherait ensuite sur une analyse sémique, une décomposition de leur signification en « traits distinctifs ». La formulation de ces traits ou sèmes, souvent assez abstraite, n'est sans doute pas évidente à transmettre à l'apprenant. Pour preuve cette dernière approche d'un lexique difficile à cerner par d'autres moyens.

Approche paradigmatique

Cette approche a été appliquée aux verbes qui signalent, d'une manière ou d'une autre, la propagation de l'audible, le domaine qui est lexicalisé en français par les verbes (*se faire entendre*), *sonner*, *résonner*, *retentir*. Il s'agit de *gellen*, *hallen*, *widerhallen*, *klingen*, *schallen* et *tönen*.

Schallen, *klingen*, *tönen* ont en commun une propriété combinatoire qui les distingue de tous les autres verbes : ils s'associent uniquement à des sources sono-

res : *Ruf, Stimme, Musik, Lärm* ou à des noms, dont la fonction essentielle est de produire de l'audible : *Glocken, Telefon, Wecker*, bref des noms qui contiennent eux-mêmes le sème [audible]. Apparemment, les verbes en question ne peuvent que transmettre une audibilité déjà préexistante, leur signification ne leur permet pas de la confier à n'importe quelle source susceptible de produire des phénomènes audibles. Nous en tenons compte par le sème [se propager comme audible]. *Schallen* ne dit rien d'autre, c'est son unique sème.

Klingen et *tönen* y ajoutent une caractérisation. *Klingen*, celle de [homogène] et de [résonnant], *tönen*, celle de [homogène] et de [localisé]. Par ce dernier sème nous entendons la fixation d'une certaine fréquence (ou hauteur) du son, localisable sur la gamme. Ceci est le « sens plein » de ces deux verbes, tel qu'on le trouve dans des associations à des cloches, ou à des verres qui s'entrechoquent. Dans d'autres contextes, leur contenu sémantique se vide progressivement. Associé à la voix humaine et suivi d'un adjectif désignant une émotion ou un état psychique, *klingen* ne réalise que son sème [homogène] et *tönen* son sème [localisé], alors que dans « *das klingt falsch* », il n'en reste plus rien d'autre que le sème [audible], seul contexte d'ailleurs où il n'est pas commutable avec *tönen*.

Gellen, hallen et *widerhallen* sont moins sélectifs dans leur combinatoire que les verbes précédents. Ils se combinent aussi avec des substantifs qui ne désignent pas par eux-mêmes, c'est-à-dire nécessairement, l'audibilité : *Schritte, Schüsse*. *Hallen* et *widerhallen* leur attribuent l'audibilité par inférence. Ces deux verbes semblent signifier [propager l'audible]. La comparaison entre *die Glocken schallen* (on en a plein les oreilles) et *die Glocken hallen* (on n'en ressent qu'une sorte de réverbération) le met en évidence. S'y ajoute pour *widerhallen* le sème [renvoyé] et pour *gellen* – un verbe peu utilisé –, [fort], l'intensité de la réverbération étant tellement forte qu'elle fait mal aux oreilles. Inutile de dire que seules des sources comme *Schüsse, Rufe* peuvent la provoquer et non pas de simples pas.

Ce n'est pas tout : Que peut-on faire à partir de ces verbes ?

Jusqu'à présent il n'était question que de verbes et que de verbes simples – primaires. Par l'approche suivante, « morphologique », nous étendrons l'écoute à leur « familles » respectives.

Les verbes dérivés

Bon nombre de ces verbes simples acceptent, soit des préfixes, soit des prépositions ou des adverbes spatiaux, soit les deux types de formation.

Le premier type sert à donner au verbe de base une valeur aspectuelle, on insiste sur le début ou l'achèvement du procès : *erklingen - verklingen, erschallen, verhallen*. Les meilleurs candidats pour ce type de formation sont les verbes qui ont trait à la propagation de l'audible, sans pour autant tous accepter tous les deux préfixes, **verschallen* ou **erhallen*, par exemple, n'existent pas.

Le deuxième type sert essentiellement à donner au verbe de base une orientation dans l'espace : *aufklatschen, niederprasseln, herunterdonnern, hinüberhallen, vorbeirauschen,* Ils permettent ainsi de conférer aux verbes de l'audible une indication directive et de combiner ainsi, en un seul lexème, mouvement et audibilité.

Dans les deux cas, les traducteurs français sont obligés de présenter séparément l'évocation de l'audibilité et sa modalité ou sa directionnalité.¹

Les noms de l'audible²

Par rapport aux verbes, le nombre de substantifs désignant l'audible est très limité et, comme nous le verrons, ils sont presque tous, de manière plus ou moins visible, dérivés de verbes. Nous présenterons d'abord ceux qui sont pourvus d'une marque de dérivation.

Les substantifs déverbaux avec morphème de dérivation

La plupart des verbes qui caractérisent les sons de la voix et de la parole, les cris des animaux, les bruits de phénomènes naturels et d'artefacts acceptent le préfixe collectif *Ge-* (+*-e*), et, dans une moindre mesure, le suffixe *-(e)rei*, les transformant ainsi en substantifs.

La fonction sémantique de ce préfixe est de rassembler une multitude de sons ou de bruits qui peut être interne au verbe (*klirren, rasseln, rattern*) ou figurer dans le contexte comme répétition successive ou, lorsque plusieurs agents sont à l'œuvre, comme répétition simultanée du procès sonore (*schreien, murren, hupen*). Il en résulte l'impression d'une perception désagréable, qui se trouve renforcée, si elle est déjà présente dans le verbe de base, cf. *Gemurmel vs Gebrüll, Gequatsche*. Apparemment les verbes qui signalent la propagation de l'audible ne se prêtent pas à la répétition ou à la multiplication du procès, ils refusent la préfixation. Affaire à suivre....

Le dérivé le plus connu de cette série est *Geräusch*, mais sa parenté avec le verbe *rauschen* est oubliée, d'autant plus que la signification du verbe est davantage spécifiée et son domaine d'application plus réduit.

Cette même connotation péjorative, en plus désagréable encore, s'observe aussi pour les noms en *-(e)rei* (*Geschrei – Schreierei*), mais ici cet effet ne provient pas d'une collectivisation. Au contraire, la fonction sémantique du suffixe consiste en une décomposition des sons/bruits évoqués par le verbe. Le procès, en se répétant, devient insupportable.

Pour que la liste soit complète, n'oublions pas le suffixe *-er*, qui transforme les verbes – de loin pas tous – en noms d'agent (*der Büller, der Rasser*), ou – quelques uns seulement – en noms d'action (*Seufzer, Schluchzer, Jauchzer, Juch-*

¹ Pour plus de détails, cf. Dupuy-Engelhardt 1998.

² Une étude plus approfondie sur la sémantique de ces noms et les effets de la nominalisation des verbes se trouve dans Dupuy-Engelhardt 2005.

zer). Sa fonction sémantique est évidente : il s'agit d'une « individualisation » du procès.

Les substantifs déverbaux sans morphème de dérivation

C'est par le biais de ce procédé de nominalisation, appelée « dérivation régressive », par certains auteurs aussi « conversion », que l'allemand forme des substantifs qui ont l'air d'être des noms simples, primaires, mais qui, étymologiquement, sont des dérivés verbaux : *Schall, Hall, Widerhall, Klang, Krach, Laut, Ruf, Schrei*. Restent comme seuls noms « primaires » : *Echo* (un emprunt au grec, via le latin), *Lärm* (une réduction de *Alarm*, de l'italien *all'arme* !), *Ton* (du latin *tonus*, sans doute dérivé de *tonare*), *Jubel* (du latin de l'Église *iubilus*) ; nous les présenterons avec les autres.

Les différences de sonorité auxquelles ils réfèrent sont difficiles à saisir pour un élève français, les dictionnaires monolingues « expliquent » les uns par les autres et les dictionnaires bilingues leur associent le même mot français, *son*, pour *Schall, Hall, Klang, Knall, Laut*. Pour faciliter leur approche nous complétons les résultats de notre étude paradigmatique par des observations sur leur emploi. Grosso modo ils gardent la signification des verbes. Selon leurs sèmes communs, ils se regroupent en trois sous-ensembles : ceux qui présentent un phénomène audible, abrégé en « ph.a. », qui se propage comme audible, ceux qui propagent l'audible et ceux qui le caractérisent.

La première catégorie contient d'abord *Schall* [ph.a. qui se propage comme audible] et *Echo* [ph.a. qui se propage comme un audible et le renvoie]. Son emploi ne varie pas de celui en français. L'emploi de *Schall* est devenu rare ; ce lexème a presque entièrement disparu des « belles lettres », il s'est spécialisé en tant que terme technique, en physique : *die Lehre vom Schall, Schallmauer, Schallplatte, Schallfrequenz, Schallwelle*.

La propagation est davantage caractérisée dans *Klang*, [homogène], [résonnant], et *Ton*, [homogène], [localisé], on l'entend en comparant *der Schall, der Klang, der Ton der Glocken*. *Klang* émane d'une salle, d'un instrument de musique et de la voix humaine et il provoque toujours l'effet d'une unité sonore résonnante, harmonieuse, s'approchant du « son pur », mais ne l'atteignant pas nécessairement, alors qu'en acoustique, ceci est la définition de ce terme. L'emploi de *Ton* ne recouvre pas exactement celui de son homologue français, ainsi la gamme – *Tonleiter* – ne contient que des « demis tons », les autres sont des « notes » et « une fausse note » est « ein falscher Ton », mais une extension fréquente leur est commune, associés à la voix humaine, ils traduisent l'humeur du locuteur : « dire quelque chose sur un ton agacé – in wütendem Ton ».

La deuxième catégorie contient *Hall* [propage un ph.a.] et *Widerhall* [propage un ph.a. renvoyé]. Tout comme *Schall, Hall* est en train de disparaître dans la langue courante et de devenir terme technique de l'acoustique, l'équivalent du français *réverbération*. *Widerhall*, avec sa préposition tombée en désuétude,

s'emploie actuellement surtout pour signaler la résonance d'un événement culturel ou politique et quitte de ce fait le champ de l'audible.

La troisième catégorie contient des lexèmes qui [caractérisent l'audible], soit [comme une unité distincte, identifiable] : *Jubel, Knall, Laut, Ruf, Schrei*, soit le contraire [comme unité confuse, non identifiable] : *Krach, Lärm*.

Laut constitue l'hyperonyme, le moins caractérisé, du premier sous-groupe. Bien qu'il soit réservé en phonétique aux seuls sons de la voix humaine, il se dit, dans la langue courante, également de la voix animale (*Tierlaute*), ou même d'émissions sonores bien précises, caractéristiques pour certains objets, un clapotis ou le tic-tac d'une horloge. *Knall*, abondamment marqué par [bref], [fort] et [résonnant], connaît par conséquent une extension limitée, liée souvent à une explosion. *Schrei*, plus [fort] que *Laut*, et *Ruf* [signal d'appel], se disent des animaux et des humains, *Jubel*, expression de la [joie], uniquement des êtres humains. L'audible « confus » se caractérise par l'hétérogénéité, soit dans la tonalité ou la sonorité, soit dans sa provenance de différentes sources sonores, plus ou moins discrètes, soit dans tout cela à la fois. Cette hétérogénéité s'accompagne d'une perception de plus en plus désagréable, plus pour *Krach*, moins pour *Lärm*. Pour exprimer une perception neutre, on recourt bien sûr à *Geräusch* qui, du point de sémantique, s'inscrit dans ce sous-ensemble de l'hétérogène qui, comparé au français (*barouf, boucan, brouhaha, chahut,.....*), paraît pauvre. *Geräusch* se traduit le plus souvent par *bruit*, mais on trouve aussi *vacarme*, quand le traducteur estime que l'audibilité désignée par *Geräusch* dépasse le volume d'un *bruit*.

L'emploi nominal des verbes

Le manque de substantifs, notamment pour les bruits, est compensé par la possibilité de l'allemand d'employer les verbes sous une forme nominale : l'infinitif substantivé. Comme ce procédé est étonnamment souvent utilisé dans la littérature, il mérite donc d'être signalé. Il offre encore d'autres avantages : le bruit peut apparaître en tant que tel, sans dépendance d'une source et sans ancrage dans le temps ; il se déplace, en tant que groupe nominal, plus librement dans la phrase que le verbe : il peut occuper la place et la fonction de sujet, de compléments d'objet, de temps ou de manière, selon la mise en scène souhaitée, sans pour autant perdre la propriété sémantique du verbe, celle de [procès]. Dans l'emploi nominal ce procès est délimité par l'entourage, soit par les déterminants (articles, démonstratifs, possessifs, interrogatifs) et leur sémantisme spécifique, soit par celui d'autres membres du groupe nominal. Il en résulte une perception globale du phénomène audible en question, cf. *die Blätter rascheln vs das Rascheln der Blätter*. Les infinitifs substantivés se traduisent en français par un dérivé en *-ement*, qui présente bien les mêmes avantages syntaxiques, mais dont la signification n'est pas globalisante. Une des preuves en est qu'il s'emploie également pour rendre les collectifs du type *Geraschel*.

Ce qui frappe, et pas seulement l'oreille

Contrairement au français, il n'existe en allemand que très peu de noms ou de nominalisations qui soient « pluralisables » : *Geräusche, Klänge, Laute, Rufe, Schreie, Töne*, en plus des dérivés en *-er*, c'est tout. Les dictionnaires mentionnent bien aussi *Echos, Schalle, Halle, Knalle*, mais notre corpus de textes contemporains ne les atteste pas. L'audible semble être considéré avant tout comme un « massif », d'autres tests le confirment. Parmi les noms « comptables », on trouve des lexèmes marqués par une « individualisation » : *Brüller* ou par une forte délimitation [unité identifiable] : *Laut, Ruf, Schrei, Seufzer...*, cela se comprend. Dans le cas de *Ton*, c'est sans doute son sème [localisé] qui est déterminant. L'emploi de *Klänge* révèle une particularité, il n'évoque pas une quantification de *Klang*, mais des bribes de ce massif harmonieux (*Walzerklänge, die Klänge von Tanzmusik*), s'organisant, selon le contexte, en mélodie. Sa signification ne correspond donc pas exactement à celle de *Klang*. Quant à *Geräusche*, on peut supposer une « individualisation secondaire », une reproduction multiple de ce qui est rassemblé au singulier. C'est pourtant le seul des collectifs allemands qui la permette.

On s'étonne que l'allemand ait créé tant de verbes, alors que les substantifs semblent plus aptes à la mise en texte de l'audible.

Dire les sons, une spécificité de l'allemand ?

En prêtant l'oreille aux mots allemands qui disent les sons (et les bruits), nous avons rencontré un lexique plus riche qu'en français, permettant (et exigeant ?) une différenciation plus précise de l'audible. Cette base est, en plus, extensible. Ainsi, dans les dérivés, l'audible se trouve présenté à son stade initial ou terminal et apparaît comme fond sonore dans toutes sortes de mouvements.

L'étude de textes allemands montre que l'évocation des sons et des bruits y joue un rôle important. En est-il de même en français ? À défaut de recensements quantitatifs, nous avons observé le comportement de traducteurs, face à un original allemand et face à un original français, et nous avons constaté, à plusieurs reprises (cf. Dupuy-Engelhardt, 1997, 1998, 2001 et Dupuy-Engelhardt/Kuhn, 1998), que l'omission de l'audible est plus courante dans les traductions en français qu'en allemand, mais, qu'en revanche, dans les traductions en allemand, on trouve des lexèmes de l'audible, absents de l'original français. Il semblerait donc qu'une riche différenciation lexicale d'un domaine précis de notre expérience du monde exerce une influence importante sur la présentation littéraire du message : non seulement elle s'y reflète, mais elle la détermine. Autant de raisons pour amener l'apprenant de l'allemand à dresser l'oreille.

Références bibliographiques

- DUPUY-ENGELHARDT, Hiltraud, 1990. *La saisie de l'audible, Étude lexématique de l'allemand*. Tübingen, Narr.
- 1997. „Die Darstellung des Hörbaren in französischer und deutscher Kriegsliteratur - Ein deutsch-französischer Übersetzungsvergleich“. *in* : Wotjak, Gerd (Hrsg.). *Studien zum romanisch-deutschen und innerromanischen Sprachvergleich*. Frankfurt/Main, Peter Lang, 341-356.
 - 1998. „Zur Vertextung von Lauten und Geräuschen: deutsch-französischer Übersetzungsvergleich“. *in* : Dalmas, Martine / Sauter, Roger (Hrsg.): *Grenzsteine und Wegweiser. Festschrift für Marcel Pérennec zum 60. Geburtstag*. Tübingen, Stauffenburg, 245-257.
 - 1999. „Substantiv sucht Verb – zur Lexikodidaktik von Kollokations- und Kontextwissen“. *in* : Métrich, René / Hudlett, Albert / Lüger, Heinz-Helmut (éd.). *Des Racines et des ailes. Mélanges en l'honneur de Jean Petit pour son soixante-dixième anniversaire*. Nancy, Bibliothèque des Nouveaux Cahiers d'Allemand, 307-321.
 - 2001. „Wie man in den Wald hineinruft, schallt's so auch heraus?“ *in* : Wotjak, Gerd (Hrsg.). *Studien zum romanisch-deutschen und innerromanischen Sprachvergleich*. Frankfurt/Main, Peter Lang, 605-614.
 - 2005. „Semantische Unterschiede im Übergangsbereich zwischen ‚typischem‘ Verb und ‚typischem‘ Substantiv – Beobachtungen zum Verweis auf das Hörbare im Deutschen und Französischen“. *in* : Schmitt, Christian / Wotjak, Barbara (Hrsg.). *Beiträge zum romanisch-deutschen und innerromanischen Sprachvergleich*. Bonn, Romanistischer Verlag, Bd. 2, 87-98.
 - / KUHN, Irène 1998. „Pascale Roze: *Le chasseur Zéro*. Lexikologe und Übersetzer im Gespräch“. *in* : Bresson, Daniel (éd.). *Lexikologie und Lexikographie Deutsch-Französisch. Cahiers d'Etudes Germaniques*, 1998/2, 115-126.

Grand concours des NCA : solution
De qui était le plaidoyer pour le respect de l'identité alsacienne reproduit dans
NCA 2005/4, p.396 ?

C'était une traduction d'un discours du député communiste Maurice Thorez, dont le texte original figure au *Journal Officiel de la République Française*

CHAMBRE DES DEPUTES — 3° SEANCE DU 4 AVRIL 1933, p.1861

Un des traits caractéristiques de la nation, communauté d'hommes historiquement constituée; hommes habitant un territoire commun, liés par une vie économique commune, imprégnés d'une mentalité psychique — ou « caractère national » — commune, c'est la langue commune, la langue parlée par le peuple. - Et l'une des formes les plus sensibles de l'oppression nationale, c'est l'interdiction faite à un peuple de parler sa langue, de l'étudier, de la perfectionner, d'en faire le véhicule de sa culture nationale,— et d'apporter ainsi sa contribution à l'effort scientifique universel et au progrès social. On ne peut contester la nationalité distinctive du peuple d'Alsace et de Lorraine, et on ne peut, en conséquence, nier la violence qui lui est faite par l'obligation où il se trouve de renoncer à sa propre langue.

.En dépit des méthodes arbitraires de dénationalisation, en dépit du refoulement systématique de l'allemand, la langue maternelle, la « Muttersprache » du peuple alsacien et lorrain est parlée à l'exclusion du français, dans la Haute-Alsace, par 96 p. 100 de la population; dans la Basse-Alsace, par 93 p. 100 et, jusqu'en Lorraine, par 75 p. 100 de la population. [...]

Or, l'allemand n'est enseigné dans les écoles d'Alsace et de Lorraine qu'à titre accessoire. L'administration, les tribunaux ne reconnaissent que le français. Les ouvriers et les paysans d'Alsace et de Lorraine sont dans l'impossibilité de faire valoir leurs droits ou de se défendre devant les juridictions françaises. L'Union des syndicats unitaires d'Alsace et de Lorraine a adressé, il y a quelques semaines, une protestation à l'office supérieur des assurances sociales. Les décisions prises par les conseils de contentieux sont formulées en français, langue que ne parle, ni ne comprend l'assuré, et cela provoque de nombreux malentendus et même parfois certains préjudices. L'ouvrier laisse écouler le délai d'appel, ou se défend mal contre les arguments ou prétextes de l'office; encore doit-il faire les frais d'une traduction en allemand.

La méthode directe, appliquée dans l'enseignement primaire, cette assimilation violente pratiquée sur les jeunes cerveaux, constitue à nos yeux un véritable assassinat moral de tout un peuple. (Applaudissements à l'extrême gauche communiste.)

J'ai pu en juger dans un village d'Alsace. Une petite fille de cinq ans récitait à l'adresse de ses parents un petit compliment qu'on lui avait appris à l'école. L'enfant parlait notre langue française, comme d'autres gosses récitent des prières en latin, sans en comprendre ni les termes, ni le sens. Mais les parents eux-mêmes ne comprenaient rien à ce que disait l'enfant. Dans ce foyer, on parle couramment le dialecte. Comment éveiller la jeune intelligence de l'enfant, comment émouvoir, en puisant dans le « Volkslied » alsacien, sa jeune sensibilité, comment assurer normalement le développement intellectuel de l'enfant, quand on prétend briser ainsi, le jour de son entrée dans vos écoles, ce qui le lie à la réalité vivante, quand on lui interdit l'usage de sa langue maternelle, de la langue de son pays.

On fait du peuple alsacien et lorrain un peuple de demi-analphabètes. L'enfant ne peut apprendre parfaitement le français et il ne sait plus écrire correctement sa langue, la langue allemande.

M. Paul Lévy, professeur à l'université de Strasbourg, a pu démontrer dans son livre : « Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine », que la bourgeoisie française était allée beaucoup plus loin que les Prussiens dans les méthodes brutales d'assimilation. (Exclamations.)

La traduction était extraite de : MAURICE THOREZ und die Französische Kommunistische Partei an der Seite von ELSASS UND LOTHRINGEN im Kampf für Fortschritt, Freiheit und Frieden (Zweite vervollständigte Ausgabe, EDITIONS SEDAL – STRASBOURG, 1952)

Marillier, Jean François / Dalmas, Martine /Behr, Irmtraud (Hrsg.)

Text und Sinn

Studien zur Syntax und Deixis im Deutschen und Französischen.

Festschrift für Marcel Vuillaume zum 60. Geburtstag

Eurogermanistik, Band 23

2006, XX, 355 Seiten

ISBN 3-86057-383-7 *Erscheint März 2006*

Marcel Vuillaume gehört zu den kreativsten Köpfen auf dem Gebiet der Deixis- und der Tempuslinguistik. Im Rahmen seiner zahlreichen Arbeiten über das Deutsche und das Französische hat er fruchtbare Kontakte mit Kollegen in ganz Europa geknüpft. Der vorliegende Band spiegelt diese vielfältigen Beziehungen wider: Die Mehrzahl der hier versammelten Beiträge hat einen gemeinsamen Nenner, nämlich die engen Beziehungen zwischen Linguistik und Text, und gruppiert sich um die zwei Hauptpole Syntax und Deixis. Die sprachlichen Fakten werden hier sowohl als abstrakte Phänomene der *langue* betrachtet als auch in ihrer tatsächlichen Verwendung in Texten untersucht.

Inhalt:

Daniel Baudot, Wahrnehmungsverben und syntaktische Strukturen: externe vs. interne Perspektive. Die Spezifität der Struktur *er sah, wie...* / *Irmtraud Behr*, Bemerkungen zu temporalen Angaben am linken und rechten Satzrand in der Übersetzungspraxis französisch – deutsch / *Ludwig M. Eichinger*, Gibt es einen unbestimmten Artikel im Plural – und warum nicht? / *Maxi Krause*, Zum Status von Infinitiv und von *zu* – historisch betrachtet / *Maurice Kauffer*, Wie wird ein Text aufgebaut? Zur Rolle der Makrokomposita und der Kompositionsnetze / *Michel Lefèvre*, Was darf *es* sein? Überlegungen zur semantischen "Leere" des Pronomens *es* / *Michael Schecker & Thomas Hentrich-Hesse*, Proformen: (Kon)Textorganisation und Rezeptionssteuerung bei Alzheimer-Demenz / *Thierry Gallèpe*, Pour une grammaire temporelle des didascalies / *Georges Kleiber*, Le gérondif en chantant ... et en se rasant / *Oddleif Leirbukt*, Über prospektiv-retrospektive Konstruktionen mit partiziphaltigen Konjunktiv II-Formen als Ausdruck von "Vergangenheit in der Zukunft" / *Jean-François Marillier*, Zur Definition des Imperativs / *Sylvie Mellet*, La valeur aspectuelle du présent / *Paul Valentin*, *Als sie mir gesagt hat, dass sie schwanger ist* Oder: Wie hält's man heute mit Modus und Tempus? / *Hans-Werner Eroms*, Perspektivische Verschiebungen in modernen deutschen Erzähltexten / *Gabriele Fois-Kaschel*, Poetische Deixis und Utopie am Beispiel von Rilkes Ball-Gedicht / *Marie-Hélène Pérennec*, Brauchen wir diese Verfassung? – vom politischen Umgang mit Demonstrativartikeln / *François Recanati*, D'un contexte à l'autre / *Benoît de Cornulier*, Discours direct ou indirect libre, libre ou dépendant, et reproduction énonciative ou référentielle / *Nathalie Schnitzer*, *Stünden sie wieder vorm Haus?* – *Sie stünden*. Zwischen direkter und indirekter Rede: Dialoge in Christa Wolfs *Was bleibt* / *Colette Cortès*, *Dann*, ein lehrreicher Textsteuerungsmarkierer / *Martine Dalmas*, Wie plattgesessene Currywürste und nassgepisste Klodeckel entstehen. Wahlverwandtschaften der 3. Art / *René Métrich*, *Wirklich* und *tatsächlich*: zur Unterscheidung zweier vermeintlicher Synonyme / *Eugène Faucher*, Témoignage d'un bilingue précoce soustractif / *François Schanen*, Deutsch als Fremdsprache in Frankreich: die Syntax unter dem Druck der Semantik

TRADUIRE L'EXPRESSION
C' EST VRAI QUE

Le point de départ de cette étude (que m'a demandé d'écrire E. Faucher) est l'article récent de Marie-Paule Benoit–Barnet « A propos de *c'est vrai que* » publié dans *Le vif du sujet Texte Lecture Interprétation*¹. Dans cet article, qui ne manque ni d'intérêt, ni de sérieux ni de finesse, même si le titre ne parle que de *c'est vrai que*, l'ensemble unit *c'est vrai que* et *il est vrai que*, ce qui nous amène, E. Faucher et moi, à ne pas comprendre pourquoi on met les deux expressions « dans le même sac ».

Il est vrai - mais non pas *c'est vrai* !- qu'elle écrit : « Nous considérerons provisoirement ici les expressions C'EST VRAI QUE/ IL EST VRAI Que, comme équivalentes »², ce qui veut dire que dans son esprit elle ne les assimile pas totalement et qu'en fin de compte, s'il y a deux expressions et non une seule, c'est qu'elles ne sont pas totalement semblables. Mais son provisoire dure jusqu'à la fin de l'article et comme elle n'annonce pas une suite, nous ne nous croyons pas tenus d'attendre pour regrouper dans une seule étude la traduction allemande des deux locutions françaises. Surtout, une autre raison nous invite à ne nous occuper ici –et provisoirement, comme dirait notre collègue- d'une seule : c'est que on accepte mal qu'elles soient considérées comme équivalentes, alors qu'elles ne sont pas interchangeables. En effet, dans certains des 15 exemples donnés - en plus de celui que je viens de créer - mon sens du français renâcle à remplacer *il est vrai que* par *c'est vrai que*. Ainsi, dans l'exemple 10 (p.49) « TRIBUNAL IL EMPLOYAIT DES OUVRIERS AU NOIR : DEUX MOIS FERME Il est vrai que l'homme était un récidiviste », *c'est vrai que* ne me paraît pas du tout possible. De même dans l'exemple 12 : UN « BIBERON » Á 39.000 F Il est vrai que le « biberon » était en argent massif. Je me refuse à ad-

¹ Presses universitaires de Franche Comté 2004, pp 48-60 <http://www.univ-fcomte.fr/download/pufc/document/som p.46-60>

² p.46

mettre *c'est vrai que* le « biberon » était en or massif. Dans ce contexte de titre de journal *c'est vrai que* ne convient pas. Et donc dans cette recherche de traductions, je me limiterai à *c'est vrai que*.

Avant de rechercher ces traductions, il n'est pas sans intérêt d'étudier l'argumentation de M.-P Benoit-Barnet, car les conclusions auxquelles elle parvient peuvent pour une part expliquer les choix des traducteurs. «Les expressions C'EST VRAI QUE/IL EST VRAI QUE(...) font partie des éléments linguistiques qui permettent au sujet énonciateur de formuler une proposition tout en la présentant comme émanant d'une autre instance discursive, et qui lui permettent aussi, simultanément, de se positionner par rapport à ce « discours autre »(p.45). Les quinze exemples qu'elle examine se classent d'abord en deux catégories : la première du type « c'est vrai que... mais » (3 des 4 exemples sont avec *c'est vrai que*, un seul avec *il est vrai que*) constituent des séquences argumentatives, qui de façon nette et franche sont de type concessif : P MAIS Q. Dans la seconde catégorie (à partir du cinquième exemple on n'est plus dans une séquence argumentative -il n'y a plus de *mais-*, on a affaire à deux types : dans le premier, (exemples de 5 à 10) « L'enchaînement des effets de sens discursifs induits par la présence de IL(C')EST VRAI QUE P est tel qu'il aboutit à une remise en cause feutrée, implicite, de la légitimité de la conclusion (ou du comportement) de la personne X relatés en début de la séquence. (p.56). « De telle sorte que la micro-séquence MAIS Q, qui n'est pas énoncée ici, subsiste à l'état latent » (ibidem). Notre collègue reprend pour caractériser le deuxième type (exemples 11 à 15) l'adjectif « feutré », mais cette fois la portée est autre : « Mais dans la mesure où elle (l'instance productrice du discours, Y.B.) émet des réserves concernant la pertinence de P, elle conteste de manière feutrée, d'une part l'idée que P puisse constituer une cause suffisante pour expliquer les faits (les états de choses) relatés dans le premier segment de la séquence, d'autre part la classe de conclusions qui pourrait découler de cette idée (...) » (p.58). Dans ce cas aussi, de façon feutrée on a donc un effet de sens concessif.

Ceci peut expliquer que le traducteur, le cas échéant, emploie explicitement des termes allemands à valeur concessive qui ne figurent pas dans notre *c'est vrai que*. Cependant, deux remarques s'imposent : d'abord les exemples des schémas de type non argumentatif (donc sans MAIS Q) contiennent tous *il est vrai que* et on ne trouve aucun *c'est vrai que*. Or, j'ai montré que dans au moins certains de ces exemples on ne pouvait remplacer *il est vrai que* par *c'est vrai que*. Donc les conclusions de notre collègue ne paraissent pertinentes pour notre propos que là où la substitution serait possible. La deuxième remarque est qu'à aucun moment n'est envisagée une autre possibilité : *c'est vrai que* exprime une adhésion pure et simple, pleine et entière aux propos de l'autre (donc P sans valeur concessive, même feutrée) et sans qu'il s'agisse d'une réponse à la question explicite ou implicite : *Est-ce vrai que...? . C'est vrai que* apporte tout

bonnement l'explication qui convient. Voici un exemple : *C'est un ancien administrateur des services civils... " Debray poursuivit, surpris : " Tu n'as jamais entendu parler de lui ?-Non -C'est vrai que tu n'es venu à la colonie qu'après la guerre. Dans l'Indochine d'avant 39, Ronsac s'était fait un nom. C'est probablement l'un des Français les plus ferrés sur les questions vietnamiennes (M. Hougron, Soleil au ventre, p.232). Le fait de n'être venu en Indochine qu'après la guerre est une explication suffisante, lumineuse –et convaincante- de l'ignorance de l'interlocuteur. Le personnage ne peut dire seulement : « Tu n'es venu à la colonie qu'après la guerre ». Il pourrait dire à la rigueur : « Ah oui, tu n'es venu... », mais il faut en tout cas quelque chose pour insérer « tu n'es venu... » dans le discours, et c'est ce rôle que joue *il est vrai que*.*

Quoi qu'il en soit, les thèses de M.-P. Benoit-Barnet montrent que pour le traducteur il ne s'agit pas de traduire des mots (cela, on le sait), ni du sens littéral, au premier degré, du sens stricto sensu en quelque sorte, mais de traduire également, et peut-être surtout, des intentions de parole.

C'est là qu'il faut chercher l'explication du nombre et de la diversité des traductions rencontrées dans les 100 exemples tirés du corpus nancéien. En voici la liste : *Ø, allerdings ; auch ; das ist schon richtig ; das muß man zugeben ; das stimmt ; eben ; , echt ; eigentlich ; es ist ja richtig ; es ist nur ; es ist so ; es ist wahr ; es ist wirklich und wahrhaftig so ; es stimmt ; es stimmte ; es stimmt ja, es stimmt ja auch ; es stimmte schon ; es stimmte zwar ; es stimmt schon, freilich ; ich gebe zu ; in der Tat ; ja ; ja auch ; ja, das ist wahr ; ja, das stimmt ; ja, es stimmt ; man muß zugeben ; muß zugeben ; natürlich ; nun...ja ; richtig ; schließlich ; schon ; sicher ; stimmt ; stimmt schon ; tatsächlich ; und es stimmte auch ; wahr ist ; wahr ist es schon ; wirklich ; zwar.*

Cette liste appelle plusieurs remarques :

1. Bien que longue (45 possibilités pour 100 occurrences) ce n'est pas une liste fermée. Je me suis demandé si *zugegeben* : pouvait traduire notre expression. J'ai cherché dans le corpus allemand et effectivement il y a au moins une séquence où *zugegeben* : rend *il est vrai que* (mais on pourrait avoir ici : *c'est vrai que*)

Des juives, fraie des putains, pfêh. Il est vrai que beaucoup de juifs ne valaient pas plus cher. (R. Ikor, <i>Les eaux mêlées</i> , p.80)	Jüdinnen, die auf den Strich gingen, pfui ! Zugegeben : viele Juden taugten nicht mehr viel . (<i>Die Söhne Abrahams</i> , p.123)
---	---

Donc on peut admettre qu'en augmentant le nombre de fiches on accroîtrait aussi le nombre de traductions. Mais il n'y aurait un avantage à le faire que si la liste devenait, à coup sûr, exhaustive.

2. Cette liste est très hétéroclite. On trouve des traductions d'un seul mot et d'autres de prépositions entières, on trouve des adjectifs-adverbes (*wirklich*) et

des mots de la communication (*schon*), un groupe prépositionnel (*in der Tat*), des verbes conjugués (*es stimmt*), certains au présent, d'autres au prétérit (*es stimmte* et avec *zugegeben* un participe II. Le sujet varie, lui aussi : ce peut être *es, ich* ou *man*.

3. Dans l'original français, *c'est vrai que* représente d'ordinaire le début d'une phrase. Mais il y a aussi des cas où l'expression est précédé de *oui* : *oui c'est vrai que*, de *non*, *non c'est vrai que*, de *d'ailleurs* : *d'ailleurs c'est vrai que*, d'une conjonction : *et c'est vrai que*, *mais c'est vrai que*, voire d'une exclamation : *Bon Dieu, c'est vrai que* Autant de cas de figure que n'envisage pas M.-P. Benoit -Barnet et qui ne sont pas sans importance dans la mesure où ce qui précède l'expression en colore éventuellement le sens et l'intention de parole et n'est donc pas sans incidence sur la traduction. Ainsi, avec *et*, on n'a pratiquement pas de traduction à valeur concessive, mais des *wirklich, tatsächlich, es ist wahr, echt, und es stimmte auch*. Il y a une exception, mais qui est pour ainsi dire corrigée par la présence de *tatsächlich*.

<p>L'architecte qui a conçu La Thébaïde a trouvé géniale l'idée de donner à chaque allée le nom d'un peintre; et chaque maison porte un nom de fleur. Il paraît que cela fait plus gai. Julie habite, avec sa soeur, Les Iris. Et c'est vrai que ces jardins pleins de couleurs, sous les pins parasols qui jouent avec la brise, sont une joie pour l'oeil. (Boileau-Narcejac, <i>Champ clos</i>.p.22)</p>	<p>Der Architekt, der La Thébaïde entworfen hat, hielt es für einen Geniestreich, jede Allee mit dem Namen eines Malers auszustatten und jedes Haus mit dem Namen einer Blume. Offenbar, weil das einen fröhlicheren Eindruck macht. Julie bewohnt mit ihrer Schwester ein Haus namens Iris, und sie muß zugeben, daß sie tatsächlich eine Augenweide sind (...). (<i>In inniger Feindschaft</i>, p.18)</p>
--	---

Ceci pour dire que la traduction de *c'est vrai que* ne saurait être indépendante du contexte, mais qu'elle est pleinement « context-sensitive », ce qui explique aussi, en partie, cette pluralité et cette diversité de solutions.

4. S'ajoute une autre variable : le niveau de style. Des traductions comme *stimmt* ou *echt* relèvent de la langue parlée populaire. Par exemple :

<p>Je me suis remise à pleurer et j'ai dit: C'est trop compliqué pour moi, tout ça. Si tu veux. Me laisse pas tomber, je t'en prie, et si t'as envie, viens me voir. On a raccroché et c'est vrai que j'étais dans un drôle d'état. (Stéphanie, <i>Cornichons aux chocolats</i>, p.145)</p>	<p>Ich habe wieder angefangen zu heulen und habe gesagt: Weil das alles für mich zu kom- pliziert ist, ich muß auflegen. Er hat gesagt: Wenn du willst. Laß mich nicht fallen, ich bitte dich, wenn du Lust hast, komm mich besuchen. Wir haben aufgelegt, und echt, ich war in einem komischen Zustand.. (<i>Ich will Liebe</i>, p.117)</p>
--	---

On est incontestablement dans la langue des jeunes (l'héroïne a 13 ans) et l'allemand accentue encore en traduisant *pleurer* non par *weinen* mais par *heulen*. D'où aussi ce *echt*.

5. Alors que *c'est vrai que* est indépendant du temps du verbe de la « subordonnée » l'allemand choisit parfois une sorte de concordance des temps et au lieu de *es stimmt*, préfère *es stimmte*, donc le prétérit.

<p>Alors, comme je n'avais pas grand-chose à faire, je le regardais. On a beaucoup parlé du " physique " de Sartre, et lui aussi l'a fait, bien sûr ! On a beaucoup décrit ses grosses lunettes, sa peau de batracien, cet oeil qui s'en va de côté... C'est vrai que le physique de Sartre était spécial! On cherchait son re- gard: lequel des deux yeux fallait-il fixer ? (Madeleine Chapsal, <i>Envoyez la petite musi- que</i>, p.91)</p>	<p>Da ich also nicht sehr viel zu tun hatte, sah ich ihn an. Man hat viel über Sartres äußere Erscheinung gesprochen, und auch er selbst hat es natürlich getan. Man hat oft seine dik- ken Brillengläser beschrieben, seine schup- pige Haut, sein schielendes Auge. Es stimm- te, daß Sartres Äußeres sonderbar war. Man suchte seinen Blick: Welches der beiden Au- gen sollte man fixieren? (<i>Französische Schriftsteller intim</i>, p.103)</p>
--	--

Mais ce n'est pas systématique. On trouve des *es stimmt* alors que le verbe sub-séquent est au prétérit.

<p>Je suis monté à Paris pour toi, avec mon cou- teau dans la poche, la terre des miens collée à mes souliers ! et maintenant que tu peux épouser un duc ou un ministre... " " Pourquoi pas un évêque ? " avait demandé Colette. Hilde éclate de rire. C'est vrai que (Frédéri- que Hébrard, <i>La vie reprendra au printemps</i>, p.87)</p>	<p>Deinetwegen bin ich nach Paris gegangen, nur mit meinem Messer in der Tasche und der Erde der Meinen an den Schuhsohlen! Und jetzt, wo du einen Herzog oder einen Minister heiraten könntest . . ." "Warum nicht einen Bischof? " hatte Colette gefragt. Hilde lacht auf. Es stimmt, Colette hatte nie Angst vor ihrem Vater. (<i>Das Leben beginnt im Fröh- ling</i>, p.67)</p>
---	--

Toutefois, il convient de regarder de plus près : dans cet exemple, le texte est au présent, tandis qu'il est au passé dans celui de Chapsal : le *es stimmte* est donc pas entraîné non par le verbe de la subordonnée mais par le temps de

l'ensemble du passage. *Es stimmt*, dont la forme peut varier, n'a donc pas la nature de locution figée comme notre *c'est vrai que*.

6. Il faut aussi tenir compte de ce qu'on pourrait appeler un tic d'écriture, ce qui confirme la nature de locution toute faite de *c'est vrai que*. Ainsi, dans le roman de Marguerite Duras, *Les petits chevaux de Tarquinia*, qui n'est pourtant pas une œuvre de grandes dimensions (260 pages), *c'est vrai que* apparaît 10 fois. Et 9 fois dans le livre de P. Palmade (dont je n'ai pas la traduction allemande) : *C'est grave mais pas sérieux*.

Tous ces facteurs, loin de nous empêcher de regrouper les multiples traductions, nous invitent à mettre un certain ordre dans la diversité. On peut d'abord regrouper selon l'opposition confirmation/ concession. Dans le domaine de la confirmation (qu'apporte *c'est vrai que*) on peut distinguer trois rubriques 1. par rapport à la vérité, 2. par rapport à la réalité, 3. par rapport à la concordance des propos avec la situation ou le contexte. Dans le domaine de la concession, je reprendrai la distinction de M.-P. Benoit-Barnet entre la concession des séquences argumentatives, donc P MAIS Q, et la concession « feutrée ».

Mais d'abord, il nous faut faire un sort à la traduction Ø. On n'en trouve que deux exemples et dans les deux cas, le reste du livre le montre, il s'agit d'une traduction de qualité assez médiocre. En effet, s'il est parfois légitime, avec les mots de la communication et certaines locutions, de ne pas traduire, ce n'est pas le cas pour *c'est vrai que*, dont la charge sémantique est importante. Dans le deuxième cas, cependant, on peut considérer que le traducteur n'a pas négligé l'existence de *c'est vrai que*, mais qu'à l'aide d'une paraphrase, il donne à cette expression toute la valeur explicative qu'elle a dans le passage.

<p>Tu y as mis le temps et tu ne t'en rends peut-être pas très bien compte, mais tu as parcouru du chemin, ces deux derniers jours... Qu'est-ce que je dis, même pas deux jours... ! C'est vrai que je me sentais un peu fatigué, je devais manquer de sommeil. J'ai mis sur ce compte le sentiment de vide angoissant qui m'a traversé. (Ph. Djian, <i>Sotos</i>, p.485)</p>	<p>Du hast lange dazu gebraucht, und du machst es dir vielleicht nicht richtig klar, doch du hast einen Weg hinter dich gebracht, in den letzten beiden Tagen. Was sage ich denn: in nicht einmal zwei Tagen! Ich fühlte mich ziemlich müde, mir fehlte wohl Schlaf. Auf dieses Konto buchte ich auch das Gefühl der beängstigenden Leere, das mich beschlich. (<i>Matador</i>, p.398)</p>
<p>Tu as encore faim, Heidi ? Elle secoue la tête, avec dans les prunelles cette brume légère qui annonce le sommeil. C'est vrai que pour elle, compte tenu du décalage horaire, il est deux ou trois heures du matin. (J.L. Sullitzer, <i>Fortune</i>, p.111)</p>	<p>"Hast du noch Hunger, Heidi?" Sie schüttelte den Kopf; ihre Augen verrieten, daß sie langsam müde wurde. Ich überschlug kurz den Zeitunterschied: für Heidi war es zwei Uhr in der Früh! (<i>Profit</i>, p.106)</p>

I. *C'est vrai que* APPORTE UNE CONFIRMATION

A. La proposition introduite par *c'est vrai que* correspond à la vérité.

On a alors: *es ist wahr, richtig, echt.*

Avec *wahr* :

Oh ! non, dit Ludi, c'est magnifique cette chaleur, sur le chemin j'entendais mon sang qui bouillait, je l'entendais réellement. Il faut vous dépêcher, il y a là le type qui veut aller jusqu'à Pointa Bianca, et c'est vrai que c'est un soleil à y aller. (Marguerite Duras, <i>Les petits chevaux de Tarquinia</i> , p.145)	Ah nein, sagte Ludi, sie ist herrlich, diese Hitze, auf dem Weg hörte ich mein Blut sieden, ich hörte es tatsächlich. Ihr müßt euch beeilen, da ist der Bursche, er will bis Pointa Bianca fahren, und es ist wahr , bei der Sonne sollte man hin. (<i>Die Pferdchen von Tarquinia.</i> , p.109)
--	--

On peut avoir deux fois *es ist wahr* :

Mais le plus beau de tous, celui qui m'aura été et m'ira toujours le mieux, c'est celui qu'il m'a donné lui lui, mon homme Vincent. C'est lui qui a dit : " Lucie. On va t'appeler Lucie. " Lucie. C'était trouvé, comme nom ! C'est vrai que j'ai un corps délicat, une allure, des pattes fines, déliées, des gants bien blancs, des yeux d'un vert huître exquis et une ravissante coiffure en frange à ne m'appeler que Lucie et pas autrement. Vrai aussi que je suis vive, spirituelle, caresseuse et assoiffée de tendresse comme une Lucie. (R .Forlani, <i>Gouttière</i> , p.15)	Aber den schönsten von allen, den, der mir immer am besten gestanden hat und stehen wird, den gab er mir, mein Mann Vincent. Er war es, der gesagt hat: "Lou. Wir werden dich Lou nennen." Lou, das war der Fund als Name! Es ist wahr, ich habe einen hauchzarten Körper, einen eleganten Gang, kann ich Ihnen sagen, feine, flinke Pfoten, schneeweiße Handschuhe, Augen von einem erlesenen Austerngrün und eine hinreißende Ponyfrisur, so daß ich einfach nur Lou heißen kann und nicht anders. Und es ist ebenfalls wahr, daß ich aufgeweckt, geistreich, streichelsüchtig und durstig nach Zärtlichkeit bin wie eben eine Lou. (<i>Die Streunerin</i> , p. 15)
---	--

<p>Au départ de cette histoire, il y a eu faute et responsabilité de ma part et j'ai tenu un instant le fil de l'intrigue. Par la suite, le terrain a changé, les choses se sont succédé, l'anecdote est devenue drame; aujourd'hui, au point où en est son déroulement, le drame en question a malencontreusement englouti l'auteur et démesuré le personnage principal. C'est vrai que je puis tout, monsieur Crouzet. C'est aussi vrai que je ne ferai rien. (J. Canolle, <i>La maison des esclaves</i>, p. 232)</p>	<p>Am Anfang dieser Geschichte liegt meinerseits ein Fehler vor, und ich trage dafür die Verantwortung. Einen Augenblick lang habe ich die Fäden dieser Intrige in der Hand gehalten. Bald darauf aber hat sich die Szene geändert, ein Ereignis folgte dem anderen, und aus der Anekdote wurde ein Drama. Heute sind wir an dem Punkt des besagten Dramas angelangt, wo unglücklicherweise einer der Akteure bereits verschlungen und die Hauptperson zur Gigantin gemacht worden ist. Es ist wahr, Monsieur Crouzet, ich habe die Macht, aber ebenso wahr ist, daß ich nichts unternehmen werde." (<i>Die Mulattin</i>, p.229)</p>
--	--

Avec *richtig* :

<p>Ils se turent et se regardèrent. La bonne soirée... - Quelle aventure ! dit Bertrand. - Vous verrez que demain nous nous entendrons très bien. Demain ? Oui, c'est vrai que demain il devait retourner à la clinique... Il avait dit que non... Eh bien il avait changé d'avis ! (Dominique Hébrard, <i>La vie reprendra au printemps</i>, p.49)</p>	<p>Sie schwiegen und sahen sich an. Was für ein schöner Abend . . . "Was für ein Zufall! " sagte Bertrand. "Sie werden sehen, morgen werden wir uns ausgezeichnet verstehen" Morgen? Richtig, morgen sollte er noch einmal die Klinik aufsuchen . . . Er hatte gesagt, daß er es nicht tun würde . . . Nun gut, er hatte inzwischen seine Meinung geändert. (<i>Das Leben beginnt im Frühling</i>, p.42)</p>
--	---

B. La proposition introduite par *c'est vrai que* correspond à la réalité

C'est ce que montrent les traductions qui font apparaître le réel : *wirklich*, *allerdings* (*Ding* !) *natürlich* (*Natur* !) *tatsächlich* (*Tatsache*), *in der Tat*

Wirklich l'emporte de loin : 10 occurrences et surtout, on le rencontre pas associé à un « mot de la communication » qui aurait valeur concessive.

<p>En attendant, je propose qu'on m'emmène dans vos locaux et qu'on enregistre ma déclaration dans les formes Coquelet s'est levé. - Ça peut attendre demain. C'est vrai que vous devez être fatigué. Vous en avez l'air, mon vieux. Rentrez chez vous, couchez-vous, et puis je vous convoquerai. (J.-P. Manchette, <i>Morgue pleine</i>, p. 54)</p>	<p>In der Zwischenzeit schlage ich vor, daß man mich ins Büro bringt und meine förmliche Aussage aufnimmt. "Coquelet stand auf. "Das kann bis morgen warten. Sie müssen wirklich müde sein. Sie sehen so aus, Alter. Gehen Sie heim, legen Sie sich hin, und ich lade Sie vor. (<i>Sieben Stufen zum Himmel</i>, p.44)</p>
--	---

On voit que *wirklich* est intégré à la proposition.

Avec *wirklich*, la réalité peut s'associer à la vérité. On a alors *es ist wirklich und wahrhaftig so*

<p>Vraiment tu es trop dure, trop sectaire. Il y a des parents et des enfants qui s'aiment sans avoir les mêmes opinions politiques. - Il ne s'agit pas d'une divergence d'opinions. Tu changes de camp par ambition, par arrivisme. C'est ça qui est moche. - Mais non. Mes idées ont changé! Je suis peut-être influençable, mais c'est vrai que je me suis mis à voir les choses sous un autre angle. Je te le jure ! (Simone de Beauvoir, <i>L'âge de discrétion</i>, p.55)</p>	<p>"Wirklich, du bist zu hart, zu fanatisch. Es gibt viele Eltern, die ihre Kinder lieben, auch wenn sie politisch nicht mit ihnen übereinstimmen. " "Hier handelt es sich nicht um eine politische Meinungsverschiedenheit. Du bist aus Ehrgeiz, aus Strebertum ins andere Lager übergewechselt, und das verdenke ich dir." "Nein, nein, ich habe diesen Schritt aus Überzeugung getan! Mag sein, daß ich mich leicht beeinflussen lasse, aber es ist wirklich und wahrhaftig so, daß ich allmählich dahin gekommen bin, die Dinge unter einem anderen Gesichtspunkt zu betrachten. Ich schwöre es dir!" (Das Alter der Vernunft, p.42)</p>
--	---

Cet exemple montre à merveille que *c'est vrai que* peut ne pas être du tout concessif. D'abord il succède à une concession (*je suis peut-être influençable/mag sein*) ensuite il est conforté par *je te le jure* .

Avec *allerdings*, il faut préciser : *Les Invariables difficiles* (tome I) nous enseignent que *allerdings* comme adverbe connecteur « peut exprimer une concession suivie d'une réplique, introduire une restriction, la contrepartie d'une concession antérieure et souligner la réalité du contenu affirmer dans l'énoncé » (p.194). Ici, il s'agit bien entendu de la troisième fonction :

<p>C'est un ancien administrateur des services civils... " Debray poursuivit, surpris : " Tu n'as jamais entendu parler de lui ? Non. C'est vrai que tu n'es venu à la colonie qu'après la guerre. Dans l'Indochine d'avant 39, Ronsac s'était fait un nom. C'est probablement l'un des Français les plus ferrés sur les questions vietnamiennes (J. Hougron, <i>Soleil au ventre</i>, p.232).</p>	<p>"Er war Administrator in der Zivilverwaltung. Hast du denn nie von ihm gehört?" fragte Debray überrascht. "Nein." "Du bist allerdings erst nach dem Krieg in die Kolonien gekommen. Im Vorkriegsindochina hatte sich Ronsac einen Namen gemacht. Er ist unter den Franzosen einer der Bestbewanderter in Vietnamfragen. (Das Mädchen von Saigon, p.193)</p>
---	---

natürlich :

J'ai vu le type dans son bateau, dit Ludi. Il le nettoyait, le nettoyait, là juste devant l'hôtel. Sara se mit à rire. Mais c'est vrai que j'aimerais me promener dans ce bateau, dit Ludi en riant mais pas tout seul, avec vous tous (Marguerite Duras, <i>Les petits chevaux</i> , p. 16)	Ich habe den Burschen in seinem Boot gesehen, sagte Ludi. Er putzte dran und putzte, gerade vor dem Hotel. Sara mußte lachen. Natürlich möchte ich auf dem Boot spazierenfahren, sagte Ludi und lachte, aber nicht allein, mit euch allen.(<i>Die Pferdchen...</i> ,p.12)
---	---

tatsächlich (traduction fréquente : 5 occurrences):

Il s'en rendit compte aussitôt, c'était stupide, de dire ça. Mais Abdelaziz jeta un bref coup d'oeil par la fenêtre et dit avec simplicité : C'est vrai que Mrs. Russell avait une voix délicieuse, bien qu'elle ne lui fit pas du tout l'effet annoncé par Cigogne. (R. Merle, <i>Derrière la vitre</i> , p. 236)	Im selben Moment wurde er sich bewußt, wie dumm es war, das zu sagen. Aber Abdelaziz warf einen kurzen Blick aus dem Fenster und sagte einfach : "Dort hab ich gewohnt." Mrs. Russell hatte tatsächlich eine herrliche Stimme, wengleich sie auf ihn nicht ganz so, wie von Cigogne angekündigt, wirkte. (<i>Hinter Glas</i> , p.130)
--	---

Par ailleurs, un mystique change souvent de femmes, puisque l'attachement à une créature est ce qu'il y a de plus contraire à la vie spirituelle. Vous aussi, vous êtes une petite étoile parmi des milliers d'autres. Et à l'aube vous vous éteindrez. Alors, c'est vrai que je vous fais de la peine- Je reconnais cette façon de sourire que vous avez quand il y a quelque chose qui ne va pas... Je ne vous ai pourtant rien dit de désagréable. (Montherlant, <i>Pitié pour les femmes</i> , p.53)	Übrigens wechselt ein Mystiker häufig die Frauen, da die Bindung an ein Geschöpf dem geistlichen Leben am meisten entgegensteht. Auch Sie sind nur ein Sternlein zwischen tausend andern. Und beim Morgengrauen werden Sie verlöschen. Also habe ich Ihnen tatsächlich weh getan? Ich merke es an der Art Ihres Lächelns; so lächeln Sie immer, wenn Ihnen etwas in die Quere kommt... Dabei habe ich Ihnen doch nichts Unangenehmes gesagt." (<i>Erbarmen mit den Frauen</i> , p.248)
---	--

(On remarque que le traducteur a interprété la phrase comme une question, ce qui n'est peut-être pas faux pour le sens de l'original, mais l'est pour la forme.)

in der Tat.

Il faut donner les deux exemples, car le traitement de *in der Tat* est différent.

A propos de sourds, dit l'Asperge, qui élève le ton pour couvrir les mérites d'une poudre à lessive, elle devient quoi, votre voisine, l'autre, vous savez, qui arrêta pas de geindre ? C'est vrai que je ne l'ai point encore entendue d'aujourd'hui. Elle est peut-être morte, dis-je. (J.L.Benoziglio, <i>Cabinet Portrait</i> ,	Apropos Gehörlose, sagt Spargel, der die Stimme hebt, um die Vorzüge eines Waschmittels zu übertönen, was ist aus der Nachbarin geworden, der anderen, die nicht aufhörte zu stöhnen ? In der Tat , ich habe sie heute den ganzen Tag noch nicht gehört. Vielleicht ist sie am Ende doch gestorben, sage
--	---

p.263)	ich. (<i>Porträt_Sitzung</i> , p.264)
Un peu plus tard, on s'est retrouvés devant le lit. J'allais soulever la couverture mais elle m'a arrêté. Non, ça je peux pas... elle a dit. De quoi tu veux parler...? Elle regardait le lit fixement avec un air étrange. C'est vrai que par moments, elle avait l'air de déraper complètement, je la reconnaissais pas vraiment et son attitude m'intriguait. (Ph. Djian, <i>37,2 le matin</i> , p.156)	.. Kurz darauf standen wir vor dem Bett. Ich wollte die Decke hochnehmen, aber sie fiel mir in den Arm.-- Nein, das kann ich nicht..., sagte sie.- Wovon redest du... ? Sie fixierte das Bett mit einem seltsamen Gesichtsausdruck. In der Tat konnte sie zuweilen vollkommen weg sein, ich erkannte sie dann nicht wieder und ihr Verhalten irritierte mich. (<i>Betty blue</i> , 37,2° am Morgen, p.166)

Alors qu'*in der Tat* est hors construction dans le premier exemple et séparé de la proposition par une virgule, il est intégré dans la seconde, comme le montre la place du verbe.

C. Concordance des dires avec la situation ou le contexte

C'est le domaine de *stimmt, das stimmt, es stimmt, es stimmte*

Je me borne à un exemple avec *stimmt*, en ayant donné avec les autres formes :

Mais comment vas-tu supporter de rester à la maison toute l'année ? Toi sans ta galère, je t'imagine mal. - C'est vrai que pour ce qui est de rester à la maison, ça, j'ai jamais fait ! En tout cas, je prendrai un canot. Je pourrai toujours aller pêcher la godaille. Je serais incapable de rester m'occuper d'un potager. "(Benoite Groult, <i>Les vaisseaux du cœur</i> , p.226)	Aber wie wirst du es denn ertragen, das ganze Jahr zu Hause zu bleiben? Ich kann mir dich ohne deine Galeere nicht vorstellen."" Stimmt , was das Zuhausebleiben betrifft, das hab' ich noch nie gemacht. Ich werd' mir auf jedenFall ein Boot zulegen. Da kann ich immer noch an der Küste entlangtuckern. Ich könnt' mich unmöglich nur um einen Gemüsegarten kümmern. (<i>Einsam ist, wer für niemand die Nummer eins ist</i> , p.214)
--	---

On a 3 *stimmt*, 3 *das stimmt*, 10 *es stimmt*, 1 *es stimmte*, auxquels on pourrait ajouter, parce que les mots qui s'associent au verbe *stimmen* le renforcent et accroissent la valeur de confirmation, voire d'approbation : 2 *ja, es stimmt*, 1 *es stimmte auch*, 1 *es stimmt ja* . Donc l'emploi de *stimmen* est la solution la plus fréquente pour traduire notre *c'est vrai que*. Nous allons voir que d'autres « mots de la communication » associés à *stimmen* lui donnent une nuance concessive.

II. *C'est vrai que* INTRODUIT UNE CONCESSION

A. Séquences argumentatives : *c'est vrai que P MAIS Q*

C'est vrai que introduit P. On trouve *mais* dans la suite du passage.

Es stimmt :

<p>Tu aurais dû me mettre à la porte, le jour où je suis allée te trouver la première fois, et, à l'heure qu'il est, je serais à ma vraie place, en prison. - Parle moins fort. Excuse-moi. C'est vrai que j'ai bu, mais je ne suis pas saoule. Je te jure que je ne suis pas saoule. Il est important que tu me croies. Si tu me vois ainsi, c'est que j'ai peur, surtout pour toi. (Simenon, <i>En cas de malheur</i>, p.79)</p>	<p>Du hättest mich an dem Tage, da ich zum erstenmal bei dir war, hinauswerfen sollen, dann wäre ich jetzt, wo ich hingehöre im Gefängnis." "Sprich nicht so laut." "Entschuldige. Es stimmt, ich habe getrunken, aber ich bin nicht betrunken. Ich schwöre dir, ich bin nicht betrunken. Es ist wichtig, daß du mir das glaubst. Ich bin nur in dieser Verfassung, weil ich Angst habe, vor allem um dich." (<i>Mit den Waffen einer Frau</i>, p.72)</p>
--	---

C'est donc la présence de *aber* qui donne à *es stimmt* une valeur concessive. D'ordinaire, une « *Modalpartikel* » s'ajoute.

Es stimmte zwar :

<p>Il m'a regardé comme si je venais de lui donner la solution de la quadrature du cercle. Pourquoi tu me dis ça? il a fait Je plaisante, j'ai dit. A trente cinq ans, on a envie de savoir si on sait toujours rigoler... C'est vrai que j'avais l'impression que le monde s'était assombri d'année en année, mais cette constatation m'apportait pas grand chose (Ph. Djian 37,2, p. 232)</p>	<p>Er guckte mich an, als hätte ich ihm die Lösung der Quadratur des Kreises verraten. Warum sagste mir das? fragte er. War ein Witz, sagte ich. Mit fünfunddreißig, da ist man neugierig, ob die Leute noch lachen können...Es stimmte zwar, daß ich den Eindruck hatte, die Welt sei von Jahr zu Jahr düsterer geworden, aber diese Feststellung brachte mir nicht viel.(<i>Betty Blue</i>, p.242)</p>
---	--

Es stimmt ja auch :

<p>Vous me la copierez vous ! Vous n'arrêtez pas de nous bassiner avec votre ciel, votre paradis où l'on sera tellement mieux qu'ici, et quand quelqu'un y monte c'est les grandes eaux ! C'est vrai que le paradis c'est ce qu'on peut souhaiter de mieux aux autres. Mais de penser que cette brave Anna, je ne la verrais plus ici avec ses enfants qu'elle aimait si fort... (R. Forlani, <i>Gouttière</i>, p.201)</p>	<p>"Jetzt machen Sie aber mal einen Punkt! Ununterbrochen gehen Sie uns auf den Wecker mit Ihrem Himmel, Ihrem Paradies, wo es einem angeblich so viel besser gehen wird als hier, und sobald einer dorthin aufsteigt, kommt das große Geflenne!" ."Es stimmt ja auch: das Paradies ist das Beste, was man anderen wünschen kann. Aber der Gedanke, daß ich diese gute Anna hier nicht mehr sehen werde mit ihren Kindern, die sie so sehr lieb hatte ...(<i>Die Streunerin</i>, p. 129)</p>
--	---

La particule modale suffit souvent si elle a en soi valeur concessive, une valeur que précise le *aber* subséquent.

Schon :

<p>-ça va, les affaires ? Que je demande alors pour dire quelque chose. -comme ça... mais c'est dur ! Tenez docteur, voilà un fonds que j'ai acheté soixante billets comptant avant la crise. Il faudrait bien que je puisse en tirer au moins deux cents... vous vous rendez compte ? ... c'est vrai que j'ai du monde, mais c'est surtout des Arabes... alors ça ne boit pas ces gens-là... (Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i>, p. 389)</p>	<p>"Soso lala ... Aber es ist nicht leicht! Wissen Sie, Herr Doktor, ich hab den Laden vor der Krise für sechzigtausend bar gekauft. Da müsste ich jetzt doch mindestens zweihunderttausend für kriegen ... Ist doch wahr, oder?... Ja, Kundschaft hab ich schon ganz gut, aber das sind fast alles Araber ... Und diese Leute trinken nicht ... Die sind das noch nicht gewöhnt ... (<i>Reise ans Ende der Nacht</i>, p. 414)</p>
--	--

Allerdings

Cette fois encore, c'est *aber* qui révèle la valeur concessive de ce mot *allerdings*, dont nous avons vu plus haut qu'il servait à appuyer une affirmation !

<p>Dans leur marche tâtonnante à la recherche du bien, c'est vrai que les hommes vont comme des aveugles, des aveugles féroces, mais c'est peut-être l'excès des chutes et des douleurs qui leur donne cette férocité. (M. Chevallier, <i>Clochemerle</i>, p.428)</p>	<p>Allerdings gehen die Menschen, wenn sie sich den Weg zum Guten abtasten, wie die Blinden dahin, wie wild gewordene Blinde, aber vielleicht rührt diese Wildheit nur von den schmerzlichen Stürzen her, die sie erlitten haben. (<i>Clochemerle</i>, p.307)</p>
---	---

Ja, das ist wahr ...jedoch

Dans cet exemple, *mais* est traduit non par *aber*, mais par *jedoch*.

<p>A Paris on la trouverait grotesque. Mais ici, elle passe, la poule du Midi. C'est vrai que les yeux sont grands, la bouche petite et les dents ravissantes. Mais les pieds et les mains sont enrobés de graisse blanche et les cheveux épais et longs sont si solides qu'en y regardant de près ils ne séduisent plus. (Bennoite Groult, <i>les trois quarts du temps</i>, p.50)</p>	<p>In Paris würde man sie lächerlich finden. Hier aber wirkt er, der Typ der südländischen Kleinen. Große Augen, ja das ist wahr, die haben sie, die Mädchen hier, und einen niedlichen Mund und wunderbare Zähne. Hände und Füße jedoch sind von einer dicken weißen Fettschicht überzogen, das üppige lange Haar macht einen so robusten Eindruck, daß es aus der Nähe betrachtet nicht mehr anziehend wirkt. (<i>Leben will ich</i>, p. 60)</p>
---	--

B. Concession « feutrée » : absence de MAIS Q

L'allemand se sert de deux grands procédés, d'un côté une particule modale seule (ou avec *stimmen*), de l'autre un verbe, qui par nature concède : zugeben.

1. une particule modale :

Allerdings :

<p>" tu vas user plus que tu ne gagnes ! " que s'inquiétait déjà maman. C'était pas bien difficile puisque je touchais rien du tout. C'est vrai que dans certains métiers les roupiots payaient pour apprendre. En somme j'étais favorisé... c'était pas le moment que je ramène (Céline, <i>Mort à crédit</i>, p.164)</p>	<p>"Du wirst mehr für Kleider ausgeben, als du verdienst!" jammerte meine Mutter. Das war nicht schwer, da ich überhaupt nichts bekam. Allerdings bezahlten in manchen Berufen die Lehrlinge noch drauf, um zu lernen. So hatte ich es noch gut... Ich durfte mich nicht beklagen.(<i>Tod auf Kredit</i>, p.110)</p>
---	---

Freilich :

<p>Eh bien, moi, je vous le dis à toutes, provocatrices d'hommes pas difficiles : je vous méprise, mesdames ! C'est vrai que les hommes nous ont jamais fait mal. Aussi vrai qu'ils t'ont jamais fait de bien, pauvre Putet! Voilà le malheur. (M. Chevallier, <i>Clochemerle</i>, p.269)</p>	<p>Und ich sage es Ihnen, die Sie die Männer anlocken und sich nicht wehren, glatt ins Gesicht: ich verachte Sie, meine Damen. ""Uns haben die Männer freilich nie was Böses getan, dir freilich auch nie was Gutes. Daher alles Unglück. "(<i>Clochemerle</i>, p. 192)</p>
--	--

schon :

<p>- Vous êtes bien pâle, mon pauvre monsieur ? C'est vrai que c'est guère gai, ce que je vous raconte. Enfin, heureusement, il y a eu un survivant. (P. Magnan, <i>La maison assassinée</i>, p.287)</p>	<p>"Sie sind ganz schön blaß, mein lieber Herr. Stimmt schon, es ist nicht gerade lustig, was ich Ihnen da erzähle. Aber zum Glück hat's wenigstens einen Überlebenden gegeben. (<i>Das ermordete Haus</i>, p. 262)</p>
---	--

Zwar :

<p>À notre grand regret, personne ne vint nous humer dans notre coin, Suzy et moi... C'est vrai que, si mon nom se trouvait dans le programme distribué à l'entrée, nul ne me connaissait encore de visu.(R. Merle, <i>Le propre de l'homme</i>, p.211)</p>	<p>Zu unserem größten Bedauern kam niemand in unsere Ecke, um uns - Suzy und mich - zu beschnuppern. Mein Name war zwar in dem Programm aufgeführt, das am Eingang verteilt wurde, aber bis jetzt kannte mich noch niemand persönlich. (<i>Der Tag der Affen</i>, p.168)</p>
--	---

Il est à noter que le traducteur a remplacé la concession feutrée par une concession franche, puisqu'il a ajouté *aber*. L'allemand met les points sur les i. C'est ce que confirme l'emploi de *zugeben*.

2. *zugeben*

Le verbe peut être seul ou accompagné de *müssen* :

<p>Jacques se retourna vers Sara et sourit. Toi aussi tu espères qu'ils vont coucher ensemble ? J'espère toujours qu'elle finira par coucher avec n'importe qui, c'est ça. C'est beau l'amitié, dit Jacques, mais c'est vrai que moi aussi je l'espère. (Marguerite Duras, <i>Les petits chevaux de Tarquinia</i>, p.79)</p>	<p>Jacques wandte sich wieder zu Sara und lächelte. Auch du hoffst, daß sie miteinander ins Bett gehen? Ich hoffe immer, daß sie am Ende mit irgendwem ins Bett geht, das ist es. Es ist was Schönes um die Freundschaft, sagte Jacques, aber ich gebe zu, daß auch ich es hoffe. (<i>Die Pferdchen von T.</i>, p.59)</p>
<p>Faut pas dire ça, dit la bonne, vous les connaissez pas, madame Ludi. - On les connaît depuis cinq ans, dit Gina. - C'est vrai que c'est pas la même chose, dit Jacques tout bas. (op.cit, p.98)</p>	<p>- Das dürfen Sie nicht sagen, Frau Ludi, sagte das Mädchen, Sie kennen sie nicht. - Wir kennen sie seit fünf Jahren, sagte Gina. - Man muß zugeben, daß es nicht das gleiche ist, sagte Jacques sehr leise.(p. 73)</p>

<p>Le patron les prit à témoin avec une certaine timidité. Quand on vient à la mer, est-ce que ce n'est pas pour manger du poisson, du bon poisson tout frais ? Je ne comprends rien aux clients de cette année. A la mer ou pas, dit un client, c'est vrai que personne ne peut manger du poisson tous les jours. On en a tous assez. (op.cit, p.242)</p>	<p>Einigermaßen verschüchtert berief sich der Wirt auf sie.- Wenn man ans Meer fährt, tut man es dann nicht, um Fisch zu essen, guten ganz frischen Fisch? Ich weiß nicht, was die Gäste in diesem Jahr haben. Am Meer oder nicht, sagte ein Gast, das muß man zugeben, kein Mensch kann alle Tage Fisch essen. Wir haben alle genug davon. (p.182)</p>
---	---

C'est bien entendu à dessein que j'ai pris trois extraits de la même œuvre. Marie-Paule Benoit-Barnet serait sans doute contente de voir que la concession feutrée a été bien perçue par le traducteur. Pour ma part, je ne suis pas sûr que l'intention concessive, telle qu'elle a été rendue, soit aussi présente dans le texte. Si elle l'est, ce n'est qu'en filigrane.

Il va de soi que vu les dimensions d'un article, il n'était pas possible d'examiner toutes les traductions possibles. Du moins le nombre d'exemples est-il suffisant pour qu'on se rende compte, d'une part de l'unité et de la solitude de l'expression française, d'autre part de la diversité et de la multitude des traductions. Si nous étions à l'époque du nationalisme linguistique, je m'extasierais, en bon Français, sur la richesse de notre *c'est vrai que*, qui permet d'exprimer toute la palette des intentions, de l'adhésion la plus totale aux plus expresses réserves, une richesse telle qu'il faut à l'allemand plusieurs dizaines de termes ou d'expressions pour en rendre, et maladroitement encore, toutes les nuances. Un bon Allemand se gausserait de l'indigence française et s'émerveillerait du foisonnement de sa propre langue, de ses multiples possibilités, de sa souplesse lexicale et syntaxique.

Mais les temps ont changé et la perspective est autre. En fait, les deux langues suivent des voies différentes : le français suggère plus qu'il ne formule et il fait confiance au lecteur pour lire entre les lignes ; l'allemand, soucieux de précision, éprouve le besoin d'explicitier¹ ce qui n'est que sous-entendu. Deux voies différentes, mais un même résultat : en fin de compte on arrive à peu près à dire ce que l'on veut exprimer.

¹ Alfred Malblanc : *Stylistique comparée du français et de l'allemand* (Didier, 1966) avait déjà montré cette différence de perspective.

TRADUIRE *IL EST VRAI QUE*

Cette étude est la suite de celle consacrée à *c'est vrai que*. Le point de départ, rappelons-le, était l'article de Marie-Paule Benoit-Barnet : "À propos de *c'est vrai que*" (*Le vif du sujet Texte lecture Interprétation*, Presses Universitaires de Franche Comté 2004, pp.48-60), article dans lequel elle considère les expressions *c'est vrai que* et *il est vrai que* comme provisoirement équivalentes.

Ayant étudié la traduction de *c'est vrai que*, nous devons donc nous intéresser à celle de *il est vrai que*. Avant même de connaître les résultats, il importe d'éviter de tirer des conclusions hâtives. Si les traductions sont semblables, nous ne pouvons pas en déduire que les deux expressions sont effectivement (et non pas provisoirement) équivalentes, mais seulement que la langue allemande ne connaît pas la différence, si elle existe, de même qu'elle ne distingue pas, en employant *die Straße*, entre *la rue* et *la route* ni ne distingue, en employant *neu*, entre *neuf* et *nouveau*. A l'inverse, si les traductions diffèrent, ce n'implique pas que les deux expressions soient effectivement différentes, mais simplement que peut-être l'allemand établit entre elles une différence inconnue du français, qui traduit par le même mot *poisson* deux réalités bien distinctes pour un Espagnol : *pez* (poisson dans l'eau) et *pescado* (poisson une fois pêché). Ce n'est donc pas, dès le départ, en fonction de la traduction allemande seule que nous aurons à trancher de l'équivalence réelle des deux expressions. D'un autre côté, il n'est pas du tout exclu que cette traduction nous fournisse de précieux éléments d'appréciation et de décision.

Rappelons que l'analyse de notre collègue portait sur la valeur concessive des deux expressions, soit une concession nette exprimée « dans une suite C'(II) EST VRAI QUE MAIS Q, où P et Q représentent une ou plusieurs propositions » (op.cit, p.49) soit « une remise en cause feutrée » (p.56), sans schéma discursif « P Mais Q ». C'est cette distinction qui fait l'originalité de l'étude de notre collègue, car la valeur concessive elle-même de *il est vrai que* est bien connue. Ainsi, à l'entrée *quamvis* du *Dictionnaire latin français* de F.Gaffiot (Hachette, 1934) on lit : [*av. idée concessive, devant un adj.*], *je veux bien ; il est vrai, je vous l'accorde*. Toutefois, on a *il est vrai* (comme par exemple dans *Le Cid* : « Je suis jeune il est vrai, mais aux âmes bien nées.. ») non *il est vrai que*. Mais le jeune héros, s'exprimant en prose, pourrait dire, *c'est vrai* ou *il est*

vrai que je suis jeune. Donc nous ne devrions pas être surpris dans le texte allemand de voir effectivement rendue la valeur concessive quand elle est présente.

Est-elle pour autant toujours la seule ? En d'autres termes, tous les énoncés contenant *il est vrai que* ont-ils un sens concessif ? La traduction, rejoignant en cela l'analyse de l'original, a montré que ce n'était pas le cas pour *c'est vrai que*, qui peut avoir valeur explicative, voire approbative sans réserve aucune. Qu'en sera-t-il pour *il est vrai que* ? L'équivalence supposée entre les deux expressions devrait aussi exister quand elles ont toutes deux d'autres valeurs que concessives, même si cette constatation ne peut servir de preuve. Seule la présentation et surtout l'analyse serrée des résultats pourront nous éclairer.

I. RESULTATS

1. *il est vrai que* est une locution très fréquente : dans mon corpus de 47 214 288 mots, je trouve 1087 occurrences, soit une occurrence pour 43 435 mots, alors qu'avec le même corpus je ne trouve que 245 *c'est vrai que*, soit une occurrence pour 192 711 mots. Autrement dit, *il est vrai que* a une fréquence plus de quatre fois supérieure à *c'est vrai que*.

Pour faciliter la comparaison, j'ai là encore retenu une centaine d'occurrences avec leur traduction allemande.

2. On trouve les traductions suivantes : \emptyset (= non traduit); *allerdings; außerdem; dabei; eigentlich; es ist richtig, daß; es ist wahr; es ist wahr, daß; es stimmt; es stimmt daß; es stimmt freilich; es stimmt schon; es stimmte; es stimmte zwar; freilich; gewiß; immerhin; ja richtig; jedoch; natürlich; sicher; sicherlich; schon wahr; tatsächlich; ungelogen; und es stimmt; wahrhaftig, wahr ist indessen; zugegeben; zwar*, soit 32 possibilités, c'est-à-dire moins que les 45 pour *c'est vrai que*. Il n'a y donc pas de proportionnalité, bien au contraire, entre la fréquence de *il est vrai que* par rapport à *c'est vrai que* et le nombre de traductions.

3. On constate que bien des traductions sont communes à *il est vrai que* et à *c'est vrai que*. C'est le cas de: \emptyset , *allerdings, es ist wahr ; es stimmt ; es stimmte ; es stimmte zwar ; es stimmt schon; freilich, natürlich, tatsächlich, zwar*. Beaucoup d'autres, sans être semblables, sont très proches, en particulier celles qui contiennent le verbe *stimmen* et l'adjectif *wahr* : *das stimmt ; es ist ja richtig ; es stimmt ja, es stimmt ja auch ; es stimmte schon ; stimmt ; stimmt schon ; tatsächlich ; wahr ist ; wahr ist es schon*. D'autres enfin sont spécifiques de *c'est vrai que* dans la mesure où elles manquent pour *il est vrai que* : *auch ; das muß man zugeben ; eben ; echt ; eigentlich; wahrhaftig; so; freilich ; ich gebe zu ; in der Tat ; man muß zugeben; nun...ja ; richtig ; schließlich ; schon ; sicher ; wirklich*.

4. Comme avec *c'est vrai que* il convient de constater que *il est vrai que* peut être précédé d'une conjonction de coordination : *car (car il est vrai que), et (et il est vrai que), mais (mais il est vrai que)* ou de subordination : *s'il est vrai que*. Il va sans dire que ces conjonctions influent sur le sens et peuvent donc influencer la traduction.

5. Comme pour *c'est vrai que*, la liste est très hétéroclite. Il n'y a donc pas (on s'y attendait) une seule traduction mais tout une palette. Bien des traductions ne se rencontrent qu'une seule fois. C'est le cas de *es ist richtig, daß* :

<p>Les traites de la petite grange à retaper à Trucy l'Orgueilleux équivalent à un deuxième loyer, ajoutez y l'essence pour y aller et en revenir chaque week end... Il est vrai que ça donne un sens à la vie : on se figrole le nid de verdure pour la retraite fleurie, on cavale les Puces pour meubler le nid (...). (F. Cavanna, <i>Les yeux plus grands que le ventre</i>, p.137)</p>	<p>Die Wechsel für die kleine reparaturbedürftige Scheune in Trucy l'Orgueilleux entsprechen einer zweiten Miete, nehmt dazu das Benzin für die Hin und Rückfahrt an jedem Wochenende... Es ist richtig, daß das dem Leben einen Sinn gibt: Man baut sich das Nest im Grünen für den Frühling des Pensionsalters, man klappert die Flohmärkte ab, um das Nest zu möblieren,...)(<i>Die Augen größer als der Magen</i>, p.116)</p>
---	--

Ou pour *ungelogen* :

<p>J'ai essayé l'apprentissage. On coulait du plomb dans des moules. Y fallait boire deux litres de lait par jour. C'était ça ou le saturnisme qu'ils disaient les contrecoups. Il est vrai que c'est des poignées de cercueils qu'on fabriquait dans cette usine. L'anti-chambre du Jardin des Allongés, en quelque sorte (J.Vautrin, <i>Bloody Mary</i>, p.53)</p>	<p>Hab selber mal 'ne Lehre angefangen. Bleigießer. Zwei Liter Milch mußten wir pro Tag trinken. Entweder Sie tun das, oder Sie kriegen 'ne Vergiftung, haben die uns erzählt. Ungelogen, wir haben wirklich und wahrhaftig Sarggriffe produziert. Das Vorzimmer zur letzten Ruhestätte, in gewisser Weise. (p.40)</p>
---	---

Même s'il nous faut respecter la décision des traductions et les hapax, il convient de nous intéresser surtout aux traductions qui ne sont pas isolées, mais récurrentes.

6. La traduction \emptyset est plus fréquente avec *il est vrai que* qu'avec *c'est vrai que* : 12 pour 2. En d'autres termes, la force expressive de *c'est vrai que* est plus grande que celle de *il est vrai que* puisqu'on peut plus aisément se dispenser de traduire cette seconde expression. Voici d'ailleurs un exemple :

<p>Mais cet après-midi-là, elle était distraite par une partie d'échecs que disputaient les garçons étendus face à face devant le feu. Il est vrai que cet échiquier dont on enlevait de temps en temps une pièce de forme bizarre avec des exclamations de triomphe ou de dépit avait de quoi la fasciner. (R. Merle, <i>Le propre de l'homme</i>, p.99),</p>	<p>Doch an diesem Nachmittag war sie durch eine Schachpartie abgelenkt, die die Jungen, vor dem Kamin am Boden ausgestreckt, spielten. Das Schachbrett, von dem einer der beiden bisweilen mit triumphierendem oder klagendem Aufschrei eine Figur nahm, faszinierte sie.. (<i>Der Tag der Affen</i>, p. 79)</p>
---	--

A ce propos deux remarques: 1.on n'a pas *il est vrai que*, on a *mais il est vrai que* et 2. ce *il est vrai que* introduit non une concession mais une explication. L'exemple suivant montre que la valeur explicative de *c'est vrai que* n'est pas liée à la présence de *mais* :

<p>le ski étant le seul sport que je pratique sans immédiatement déclencher une hilarité générale. Je m'y défends même assez bien. Il est vrai que j'ai passé une partie de ma jeunesse sur les pentes de Garmisch et autres Kitzbühl. (J.-L.Sulitzer, <i>Fortune</i>, p.214)</p>	<p>denn Skifahren war vielleicht der einzige Sport, den ich ausüben konnte, ohne auf der Stelle allgemeine Heiterkeit zu erregen. Ich fahre eigentlich recht gut, was aber nicht weiter verwunderlich ist, denn ich habe einen Teil meiner Jugend auf den Hängen von Garmisch und Kitzbühel verbracht. (<i>Profit</i>, p.216)</p>
--	---

Peut-être n'est-il pas exact de parler de traduction zéro en l'occurrence, car on a *was aber nicht weiter verwunderlich, denn*, mais peut-on encore en l'occurrence parler d'une traduction, n'est-ce pas plutôt une paraphrase ? Aussi faut-il donner un autre exemple où il n'y a aucun doute possible et où *il est vrai que* n'introduit qu'une explication :

<p>Yvette travaille pour ma famille depuis bientôt trente ans. Elle se rappelle mieux ma mère que moi. Il est vrai que je n'avais que cinq ans quand Maman est 'montée au ciel'. (Brigitte Aubert, <i>La mort des bois</i>, p.9), p.8</p>	<p>Sie arbeitet fast dreißig Jahren als Haushälterin bei uns in der Familie. Yvette erinnert sich besser an meine Mutter als ich. Als meine Mutter "in den Himmel kam", war ich erst fünf Jahre alt. (<i>Im Dunkel der Wälder</i>, p.8)</p>
---	---

D'autres exemples montreraient que le traducteur se dispense souvent de traduire l'expression lorsqu'elle n'a qu'une valeur explicative qui apparaît par ailleurs dans le contexte. Quoi qu'il en soit, la traduction zéro ne vient qu'au troisième rang dans la liste des fréquences.

7. Allerdings

C'est -et de loin- la traduction préférée : 27 occurrences (autrement dit 27 % et 30 % si on laisse de côté la traduction zéro.). Il y a là une différence considérable avec les traductions de *c'est vrai que*. D'une part aucune traduction n'atteignait ce pourcentage, d'autre part *allerdings* n'était utilisé que 8 fois.

Quelques exemples, pour montrer que le spectre de *allerdings* ne se limite pas à la concession (restriction, correctif) mais peut souligner la réalité du contenu pour confirmer, corroborer ce qui vient d'être dit, pour reprendre les termes mêmes des *Invariables difficiles*, tome 1. pp.191-199 :

D'abord un exemple du schéma « Il est vrai que P mais Q »:

Et puis, il me semble aussi que ce serait bien mal ; faire comme cela une double clef : c'est bien fort ! Il est vrai que c'est vous qui auriez la bonté de vous en charger ; mais malgré cela, si on le savait, je n'en porterais pas moins le blâme et la faute, puisque ce serait pour moi que vous l'auriez faite (Laclos, <i>les liaisons dangereuses</i> , p.227)	Und zudem glaube ich, es wäre etwas sehr Schlimmes. Einfach so einen Nachschlüssel anzufertigen, das ist doch recht arg! Allerdings hätten Sie ja die Güte, dies zu übernehmen. Aber immerhin, wenn es herauskäme, müßte doch ich den Verweis und auch das Vergehen auf mich nehmen, da Sie es ja meinetwegen getan hätten. (<i>Die gefährlichen Liebschaften</i> , p.258)
--	--

Celui-ci apporte une restriction à ce qui précède :

D'autant plus qu'elle aime le jeu comme toutes les Annamites. Au début de son mariage, il lui arrivait de perdre cinq ou six mille piastres en une seule soirée. Il est vrai que depuis quelque temps elle se modère. Elle a dû sentir que la source commençait à se tarir. (J.Hougron, <i>Soleil au ventre</i> , p.234)	Dazu kommt, daß sie, wie alle Annamiten, gern spielt. Zu Beginn ihrer Ehe verlor sie manchmal fünf- bis zehntausend Piaster an einem einzigen Abend. Jetzt mäßigt sie sich allerdings ein wenig. Sie muß wohl fühlen, daß die Quelle zu versiegen droht. (<i>Das Mädchen von Saigon</i> , p.195)
---	--

Mais le plus souvent, et c'est pourquoi je voudrais insister sur ce point, *allerdings* apporte une explication à ce qui vient d'être dit.

De leur côté, Dicuil et Jean Scot Érigène ne considéraient pas comme hors de leur monde les îles lointaines de l'Occident. Il est vrai que le premier était venu d'Irlande auprès de Charlemagne, qu'ayant voyagé jusqu'aux îles Féroé il mentionne le pays du soleil de minuit, Thulé, [...] (M. Mollat Du Jourdin, <i>L'Europe et la mer</i> , p.65)	Dicuil und Johannes Scotus Eriugena ihrerseits zählten die weit vom Kontinent entfernten Inseln im Westen durchaus zu ihrer Welt. Dicuil war allerdings aus Irland an den Hof Karls des Großen gekommen; er war zuvor bis zu den FäröerInseln gereist und erwähnt in seinem Buch auch Thule, das Land der Mitternachtssonne,[...]. (<i>Europa und das Meer</i> , p.63)
---	--

(L'origine et la vie de Dicuil expliquent qu'il ne pouvait pas considérer comme hors de son monde les îles lointaines de l'Occident.)

<p>Toute la soirée, je demeurai taciturne. Il est vrai que la situation politique n'inclinait personne à la gaieté. Tout le monde sentait que le gouvernement n'irait pas loin. (Boileau-Narcejac, <i>La lèpre</i>, p.149),</p>	<p>Den ganzen Abend über blieb ich schweigsam. Allerdings war die politische Situation nicht dazu angetan, daß man sich der Fröhlichkeit hingab. Jeder spürte, daß die Regierung nicht sehr weit kommen werde. (<i>Ein Heldenleben</i>, p.97)</p>
--	---

(Effectivement, avec ce qui se passe en France, on n'a pas envie de parler)

<p>Il dut s'effacer pour laisser passer les brancardiers et, quelques instants plus tard, il frappait à la porte monumentale du bureau de Parendon. Il n'entendit aucune réponse. Il est vrai que la porte était en chêne épais. Il tourna la poignée, poussa un des battants et aperçut l'avocat dans un des fauteuils de cuir. (Simenon, <i>Maigret hésite</i>, p.130)</p>	<p>Er mußte zur Seite treten, um die Leichenträger vorüberzulassen. Wenige Augenblicke später klopfte er an die hohe Tür von Parendons Arbeitszimmer. Er bekam keine Antwort. Allerdings war die Tür aus dickem Eichenholz. Er drehte am Türknauf des einen Flügels, stieß ihn auf und entdeckte den Anwalt in einem der Ledersessel. (<i>Maigret zögert</i>, p.138)</p>
---	---

(l'épaisseur de la porte fournit une explication plausible à l'absence de réponse.)

Je pourrais très bien dire moi-même : « on peut s'étonner que *allerdings* soit la traduction qui l'emporte et de loin sur toutes les autres. Mais il est vrai que de tous, c'est ce mot qui a le spectre le plus large. » C'est en effet à mes yeux cette amplitude qui explique la faveur dont *allerdings* jouit auprès des traducteurs de *il est vrai que*.

A propos de *c'est vrai que* nous avons vu que cette locution a parfois aussi valeur explicative, mais plus rarement que *il est vrai que*. Et dans l'exemple donné : *Debray poursuivit, surpris : " Tu n'as jamais entendu parler de lui ? Non C'est vrai que tu n'es venu à la colonie qu'après la guerre. (Soleil au ventre, p.232)* la traduction, cette fois encore, faisait appel à *allerdings* : *"Du bist allerdings erst nach dem Krieg in die Kolonien gekommen (p.193).*

8. stimmen

Vient en deuxième position, avec 13 occurrences, auxquelles il convient d'ajouter 2 *es stimmt freilich*, 3 *es stimmt schon*, et 1 *es stimmt zwar*, ce qui fait 19 emplois du verbe *stimmen*, sous divers avatars : *es stimmt* ; *es stimmte* ; *es stimmt, daß* ; *es stimmte daß*.

Là encore, le verbe *stimmen* indique un accord sur la valeur de vérité des propos, accord peut aller de l'approbation, de la confirmation à la restriction et à la concession. Ce rôle concessif n'est pas marqué a priori, sinon on n'éprouverait

pas besoin d'ajouter un terme restrictif ou concessif comme *freilich*, *schon* ou *zwar*.

<p>Des ligues de droite se sont d'ailleurs formées, assez puissantes, assez turbulentes, au même temps où le fascisme triomphait en Italie et en Allemagne. Et il est vrai que ce fascisme-là a exercé une fascination sur des intellectuels, et pas seulement sur eux, comme s'il était l'expression d'une certaine régénération... (Françoise Giroud Günter Grass, <i>Ecoutez-moi</i>, p.213)</p>	<p>Ziemlich mächtige und ziemlich unruhige rechte Bünde bildeten sich zu eben der Zeit, a Italien und in Deutschland der Faschismus siegte. Und es stimmt, daß dieser Faschismus eine gewisse Faszination auf Intellektuelle ausgeübt hat -und nicht nur auf sie -, als brächte er eine Erneuerung.(<i>Wenn wir von Europa sprechen</i>, p.178)</p>
--	--

(Ce que nous savons des convictions des deux auteurs –et la présence de *et* devant *il est vrai que*- nous amènent à penser que ce *il est vrai que* a le sens de *il faut bien reconnaître que*, *force est de constater que*. Donc constatation sans réserve mais sans plaisir.)

un exemple sans *daß* :

<p>- Vous me flattez, dit Olga Varlamoff en riant. Il est vrai que je l'ai prié, dans son propre intérêt, de travailler un peu, de renoncer à certaines... facilités sentimentales... . - Et il vous a obéi. Vous êtes la première femme à qui il obéisse. (H. Troyat, <i>Tant que la terre durera</i>, p.448)</p>	<p>"Sie schmeicheln mir", erwiderte Olga Warlamoff lachend. "Es stimmt, ich habe ihn in seinem eigenen Interesse gebeten, ein wenig zu arbeiten und gewissen ... Versuchungen aus dem Weg zu gehen." "Und er hat auf Sie gehört. Sie sind die erste Frau, auf die er hört."(<i>Solange die Welt besteht</i>, p.445)</p>
---	--

Là aussi, *il est vrai que* se borne à corroborer ce qui vient d'être dit.

Il se passe pour *il est vrai que* ce qui a été constaté pour *c'est vrai que* : le verbe *stimmen* se conjugue, c'est-à-dire qu'il se met au prétérit (*es stimmte*, *daß*) en concordance avec le temps du passage. Donc si *es stimmt*, peut-être considéré comme une locution, ce n'est pas le cas quand on a *daß* ou un autre terme, alors que *il est vrai* et *il est vrai que* apparaissent comme des expressions figées.

<p>On pouvait imaginer [...] d'épaisses vapeurs empoisonnées montant vers le ciel attentif. On pouvait craindre... mais ce vertige ne tenait pas devant la raison. Il est vrai que le mot de " peste " avait été prononcé, il est vrai qu'à la minute même le fléau secouait et jetait à terre une ou deux victimes. Mais quoi, cela pouvait s'arrêter (A. Camus, <i>La peste</i>, p.1248)</p>	<p>Man konnte sich [...] vorstellen, und die dicken, giftigen Dämpfe, die zum aufmerksamen Himmel emporstiegen. Man konnte befürchten...Aber diese schwindelerregenden Vorstellungen hielten der Vernunft nicht stand. Es stimmte, daß das Wort "Pest" ausgesprochen worden war. Es stimmte, daß in derselben Minute die Seuche ein oder zwei Opfer schüttelte und niederwarf. Aber was bedeutete das schon? Das konnte ja aufhören. (<i>Die Pest</i>, p.27)</p>
--	--

On le voit : on a affaire à un récit au passé (imparfait en français, prétérit en allemand) et le verbe *stimmen* ne fait pas exception. Qu'il soit seul ou accompagné d'un « adverbe connecteur » :

<p>Il écrivit à Moïsché deux ou trois bonnes lettres bien affectueuses, bien encourageantes, bien fraternelles. Pas de réponse. Il est vrai que le gaillard n'avait jamais été très fort de la plume. Il écrivit à sa soeur Rachel, à son frère Péretz, en Amérique. Pas de réponse. (R.Ikor, <i>Les fils d'Avrom</i>, p.294.)</p>	<p>. Er schrieb ein paar gute, sehr liebevolle, sehr aufmunternde, sehr brüderliche Briefe an Moische. Keine Antwort. Es stimmte zwar: der gute Moische wußte nicht recht mit der Feder umzugehen. Er schrieb an seine Schwester Rachel, an seinen Bruder Peretz nach Amerika. Keine Antwort. (<i>Die Söhne Abrahams</i>, p.443)</p>
---	---

9. *freilich*

11 occurrences

Freilich peut entrer dans le schéma *il est vrai que P mais Q*.

<p>enfin quand on s'est retiré, je lui ai donné la main ; et à la porte de son appartement elle a serré la mienne avec force. Il est vrai que ce mouvement m'a paru avoir quelque chose d'involontaire : mais tant mieux ; c'est une preuve de plus de mon empire. (Laclos, <i>Les liaisons dangereuses</i>, p.254)</p>	<p>Schließlich, als man aufbrach, gab ich ihr die Hand, und an der Tür zu ihrem Zimmer drückte sie mir mit aller Kraft meine Hand. Freilich dünkte mich dieser Druck ihrer Hand eine ganz unwillkürliche Regung, aber um so besser: er ist ein weiterer Beweis dafür, wie sehr sie mir schon verfallen ist. (<i>Die gefährlichen Liebschaften</i>, p.292)</p>
--	--

Pourtant d'ordinaire rien ne vient en corrélation avec *freilich*. Le plus souvent, cet adverbe modal » introduit une restriction, comme ici :

<p>Par coquetterie, il avait refusé un pilon, et s'était entraîné tout de suite avec une jambe articulée. Il y avait mis un véritable héroïsme... Il est vrai que ce n'était rien en comparaison des souffrances qu'il éprouvait auparavant, avec sa jambe " en viande " toujours suppurante... (Ikor, p.473)</p>	<p>. Aus Eitelkeit hatte er es abgelehnt, für den Anfang eine Krücke zu benutzen, sondern sich sofort mit einer Prothese abgeplagt. Er hatte dabei einen wahren Heroismus bekundet . . . Freilich war das nichts gegen die Qualen, die er vorher mit seinem "Bein aus Fleisch und Knochen" erduldet hatte, das immerfort eiterte...(p. 707)</p>
--	--

10. *zwar*

7 occurrences

Parfois, il « annonce une contrepartie » –comme disent *Les Invariables Difficiles*, tome 4. Alors il y a *aber* ou *andererseits* :

Cette fois, le français traduit l'allemand :

<p>Das einfache Leben! Die irdische Liebe! Der Frieden der Seele! Endlich! Sauerkraut meinetwegen, aber Sauerkraut kann auch etwas Herrliches sein! Mit Ananas zum Beispiel, in Champagner gekocht. Ich habe es zwar noch nie so gegessen, aber Eduard Knobloch behauptet, es sei ein Gericht für regierende Könige und Poeten. (E-M-Remarque, <i>Der schwarze Obelisk</i>, p.87)</p>	<p>L'amour terrestre. La paix de l'âme. Enfin! Choucroute, soit, mais la choucroute peut avoir son charme! Accompagné d'ananas par exemple, macérés dans du champagne. Il est vrai que je n'en ai encore jamais mangé, mais Édouard soutient que c'est un mets de princes et de poètes. (<i>L'obélisque noir</i>, p.141)</p>
---	--

<p>Auch die Maisvorräte sind bereits geringer als 1975 und dürften weiter schrumpfen. Cassandra-Rufer in Sachen Welternährung sind zwar seit den Irrlehren des Thomas Robert Malthus kaum noch in Mode, andererseits müßte schon eine gewaltige zweite "Grüne Revolution" ausbrechen, die alle bisher bekannten Dimensionen sprengt, um den jetzigen Trend noch umzukehren.(Martin-Schumann, <i>Die Globalisierungsfalle</i>, p.57)</p>	<p>Les réserves de maïs, elles aussi, sont moins importantes qu'en 1975, et devraient continuer à diminuer. Il est vrai que depuis les théories erronées de Thomas Robert Malthus, il n'est plus guère à la mode d'attirer l'attention sur les risques qui pèsent sur l'alimentation mondiale; mais d'un autre côté, si l'on veut renverser la tendance actuelle, il faudrait que survienne une deuxième et puissante "révolution verte", dont les dimensions dépasseraient tout ce que l'on a connu jusqu'ici. (<i>Le piège de la mondialisation</i>, p.53)</p>
--	---

Mais dans les autres cas, « *zwar* introduit une restriction au contexte antérieur, et sans annoncer de contrepartie » (*Les Invariables Difficiles*, IV, p.387) Un exemple en a été donné plus haut, avec *es stimmte zwar*.

11. On descend maintenant à 3 occurrences avec *gewiss*, *sicher*, *tatsächlich* et à 2 avec *es ist wahr* et *zugegeben*. Les autres traductions (par exemple : *sicherlich* ou *natürlich*) ne sont représentées chacune qu'une seule fois).

Plutôt que de donner des exemples qui ne feraient qu'allonger cet article sans grand profit, il vaut mieux insister sur le fait saillant qui oppose les traductions de *c'est vrai que* et *il est vrai que* : non seulement les traductions de *il est vrai que* sont plus rares mais elles sont beaucoup plus concentrées que celles de *c'est vrai que*. 5 traductions : *allerdings*, *stimmen*, \emptyset , *freilich*, *zwar* totalisent 60 % de l'ensemble. Et sauf \emptyset et *stimmen*, qui et pour cause, ne peuvent faire partie des *Invariables difficiles*, les trois autres sont données dans cet ouvrage comme des traductions de *il est vrai* ou *il est vrai que*. A cet égard notre étude n'apporte rien, si ce n'est la confirmation des recherches de nos collègues.

II. REMARQUES TERMINALES

Peut-être pouvons-nous maintenant passer de la constatation à l'explication pour faire le bilan de ce qui rassemble les deux expressions et de ce qui les distingue.

1. Les deux ont en commun un certain nombre de traductions, qui renvoient à un certain nombre de valeurs et ici il importe s'insister sur le fait que la valeur concessive et la valeur restrictive, si importantes soient-elles, ne sont que des valeurs parmi d'autres. Aussi bien *il est vrai que* et *c'est vrai que* peuvent servir à confirmer, corroborer et approuver. Et plus souvent encore à expliquer.

2. En fait les deux locutions se bornent stricto sensu à affirmer la vérité/réalité. Les valeurs diverses (de l'approbation totale à la concession feutrée ou manifeste) ne sont pas inhérentes, consubstancielles à *c'est vrai que* et à *il est vrai que*, elles sont induites par la situation et le contexte et sont le résultat d'une interprétation. C'est le locuteur, en fonction de son rapport au vrai qui choisit telle ou telle valeur dans la palette offerte. Et c'est l'auditeur /lecteur qui choisit une interprétation ou une autre. Toutefois, des signaux comme la présence de *mais* (donc dans un schéma argumentatif du type P mais Q) guident et donc restreignent le choix. Alors les deux locutions apparaissent comme les marqueurs d'une argumentation. Mais parfois il est loisible de comprendre ce « vrai » comme un accord ou une réserve et c'est pourquoi on a tant de traductions allemandes pour une seule expression française. Sinon la traduction serait uniquement et respectivement *es ist wahr/ das ist wahr, daß*.

3. Toutefois l'affirmation de la vérité d'un fait (alors que la simple énonciation de ce fait devrait suffire à le poser comme vrai) peut devenir une simple clause de style et la formulation une simple formule lexicale. C'est ce qui explique les traductions stéréotypées que sont *allerdings, freilich, zwar*.

Ce passage à une simple clause de style rend aussi possible la « traduction zéro », surtout lorsque le fait introduit par *c'est vrai que* ou *il est vrai que* apporte une explication à ce qui précède. Il est loisible alors au traducteur de se borner à exprimer ce fait explicatif.

4. Cependant ce passage de l'affirmation de la vérité à une formule stéréotypée est plus net pour *il est vrai que* que pour *c'est vrai que*. Le manifestent trois phénomènes : 1. *il est vrai que* est bien plus fréquent, alors que l'affirmation d'une vérité devrait pouvoir indifféremment revêtir l'une ou l'autre expression. 2. les traductions de *c'est vrai que* sont plus nombreuses et donc moins conventionnelles, 3. elles font plus souvent référence à la vérité et à la réalité que celles de *il est vrai que*. Ce n'est pas par hasard qu'on trouve pour *c'est vrai que* des *echt, in der Tat, richtig, wirklich, wahrhaftig*, qui manquent pour l'autre expression. Car dans les traductions favorites de *il est vrai que*, l'affirmation est bien affaiblie : *dings* dans *allerdings* pour le réel, *zu wahr* réduit à *zwar* pour le vrai.

5. Cette référence plus marquée par rapport au vrai/réel dans *c'est vrai que* tient, semble-t-il, à la présence de *ce*, du démonstratif, alors que le *il* dans *il est vrai que* n'est qu'un simple pronom, sujet apparent du verbe, dont le sujet réel est la proposition suivante. Désigner, c'est-à-dire montrer du doigt, a plus de poids et plus de force. Et c'est la raison pour laquelle la traduction zéro est plus difficile et donc plus rare qu'avec *il est vrai que*. C'est aussi un procédé cher au dialogue et ce n'est pas non un hasard si l'expression apparaît souvent lors d'un changement de locuteur, au début (au tout début ou presque) de sa prise de parole et en réaction à ce qui vient d'être dit par l'autre.

Aussi n'y a-t-il pas d'équivalence pure et simple entre *c'est vrai que* et *il est vrai que*, si ce n'est à titre provisoire, pour les besoins de l'analyse de la concession et donc d'un aspect parmi d'autres de l'emploi des deux expressions, qui en elles-mêmes se bornent à poser la vérité. Ensuite, cette vérité chacun la voit, comme midi, à sa porte.

Dialekt/ologie an der Jahrtausendwende

www.linguistik-online.com/24_05/

Jürgen Macha: Entwicklungen und Perspektiven in der Dialektologie des Deutschen:
Einige Schlaglichter

Sara Hägi (Bonn)/Joachim Scharloth: Ist Standarddeutsch für Deutschschweizer eine
Fremdsprache? Untersuchungen zu einem Topos des sprachreflexiven Diskurses

Claudia Bucheli Berger: Passiv im Schweizerdeutschen

Matthias Friedli: Si isch grösser weder ig! Zum Komparativanschluss im Schweizer-
deutschen

Janine Steiner: Also d'Susi wär e ganz e liebi Frau für de Markus! Zur Verdoppelung
des indefiniten Artikels in der adverbiell erweiterten Nominalphrase im Schweizer-
deutschen

Natacha Frey: W-Wort-Verdoppelung im Schweizerdeutschen

Nadja Kakhro: Die Schweizer Wenkersätze

Jürg Fleischer: Relativsätze in den Dialekten des Deutschen: Vergleich und Typologie

Katrin Häsler/Ingrid Hove/Beat Siebenhaar: Die Prosodie des Schweizerdeutschen -
Erkenntnisse aus der sprachsynthetischen Modellierung von Dialekten

www.linguistik-online.com/25_04/

Michaël Abecassis (Oxford): French of the present and the past: the representation of
the Parisian vernacular in Maurice Chevalier's songs

Enrique Huelva Unternbäumen (Brasilia): Zur semantischen Basis der Numerusdistink-
tion im gesprochenen Portugiesisch Brasiliens

Gunde Kurtz (Kaiserslautern): Deutsch als "leicht zu erlernende Fremdsprache"

Nikolaus Ruge (Caen): Zur morphembezogenen Überformung der deutschen Orthogra-
phie

Mohammad Reza Talebinezhad / Aram Reza Sadeghi Beniss (Isfahan): Non-academic
L2 Users: A Neglected Research Pool in ELT in Iran

Yves BERTRAND

A LA PÊCHE AUX MOTS
(COMMENT TRADUIRE EN ALLEMAND DES COMPOSES FRANÇAIS)
-De **brosse à reluire** à **camp retranché**-

Brosse à reluire

Le mot est moins intéressant en lui-même que par les expressions qu'il contient. Il est significatif à cet égard qu'il n'y pas d'entrée *brosse à reluire* dans Pons (*Großwörterbuch*), mais qu'à l'entrée *brosse* on trouve : « qn manie [o passe] la brosse à reluire à qn : jd geht jdm um den Bart ». Or, à l'entrée *Bart* de *DUW* (*Deutsches Universalwörterbuch*) on a : **jmdm. um den B. gehen/streichen** (*jmdm. Schmeicheln*). Donc *passer la brosse à reluire* signifie *flatter*.

Le corpus que je possède offre d'un côté le substantif, de l'autre l'expression.

1. *La brosse à reluire*

Dans les quatre occurrences (dont trois de la même œuvre) *brosse à reluire* ne désigne pas un instrument, mais une personne. Il s'agit donc d'un surnom.

Une unique occurrence dans *Vipère au poing* :

Tenez-vous bien et respectez-moi, car c'est mon grand-oncle. Le retour à la terre, le retour de l'Alsace, le retour aux tourelles, le retour à la foi, l'éternel retour ! Non, vous n'avez pas oublié ce programme. C'est lui " la brosse à reluire de la famille ", c'est lui le grand homme, (H. Bazin, <i>Vipère au poing</i> , p.18)	Zurück zur Scholle, zurück ins Elsaß, zurück zum Schloßturn, zurück zum Glauben, immer und ewig zurück! Nein, dies Programm habt ihr nicht vergessen. René Rezeau ist die " Bürste, die die Familie auf Hochglanz brachte ", er ist der große Mann, (<i>Viper im Würgegriff</i> , p.13)
---	---

Ici, l'homme en question ne flatte pas en soi, c'est son existence qui est flatteuse pour la famille.

Trois fois le même surnom pour la même personne dans *Bloody Mary* de J. Vautrin :

Avance, dit la voix aux chaussures jaunes et à la brosse à reluire . Je lève la tête. La porte de la caravane est grande ouverte. Invitation au voyage. Passe le premier dit Zyeux bleus, brosse à reluire et chaussures jaunes. Je fais ce qu'il dit. (p.234)	- Vorwärts, sagt die Stimme mit den gelben Schuhen und dem Pomade-Bürstenschnitt . Ich heb den Kopf. Die Tür des Wohnwagens steht sperrangelweit auf. Wir werden eine Reise tun.- Geh du voran, sagt Blauauge, Pomadenbürste und Gelbschuh-Heini. Ich tue, was er sagt. (p.197)
--	---

La première traduction montre qu'il est fait allusion à la coiffure en brosse. Dans les deux autres, strictement semblables (et il est donc inutile de citer la troisième), on se contente de *Pomadenbürste*.

2. L'expression est *passer la brosse à reluire* et on en trouve une occurrence dans le livre de F. Beigbeder : *99 francs* :

<p>Logiquement, vous devriez cartonner avec les gonzesses arrivistes qui descendent ici pour démarcher du taf, leur book sous le bras au Jane's Club loué par Première Heure (une grosse boîte de prod venue ici passer la brosse à reluire dans le dos des créatifs). (p.223)</p>	<p>Eigentlich müsstet ihr die Karrieretussen auf Jobsuche poppen, die mit ihrem Book unterm Arm im Jane's Club rumhängen, den Première Heure gemietet hat (eine große Filmproduktion, die den Kreativen hier Honig ums Maul schmiert). (p.214)</p>
---	---

Il y a là un synonyme à l'expression *jmdm um den Bart gehen/schmieren* et d'ailleurs à l'entrée *Bart* de *DUW* : *jmdm Honig ums Maul schmieren* suivait immédiatement *jmdm. um den B. gehen/streichen* (*jmdm. Schmeicheln*).

Bulletin d'information

Pons, le seul qui ait une entrée *bulletin d'information*, se contente de *die Nachrichten*.

C'est par *bulletin d'information* qu'est traduit *berichten* dans le livre de Konsalik *Liebe auf heißem Sand* :

<p>Trotz der wenigen Stunden des Kampfes zeichnete sich das schon ab, Radio Amman und Radio Kairo berichteten stündlich darüber (p.52)</p>	<p>La lutte ne durait que depuis quelques heures, mais déjà Radio-Amman et Radio-Le Caire ne cachaient plus leur angoisse... D'heure en heure, un bulletin d'information tenait les auditeurs au courant des événements; (<i>Amour et sable chaud</i>, p.74)</p>
---	---

De même *bulletin d'information* est utilisé pour traduire l'allemand dans l'ouvrage suivant :

An diesem Donnerstag im Januar 1996 "ist der Markt sehr nervös", klagt Slough. Vor Arbeitsbeginn hat er die Tagesausgabe des hauseigenen Informationsdienstes der volkswirtschaftlichen Abteilung studiert. (Hans-Peter Martin, Harald Schumann, <i>Die Globalisierungsfalle</i> , p.77)	Ce jeudi de janvier 1996, "le marché est très nerveux", déplore Slough. Avant de commencer son travail, il a étudié l'édition du jour du bulletin d'information interne édité par le département économique de son entreprise. L'issue de la session du directoire de la Bundesbank, à Francfort, sera décisive. (<i>Le piège de la mondialisation</i> p.73)
---	--

Mais c'est bien par *Nachrichten* qu'est traduit le mot français :

Il y a des moments où tout semble aboutir à la même impasse dans la vie de Louise : comment assurer le bulletin d'information de 18 h 15, avenue des Champs-Élysées, Paris 8e, et le biberon de 18 heures, rue Raynouard, Paris 16e, alors que Simone, Ginette ou Lucette quittent la maison à 17 heures ? (Benoite Groult, <i>Les trois quart du temps</i> , p.236)	ES gibt Zeiten, da scheint alles in Louises Leben in eine Sackgasse zu führen: Wie kann man zu den Abendnachrichten um viertel nach sechs in der Avenue des Champs Élysées, im achten Arrondissement von Paris auftreten und gleichzeitig in der Rue Raynouard, im sechzehnten Arrondissement, das Sechs- Uhr-Fläschchen (<i>Leben will ich</i> , p.291)
---	--

Toutefois il y a une occurrence de *das Nachrichtenbulletin* dans *DWDS (das Digitale Wörterbuch der deutschen Sprache des 20. Jahrhunderts)* et dix dans le corpus de Mannheim, (Institut für deutsche Sprache), dont celle-ci :

St. Galler Tagblatt, 25.03.2000 «Weckruf» an die Regierung:

Am Mittwoch gab der Sender in seinem **Nachrichtenbulletin** zu, er habe «den Prozess zur Anstellung von Mitarbeiterinnen und Mitarbeitern regelmässig manipuliert, um Frauen auszuschliessen». Die Betrugsvorwürfe weist VOA aber nach wie vor zurück.

Et il y a aussi un (un seul) exemple de *der Nachrichtenbericht* :

Salzburger Nachrichten, 26.11.1999; Rezept zur Hexenjagd:

Mit den 300 Dollar, die sie hatten, drehten Sanchez (30) und Myrick (35) ein acht Minuten langes Video, eine Art Werbefilm für ihr Projekt. Darin zu sehen: ein authentisch gemachter **Nachrichtenbericht**, der von den mysteriösen Vorfällen im Wald handelt. Dieses Video wurde Investoren vorgespielt, gleichzeitig wurde es ins Internet gestellt. Und der Stein begann zu rollen.

Un exemple aussi dans le corpus de *Wortschatz-Lexikon* (<http://wortschatz.uni-leipzig.de>):

Auslöser des Bruchs zwischen den beiden Rundfunkstationen war ein **Nachrichtenbericht** Ende vergangener Woche. (Quelle: *Berliner Zeitung* 1997)

Quand le contexte est clair on se contentera donc de *die Nachrichten*.

Bulletin de santé

Ärztliches Bulletin disent Pons et Sachs-Villatte.

1 exemple dans le corpus du DWDS

Die ärztlichen **Bulletins** stellen jedoch seinen Zustand als zufriedenstellend hin.

De même (grâce à <http://www.presse-suche.de/>) :

Kieler Nachrichten, (28.02.05) :

... des Papstes sei gut heißt es unter Berufung auf ein **ärztliches Bulletin** Der Papst hatte am Donnerstag wegen akuter Atemnot ..

das Gesundheitsbulletin existe-t-il ? Oui, répond *google*, en citant 66 occurrences :

... Verdüsterungen ohne jede Hoffnung auf irgendwelche ernstzunehmenden Lichtblicke", so etwa lautet das beinahe tägliche **Gesundheitsbulletin**. ...www.literaturkritik.de
[\[Web4Free.at\] - Artikel - Thomas Klestil schwebt in akuter](#) Für morgen Dienstag Vormittag sei ein **Gesundheitsbulletin** geplant wenn sich nicht etwas anderes ergibt. Die Medizin sei jedenfalls nicht so planbar wie ...

Le corpus de Mannheim (IDS) donne 23 *ärztliches Bulletin* et seulement 5 *Gesundheitsbulletin*. Mais on trouve d'autres *Gesundheitsbulletin* dans d'autres corpus.

der Gesundheitsbericht existe. Il ne désigne pas l'état de santé d'un patient, mais est un rapport sur l'état sanitaire d'une population, comme le montrent les occurrences dans *Google* ou dans le *Wortschatz-Lexikon* de Leipzig :

Kürzlich erhob das Robert-Koch-Institut (RKI) in einem **Gesundheitsbericht** die Lage der alternativmedizinischen Nation. (Quelle: *Die Zeit* 2002)

Das geht aus dem **Gesundheitsbericht** des Landes für 1999 hervor, den Sozialministerin Martina Bunge (PDS) am Montag in Schwerin vorgelegt hat. 1985 betrug die Lebenserwartung für Frauen 75,2 Jahre, die für Männer etwas mehr als 68 Jahre. (Quelle: *DIE WELT* 2001)

Das belegt der unter dem Titel "Stadtdiagnose 2" erschienene **Gesundheitsbericht**, den Senatorin Karin Roth am Mittwoch präsentierte. (Quelle: *DIE WELT* 2001)

Bulletin de victoire

Pas de *bulletin de victoire* dans les dictionnaires. Ni dans *Presse-Suche de*, ni dans le lexique de Leipzig. Mais 1 dans DWDS, 1 dans le corpus de Mannheim (IDS) et 3 dans *Google*, dont voici le premier :

[Ludwig Marcuse Die Legende unserer Tage \(Das Tage-Buch Jg. 13 Nr](#) Kurz und gut, die Abenteurer, welche groß im **Siegesbulletin** stehen. Die Abenteurer, welche allen andern Volksgenossen den Maulkorb vorlegen. ...www.students.uni-mainz.de

Bureau de tabac

Der Tabakladen, der Tabakwarenladen et *das Tabakwarengeschäft*, disent les dictionnaires. Mais la traduction ne rend pas compte de la réalité française : notre bureau de tabac –établissement de monopole- était attribué par l'autorité.

Le passage suivant montre que l'attribution des bureaux de tabac était une affaire politique :

« Il (le maire de ma commune, YB) me conseilla de demander quelque chose au gouvernement républicain pour lequel j'avais tout sacrifié et pour lequel j'étais si horriblement persécuté. Je fis alors la demande d'un bureau de tabac qui me fut presque aussitôt accordé grâce à mes bons services militaires plutôt qu'aux sacrifices faits en faveur de la république car les dispensateurs des bureaux de tabac d'alors n'étaient guère partisans de ce gouvernement. Cependant dès que je fus nommé titulaire du bureau de tabac de Pluguffan, le préfet voulut absolument que j'aie le gérer moi-même, ce qui était du reste de mon intérêt. » (www.deguignet.org)

Le confirme ce passage du roman de G. Chevallier, *Clochemerle* :

Lorsque Fouache sombra dans le delirium tremens, pour mourir peu après, on estima que cette triste fin était la conséquence de ses loyaux services. On donna un bureau de tabac à sa veuve, qu'on savait maîtresse de secrets qui eussent déchaîné le drame dans vingt ménages (p.253)	Als Fouache im Delirium tremens landete, um bald darauf zu sterben, faßte man dieses traurige Ende als die Folge treuer Dienste auf, und da man wußte, daß seine Witwe Geheimnisse bewahrte, deren Enthüllung zwanzig Haushalte durcheinandergebracht hätte, besorgte man ihr die Geschäftsführung eines Tabakladens .(p.282)
---	--

Donc on ne peut traduire que certains des aspects de notre *bureau de tabac*, dans le passé et de nos jours encore à cause des services annexes que rend ce commerce (vente de timbres fiscaux, Pari mutuel urbain, paris de la Française des jeux) attaché par ailleurs à un débit de boissons... La plupart des connotations disparaissent au passage.

Cabine de bain

Alors que Pons donne die *Badekabine* et die *Umkleidekabine*, *DUW* ne connaît que le second : **Um|klei|de|ka|bi|ne**, die: *Kabine* (2 a) *zum Umkleiden*.

Les autres dictionnaires confirment cette préférence. Ainsi, le corpus de Mannheim (IDS) ne donne que 7 « Treffer » pour *Badekabine* et 1588 pour *Umkleidekabine* ; dans *Google* 6640 *Badekabine*, 101 000 pour *Umkleidekabine*.

On peut s'étonner que le terme plus long l'emporte sur le plus court. Sans doute parce qu'il est plus clair. En effet *eine Badekabine* n'est pas une cabine où l'on se baigne, mais où l'on se change. Avec *die Umkleidekabine*, aucun doute n'est possible.

Cachet d'aspirine

Die Aspirin-tablette. Pons donne même une locution qui est sans doute inconnue de bien des francophones : *blanc comme un cachet d'aspirine : kreidebleich*.

Le *Wortschatz Lexikon* de Leipzig cite un exemple qui ne manque pas de piquant :

Das heute von Alain Crombecque geleitete Festival d'Automne zieht sich hin bis zum Jahresende und sprudelt im Pariser Kulturdschungel wie eine **Aspirin-tablette** in der Seine. (Quelle: *Die Welt* 2001)

Cadavre ambulante

Eine wandelnde Leiche

Ainsi, cet exemple emprunté cette fois au moteur de recherche de Yahoo :

Yarg - Lebewesen ... Wandelnde Leiche. Eine **wandelnde Leiche** ist ein aus dem Reich der Toten zurückgekehrter ... So erscheint die **wandelnde Leiche** als ungelenkte Marionette. Eine **wandelnde Leiche** ist kein ...www.yarpg.de

Voici l'unique occurrence du corpus de Mannheim :

Mannheimer Morgen, 15.05.1998, Weltwissen; Streit um die Haftbedingungen:

Nach Angaben seiner Anwälte leidet Dutroux Mandant unter den verschärften Haftbedingungen seit seiner Flucht. Er könne sich nicht mehr aufrecht halten. "Er ist **eine wandelnde Leiche**", sagte sein Anwalt.

Wandelnde Leiche est à la base d'une locution allemande :

Redensart	Erläuterung	Beispiele	Ergänzungen
wie eine wandelnde / lebende Leiche aussehen	sehr elend aussehen		umgangssprachlich

(<http://www.redensarten-index.de>)

Cadran solaire

Die Sonnenuhr : « **Son|nen|uhr**, die: auf einer waagerechten od. senkrechten Fläche angeordnete Skala, auf der der Schatten eines zu ihr gehörenden Stabes die Stunden anzeigt. » (DUW)

Die Alten kannten **die Sonnenuhr** (s.d.), die Sanduhr (s.d.) und die Wasseruhr (s.d.) (c'est à dire le sablier et la clepsydre) Cité par <http://www.dwdscorpus.de/>

Café au lait

La traduction par *der Milchkaffee* ne rend compte, et encore, que de la composition du breuvage. Non de ce que cette boisson, prise dans un bol, pas dans une tasse, représente dans le petit déjeuner de bien des francophones.

Le *Milchkaffee* des germanophones se situe dans un autre contexte, que voici, et d'abord un exemple suisse :

St. Galler Tagblatt, 10.12.1997 **Mittwoch, 10. Dezember 1997:**

39 Prozent der in Cafés getrunkenen Kaffee-Zubereitungen sind Cafés crème. Jetzt rückt der Espresso mit einem Anteil von 29 Prozent auf der Beliebtheits-Liste vor. Er hat damit den **Milchkaffee** (mit 19 Prozent auf Rang drei) überholt, in einigen Lokalen liegt er an der Spitze. Cappuccino liegt mit 11 Prozent auf Rang vier.

Puis un exemple allemand :

Mannheimer Morgen, 19.07.2002; Ein perfekter Freund:

Fabio mußte blaß geworden sein, denn Tanner fragte: "Möchten Sie einen Kaffee? Ich habe Espresso nature, Espresso Creme, Cappuccino, Café Creme, Café nature, **Milchkaffee**. Oder ein Glas Wasser? Möchten Sie ein Glas Wasser?"

Café crème

Si l'on se rapporte à l'item *café au lait* ci-dessus, on voit que *café crème* existe même s'il perd son accent grave au passage. *Pons*, à tort, le traduit par *Milchkaffee*, c'est-à-dire comme *café au lait*, ce qui fera bondir les amateurs.

L'exemple suivant (pris à *DWDS*) nous montre que le mot est du masculin :

Der **Café crème** duftet himmlisch auf dem Tisch.

L'Institut für deutsche Sprache de Mannheim sert 43 *café crème*. C'est dire que cette boisson a su s'imposer outre-Rhin. Chose étonnante, car bien des Allemands trouvent le café français trop torréfié et lui préfèrent le leur ou l'italien. Il se peut donc que le café crème allemand ne corresponde pas tout à fait au nôtre.

Cahier des charges

Il s'agit selon le *Petit Larousse Illustré* d'un « a) document écrit qui, dans le cadre d'un contrat administratif, détermine les obligations réciproques de d'Administration et de son cocontractant b) recueil des caractéristiques que doivent présenter un matériel, une réalisation technique et à l'étude ou en cours de réalisation. » *Pons* se contente de *das Pflichtenheft*. **On ne trouve pas de définition de ce mot ni dans *DUW* ni dans *Meyers Taschenlexikon*. *Wikipedia* nous en donne une:**

Das Pflichtenheft (auch: Fachfeinkonzept, fachliche Spezifikation) ist die [vertraglich](#) bindende, detaillierte Beschreibung einer zu erfüllenden Leistung, zum Beispiel eines geplanten [Geräts](#), einer technischen [Anlage](#), einer [Maschine](#), eines [Werkzeugs](#) oder auch eines

Softwareprogramms. Im Gegensatz zum Lastenheft sind die Inhalte präzise, vollständig, nachvollziehbar sowie mit technischen Festlegungen verknüpft, die die Betriebs- und Wartungsumgebung festlegen. Im Gegensatz zum technischen Design (auch: technische Spezifikation) beschreibt das Pflichtenheft die geplante Leistung, in unserem Beispiel das Softwareprogramm als Black Box. Entsprechend enthält es in der Regel nicht die Lösung der Probleme (hier der Implementierungsprobleme).¹

Il semble donc que cette définition corresponde au point b de la définition du *Larousse*.

Sachs-Villatte propose *das Lastenheft, das Leistungsverzeichnis et die Vergabebedingungen*.

1. En ce qui concerne *das Lastenheft* on se rapportera à la définition de *Pflichtenheft* ci-dessus.

2. Pour *das Leistungsverzeichnis*, *Wikipedia* répond: „**Es existiert kein Artikel mit diesem Namen.**“ Rien dans *DUW*, rien dans *Meyers Taschenkexikon*. Avec *google*, le mot est souvent associé à *Preis*. Il s’agit donc d’un rapport entre des prestations et le prix à payer pour les obtenir. On a donc :

Preis- und **Leistungsverzeichnis**. Persönliche Konten. Mindesteinlage zur Kontoeröffnung 10.000 EUR bei in EUR geführten Konten ...www.fxdirekt.de/

Sinon, il s’agit des prestations qu’offre une entreprise, un laboratoire par exemple :

Die nachfolgenden Tabellen listen alphabetisch unsere Laborleistungen aus den genannten Gebieten, [...] ... www.ma.uni-heidelberg.de

Là encore, on se trouve dans la partie b de la définition du *Larousse* :

3. Pour *Vergabebedingungen*, même réponse de *Wikipedia*. Même silence de *DUW* et de *Meyer*.

Chez *Google*, des occurrences comme celles-ci semblent nous rapprocher de la définition a du *Larousse*, c’est-à-dire des cahiers des charges pour les conditions d’attribution d’un marché public (*Vergabe von öffentlichen Aufträgen*) :

Bewerbungs- und **Vergabebedingungen** des Landes NRW
BESONDERE **VERGABEBEDINGUNGEN** FÜR ÖFFENTLICHE BAUARBEITEN
www.provinz.bz.it

¹ Pour gagner de la place, j’ai condensé la disposition typographique de l’article, mais n’ai pas touché au contenu.

Le *dictionnaire économique, commercial et financier* (Boelcke, Straub, Thiele) cite aussi *der Aufgabenbereich, die Aufgabenstellung, Definition/Beschreibung der Aufgaben*. Ces mots existent chez *DUW*, mais pas au sens juridique du terme.

Les exemples de *google* ne sont pas spécifiques d'un cahier des charges. Ainsi:

AUFGABENBEREICH DER PHONETIK. Die Phonetik ist eine Naturwissenschaft auf der Grundlage von Anatomie, Physiologie, Physik (Akustik) und Mathematik.
www.pfmb.uni-mb.si

On retiendra donc *Vergabebedingungen* pour le premier sens de *cahiers des charges* (rapports entre une administration et son cocontractant) et *Pflichtenheft* pour le second (caractéristiques techniques).

Caisse à outils

DUW nous donne la réponse : **der Werk|zeug|kas|ten**, der: *Kasten zur Aufbewahrung von Werkzeug.*

Cet extrait de la *Frankfurter Rundschau on line* : Eigenmarketing (09.03.2005) montre que le mot peut-être pris au sens figuré

Mag sein, dass ihr Produkt zu den angebotenen Stellen passt, aber Sie müssen sich auch mit der Frage beschäftigen, wie gut eigentlich die Konkurrenz ist. Als **Werkzeugkasten** sei hier die Produktpolitik im Marketing erwähnt.

Caisse d'épargne

Pourquoi ne pas donner le début de l'entrée *die Sparkasse de Meyers großes Taschenlexikon* ? **Sparkasse**

(Sparbank), Kreditinstitut, dessen Hauptaufgabe ursprünglich die Verw. von Spareinlagen war. Unterstützt von den regionalen Landesbanken/Girozentralen haben sich die dt. S. zu Universalbanken entwickelt. In Dtl. existieren (2000) 578 (1992: 723) S. mit 19 359 Geschäftsstellen und 282 800 Mitarbeitern. Die Bez. S. ist den öffentl. S. (kommunale oder freie öffentl. S.) vorbehalten. Die bei weitem überwiegenden kommunalen S. sind gemeinnützige Anstalten des öffentl. Rechts in der Form von Stadt-, Kreis- oder Bezirks-S.

mettre son argent à la caisse d'épargne : *Geld auf die Sparkasse bringen.*

Caisse de résonance

DUW : **Re|so|nanz|kas|ten**, der (Musik): vgl. Resonanzkörper.

Là, il est dit : **Re|so|nanz|kör|per**, der (Musik): *(bes. bei Saiteninstrumenten) Hohlkörper aus Holz, durch den die Schwingungen eines Tons u. damit der Klang verstärkt werden.*

Cet extrait d'article, cité dans le *Wortschatz-Lexikon* montre que le mot peut être pris au sens figuré :

Das Gedicht als Resonanzkasten für Schwingungen und Tonreihen ist ja nicht erst mit Ernst Jandl, Gerhard Rühm und Oskar Pastior im Schwange. (Quelle: DIE WELT 2000)

Le corpus de *l'Institut für deutsche Sprache* donne 109 « Treffer » pour der *Resonanzkörper* pour 40 *Resonanzkasten* seulement. Même supériorité dans *www.google.de* : 15 000 pour 1320. On préférera donc, sauf raisons contraires, *der Resonanzkörper*.

Calcul mental

Il y a en allemand d'une part le substantif : **Kopf|rech|nen**, das; -s: *Rechnen im Kopf*: im K. bin ich schwach. (DUW) et d'autre part le verbe *kopfrechnen* : **kopf|rech|nen** <sw.□V.; nur im Inf. u. Part. gebr.>: *rechnen, ohne aufzuschreiben*: sie kann gut k. D'où la traduction de *Pons* : *Il fit un rapide calcul mental : er rechnete schnell im Kopf*, puisque *kopfrechnen* (cf ci-dessus) ne s'emploie qu'à l'infinitif et au participe.

Calme plat

die Flaute, die völlige Windstille, disent les dictionnaires F-A. DUW est plus précis : **Flau|te**, die; -, -n [zu flau]: **1.** (Seemannsspr.) *sehr geringe Bewegung der Luft*; *Windstille*: es herrschte totale F.; in eine F. geraten. **2.** (Kaufmannsspr.) *Zeit, in der keine Nachfrage nach Waren, Gütern o.□Ä. herrscht*: es herrscht eine allgemeine F. **3.** *vorübergehende Leistungsschwäche, lustlose Stimmung*.

Le *Wortschatz-Lexikon* de Leipzig donne des synonymes :

- Synonyme: [Baisse](#), [Depression](#), [Kalme](#), [Konjunkturierniedergang](#), [Konjunkturrückgang](#), [Krise](#), [Rezession](#), [Tiefstand](#), [Windstille](#)
- vergleiche: [Baisse](#), [Stille](#), [Windstille](#)
- ist Synonym von: [Ebbe](#), [Kalme](#), [Stagnation](#), [Stauung](#), [Stillstand](#), [Stockung](#), [Tiefstand](#), [Windstille](#)
- wird referenziert von: [Geschäftsstille](#), [Windstille](#)

pour *die Windstille*, *Meyers* est plus précis que DUW : **Windstille**

(Flaute), völlige Luftruhe oder nicht wahrnehmbare Windgeschwindigkeit < 0,2 m/s.

L'exemple suivant (*DWDS*<http://www.dwds.corpus.de/>) montre que *Windstille* peut s'employer aussi, bien que rarement, au sens figuré :

Diese Geschichte trug sich einst in Peking zu in einer jener Perioden **politischer Windstille**, wenn der Schritt der Zeit innezuhalten scheint und die wie Zwischenakte in der großen ostasiatischen Tragikomödie sind.

Un autre exemple (Institut für deutsche Sprache) plaira aux utilisateurs d'*internet* :

Frankfurter Rundschau, 01.11.1997, S. 8

Gehorsam füttere ich meinen Computer mit der neuesten Version des Internet Explorers - und stelle fest, daß mir das stundenlange Downloaden schon auf die Nerven geht: so gut bin ich bereits auf Tempo, Dynamik und das existenznotwendige Chaos auf meinem Schreibtisch programmiert. Wo kein Orkan ist, tritt mit Sicherheit sofort die absolute **Windstille** ein, Stagnation und Tod oder zumindest die Gewißheit, auf dem Abstellgleis zu verrotten.

Camisole de force

Die Zwangsjacke

La définition de *DUW* a l'intérêt de montrer aussi le sens figuré de ce mot :

Zwangsjacke, die: *bei Tobsüchtigen verwendete, hinten zu schließende Jacke aus grobem Leinen, deren überlange, geschlossene Ärmel auf dem Rücken zusammengebunden werden*: jmdn. in eine Z. stecken; Ü chemische Z. (Jargon; *der Ruhigstellung dienende Medikamente, bes. Neuroleptika*).

Pons donne aussi comme expression pour *passer la camisole de force à qn* : *jd legt jdm die Zwangsjacke an*.

Camp d'extermination (ou camp de la mort)

Das Vernichtungslager : 850 occurrences dans le corpus de Mannheim (Institut für deutsche Sprache). En voici une :

St. Galler Tagblatt, 03.05.1999, Retten war ihm Pflicht:

Auschwitz, das als KZ im Herbst 1939 errichtet und ab Ende 1941 zum **Vernichtungslager** ausgebaut wurde, bedeutete mit einer Million jüdischer Opfer die technische Perfektionierung des Judenmordes, der unter dem tarnenden Begriff «Endlösung» planmässig ganz Europa «judenfrei» machen sollte. Auschwitz war schliesslich das Ziel der meisten Deportationen aus West- und Nordeuropa und wurde, mehr als andere Todeslager auf polnischem Boden wie Majdanek-Lublin oder Chelmno, zum Inbegriff des Zivilisationsbruchs.

Camp de concentration

3442 occurrences de ce mot dans le corpus de Mannheim mars 2005

Das Konzentrationslager **Kon|zen|tra|ti|ons|la|ger**, das <Pl.□-> [wohl LÜ von engl. concentration camp, Bez. für die erstmals 1901 vom brit. Feldmarschall H.H. Kitchener (1850|1916) eingerichteten Internierungslager im Burenkrieg (1899|1902)]: **1.** (nationalsoz.) (*zur Zeit der nationalsozialistischen Herrschaft*) *Lager, in dem Gegner des nationalsozialistischen Regimes sowie Angehörige der als minderwertig erachte-*

ten Völker und andere nicht erwünschte Personengruppen in grausamer Weise unter menschenunwürdigen Bedingungen gefangen gehalten [und in großer Zahl ermordet] werden: ins K. kommen; jmdn. in ein K. einweisen; jmdm. mit K. drohen (Abk.: □KZ).

2. Massenlager, das Elemente des Arbeits-, Internierungs- u. Kriegsgefangenenlagers sowie des Gefängnisses u. Gettos vereinigt (im 20. Jh. vor allem in Diktaturen zur Unterdrückung der Opposition benutzt): er bewachte ein K. im Burenkrieg. (DUW)
abrégé en *KZ –Lager* ou tout simplement en *KZ*:

KZ [↔Υ(:)'×≥↔×], das; -[s], -[s]: **Konzentrationslager**: die Befreiung der KZs; dem KZ entkommen, entfliehen; im KZ umkommen, sterben, ermordet werden. (DUW)

Le détenu d'un camp de concentration est der *Kz-Häftling*, abrégé en *Kzler* ...

entsinnen, daß er Lautenbach mit einem Gewehr und Schmidt mit einer Pistole gesehen habe, und er gab an, daß, als Lautenbach schoß, mehrere **Kzler** umfielen. ...
www.celle-im-nationalsozialismus.de

Camp fortifié/camp retranché

Pons connaît uniquement *le camp retranché* qu'il traduit par *befestigtes Lager*. *Sachs-Villatte* regroupe sous cette même traduction *camp fortifié* et *camp retranché*. *Grappin* ne connaît que *le camp retranché* : *verschanztes Lager*
Google.de connaît les deux mais propose bien plus d'occurrences de *befestigtes* (760) que de *verschanztes* (122) *Lager* :

Die Legionen errichteten am Ufer ein **befestigtes Lager**. Dort hatte sich Vercingetorix verschanzt und an den Gebirgszugängen ein **befestigtes Lager** errichtet. ...
www.jop-kriegskunst.de/gallkrieg.htm -

- On notera que dans cet exemple, les deux verbes *sich verschanzen* et *befestigen* apparaissent.

Ein **verschanztes Lager** ist ein von Verteidigungsanlagen umgebenes **Lager**, das auch als Festung dient und für längere Benutzung vorgesehen ist. www.mlwerke.de

.Als er von der Nähe des Gegners erfuhr, rückte er über die Alpen und schlug am Rhonefluß ein **verschanztes Lager** auf...www.weltgeschichte-online.de

A suivre/ Fortsetzung folgt...

Beate Courdier
Professeur certifié d'allemand
Université de Nancy 2

Theaterspielen im Deutschunterricht

Um eine Sprache zu erlernen, brauchen wir unser Gedächtnis, in dem wir Strukturen und Vokabeln speichern müssen, um sie im geeigneten Moment wieder anzuwenden. Ausgehend von der Beobachtung im Unterricht, dass viele Schüler Probleme haben, Sätze, seien sie auch noch so kurz, im Gedächtnis zu behalten, um sie entweder zu wiederholen oder umzuformen, bin ich zu der Überzeugung gelangt, dass man die Schüler wieder mehr zum Auswendiglernen anregen sollte. Da das Auswendiglernen aber von den Schülern nicht so einfach akzeptiert wird, habe ich nach einer geeigneten Methode gesucht und bin auf das Theaterspielen gekommen. Beim Theaterspiel gehört das Auswendiglernen einfach dazu: jeder Zuschauer würde sich wundern, wenn der Schauspieler seine Rolle vom Blatt abliest.

Ich will im Folgenden versuchen, einige Vorteile des Theaterspielens zu erläutern und Möglichkeiten aufzuzeigen, wie man das Theaterspiel im Fremdsprachenunterricht einsetzen könnte.

Oft werden im Unterricht noch dieselben Lernstrategien für die gesamte Klasse angewendet, obwohl jeder Schüler anders ist und seine eigenen Lernmethoden hat. Die Schüler, die sich nicht anpassen können, geraten daher sehr schnell in große Schwierigkeiten und verlieren die Lust an der Schule. Das Theater sieht die Person in ihrer Globalität und misst auch der soziokulturellen Komponente viel Bedeutung bei. Die Kinder sind nicht mehr passiv, sondern nehmen aktiv teil am Theaterspiel. Es genügt nicht, dass sie etwas nachahmen, sondern sie sollen kreativ sein, sich in die Rolle der zu spielenden Person hineinversetzen, sich diese Person vorstellen und überlegen, wie man sie am besten dem Publikum nahebringt. Sie müssen Gefühle wiedergeben, Situationen spielen, und das zunächst vor den anderen Mitspielern, die wiederum aufmerksam zusehen bzw. zuhören müssen, um ihr Urteil über das Dargestellte abzugeben. Das heißt, sie üben Kritik, aber nicht im negativen, sondern im positiven Sinne, machen Vorschläge, wie man das Spiel verbessern könnte, stellen ihre Version vor, die wiederum von den Ersteren beurteilt wird. So sind die Mitspieler in einem permanenten Austausch, jeder ist bemüht, die besten Strategien zu finden, damit das

gesamte Theaterstück ein Erfolg wird und das alles sollte nach Möglichkeit in der Zweitsprache ausgedrückt werden, wodurch auch dieses Vokabular geübt werden kann. Das Spiel fördert so das gegenseitige Verständnis, die Toleranz, denn was zählt, ist also nicht so sehr die einzelne Person, sondern das Ensemble, das gemeinsam zum Erfolg beiträgt.

Frei vor einer Gruppe sprechen, Vorschläge machen, Kritik einstecken können, ohne Angst vor einem Publikum auftreten, sind alles Fähigkeiten, die man später im Berufsleben braucht und die auf diese Weise schon im jungen Alter sozusagen als Nebeneffekt des Theaterspielens erworben werden können. So trägt das Theaterspielen zur Sozialisation der Schüler bei, was bekanntlich neben der Vermittlung von Kenntnissen eine Hauptfunktion der Schule darstellt.

Fassen wir also noch einmal die Vorteile des Theaterspielens in der Schule zusammen. Folgende Fähigkeiten werden beim Kind entwickelt:

Kommunikationsfähigkeit

Anpassungsfähigkeit durch aktives Zuhören

Körperbeherrschung

Teamgeist

Kreativität

Kritikfähigkeit

Eine große Schwierigkeit für den Lehrer sind heterogene Lernergruppen und auch hier liefert das Theaterspiel Möglichkeiten, gerade von der Heterogenität zu profitieren und Stücke anzubieten, in denen sowohl schwache als auch starke Schüler integriert werden. So können die Hauptrollen an motivierte Schüler vergeben werden, die dadurch herausgefordert und gefördert werden, während schwächere Schüler Nebenrollen übernehmen und sprachlich Fortschritte machen können, und so das Gefühl haben, auch dabei zu sein. Das wiederum bessert ihr Selbstwertgefühl auf und motiviert sie, mehr zu arbeiten. So wird das Erfolgserlebnis dazu beitragen, dass der Schüler wieder arbeitet und folglich seine Leistungen steigert. Und Leistungssteigerung ist ja das Ziel eines jeden Lehrers.

Das Theaterspiel hat jedoch nicht nur eine linguistische, sondern auch eine kulturelle Komponente. Die Schüler können durch die Theaterstücke die deutsche Märchen- bzw. Kinderliteratur kennenlernen. Ich möchte im Folgenden ansatzweise aufzeigen, welche Theaterspiele man im Unterricht einsetzen kann und in welchem Niveau.

Für Anfänger wären Stücke geeignet, deren Inhalt leicht zu verstehen ist. Als konkretes Beispiel möchte ich das russische Märchen „Die Rübe“ nennen, das in Deutschland sehr bekannt ist und oft in den Lesebüchern der 1. oder 2. Klasse zu finden ist. Väterchen hat Rüben gesät und möchte nach 4 Wochen eine Rübe herausziehen, schafft es aber nicht allein. Also ruft er Mütterchen zu Hilfe, aber auch zu zweit gelingt es ihnen nicht, die Rübe herauszuziehen. Erst als das En-

kelchen, der Hund, das Hühnchen und das Hähnchen mithelfen, kann die Rübe mit gemeinsamen Kräften herausgezogen werden.

Das Märchen weist eine sehr einfache Struktur auf, die auf Wiederholung basiert. So kann man zunächst mit Pantomime beginnen und je nach Niveau der Schüler einfache Sätze hinzufügen. „*Ich brauche Hilfe, komm, hilf uns, ich komme, ich helfe dir gern.*“ Für das Stück braucht man 6 Spieler, man kann aber auch kürzen oder noch 1-2 Personen/Tiere hinzufügen, je nach Anzahl der Schüler. Ein Erzähler oder eine Gruppe von Kindern kann dann die Situation auf der Bühne jeweils kommentieren: „*Enkelchen zieht Mütterchen, Mütterchen zieht Väterchen, Väterchen zieht die Rübe. Sie ziehen und ziehen, aber sie können die Rübe nicht herausziehen.*“ Der Vorteil von einem Chor ist, dass Kinder, die etwas schüchtern oder sprachlich nicht so gut sind, sich sicherer fühlen. Der Fantasie sind hier keine Grenzen gesetzt, man könnte z. B. den Kommentar im Rap-Stil abgeben, eventuell singen oder mit Musik unterlegen, wobei man gleich einen weiteren Vorteil des Theaterspielens entdeckt: es eignet sich sehr gut für den fächerübergreifenden Unterricht. Musik- und Kunstlehrer können ebenfalls herangezogen werden, oder man kann auch die Eltern mit einbeziehen (Bühnen-dekor, Kostüme).

Besonders für die Grundschule eignen sich Märchen gut. Da kann man den Stoff aus dem deutsch-französischen Märchengut nehmen, was den Vorteil hat, dass der Inhalt schon bekannt ist. Und wenn man einen Text inhaltlich verstanden hat, kann man sich besser auf die Sprache konzentrieren. Man könnte natürlich auch gerade solche Märchen wählen, die in Frankreich unbekannt sind, damit der Schüler die deutsche Kultur besser kennen lernt.

Ich habe zwei Märchen ausgewählt, die in Frankreich relativ unbekannt sind, damit die Schüler die deutsche Märchenliteratur kennen lernen, und will aufzeigen, wie man diese Märchen an bestimmte Situationen anpassen kann. Beim „*Wolf und den 7 Geißlein*“ habe ich versucht, Märchen und Alltagswelt miteinander zu verbinden. Der Inhalt des Märchens bleibt unverändert, aber die Handlung wird in die heutige Zeit verlegt. Das Leitmotiv ist „*Der Wolf ist tot, der Wolf ist tot, der böse, böse Wolf ist tot*“, das wir am Anfang und am Ende wiederfinden.

Der Wolf, der die 7 Geißlein gefressen hat, liegt auf einer Wiese und döst vor sich hin. Im Traum hört er den berühmten Satz, fühlt sich aber doch noch ganz lebendig, wenn auch etwas schlapp. Da er großen Durst hat, schleppt er sich zum Brunnen, wo er von einem Polizisten verhaftet wird. Die weitere Handlung spielt vor dem Gericht; vor dem er sich für seine Untaten verantworten muss. Es folgen dann die Aufnahme der Personalien (*wie heißt du? Wo wohnst du? Was hast du gemacht? ...*), wodurch Strukturen der Alltagssprache eingeübt werden. Anschließend werden Zeugen vernommen: der Krämer, der Bäcker, der Müller, die entweder erzählen, was passiert ist (*was hat der Wolf gemacht?* – *Er hat*

Kreide gekauft. – Was hat er mit der Kreide gemacht? – Er hat die Kreide gegessen.) oder spielen, was passiert ist, sozusagen als Einblende für das Gericht. (*Bäcker: Was willst du? Wolf: Ich will Teig . Bäcker: Hier hast du Teig.*) Die Geißenmutter tritt als Nebenklägerin auf und wird von einem Anwalt vertreten. Auch hier werden dann bestimmte Szenen eingeblendet, wie der dreimalige Versuch des Wolfs, zu den Geißlein zu gelangen. Da es schwierig ist, darzustellen, wie der Wolf die Geißlein frisst, erscheinen die 7 Geißlein ebenfalls vor Gericht und erzählen, was passiert ist. Der Staatsanwalt beantragt in seinem Plädoyer dann die Todesstrafe, der Wolf hat noch einen letzten Wunsch: er möchte zum Brunnen gehen, weil er so großen Durst hat. So endet das Theaterstück wie das Märchen: der Wolf fällt in den Brunnen und die Geißlein singen: „*Der Wolf ist tot, der böse, böse Wolf ist tot.*“

Zum deutsch-französischen Märchengut gehören ebenfalls „*Die Bremer Stadtmusikanten*“. Ich habe nun versucht, das Märchen speziell an die Austauschsituation anzupassen. Das Märchen wird dann den Schülern der Partnerschule vorgeführt oder könnte auch zusammen mit den Partnerschülern einstudiert werden. Statt Bremen wählt man die Partnerstadt bzw. die Stadt der Partnerschule. So kann man dann in den ersten vier Szenen einige markante Sehenswürdigkeiten aus der Stadt bzw. der Umgebung nennen, was den Vorteil hat, dass die Partnerschüler diese Stadt gleich näher kennen lernen. Die 4 Tiere ziehen dann in die Partnerstadt und statt der Räuber befinden sich in der Hütte einige Stadträte der Partnerstadt, die gerade darüber diskutieren, wie sie ihre Gäste aus der Partnerstadt gebührend empfangen könnten. Beim Einfall der 4 Tiere fliehen zwar die Stadträte zunächst, kommen aber bald wieder zurück und entdecken dann die Identität der 4 Tiere, die schließlich als Stadtmusikanten für den Empfang der ausländischen Gäste engagiert werden. Der ganze Text dieses Theaterstücks („*Die Karlsruher Stadtmusikanten*“) ist in der Zeitschrift der ADEAF vom September 2005 veröffentlicht.

Man kann auch zweisprachige Stücke aufführen: das heißt ein Teil der Rollen ist in der Muttersprache, ein anderer in der Fremdsprache. Das hat den Vorteil, dass auch hier Kinder mit geringen Sprachkenntnissen eingesetzt werden können. Außerdem erlaubt dies dem Publikum, das der Fremdsprache nicht so gut mächtig ist, dem Inhalt besser zu folgen. Ich habe hierfür einige Streiche von Till Eulenspiegel dramatisiert, der in Deutschland sehr bekannt ist. Als Rahmengeschichte habe ich den Streich „Till macht hohen Herrschaften etwas weis“ gewählt, in den dann noch weitere Streiche eingebaut sind. Damit die Zweisprachigkeit natürlich wirkt, kommt Till aus Nancy und wandert nach Baden. Das erklärt, dass Till ein bisschen Französisch gelernt hat, und da früher an den europäischen Höfen ebenfalls französisch gesprochen wurde, kann Till also zeigen, dass er gebildet ist. Da er zum Markgraf nach Baden geht, können auch hier wieder konkrete Verbindungen zwischen den beiden Partnerstädten Nancy und

Karlsruhe hergestellt werden. Wie eine zweisprachige Szene aussehen könnte, soll an folgender Sequenz aufgezeigt werden:

Till und zwei Gesellen (Möller und Schöller) sollen beim Markgrafen die Wände eines großen Saals verzieren und haben dafür schon 200 Gulden Vorschuss bekommen. Doch statt zu arbeiten, essen und trinken sie gemütlich und erinnern sich der guten alten Zeit. Aber statt die Streiche nur zu erzählen, werden sie parallel gespielt, was auch den Vorteil hat, dass die Rolle von Till auf zwei Spieler verteilt werden kann.

M: Till, du bist der Beste. Prost Till!
Till: Prost! Kennt ihr die Geschichte von dem Glas Wein?
Sch und M: Erzähl!
Till: Je suis à Riquewihr en Alsace ...

(Die Szene wird wieder parallel gespielt. Till kommt zu einem Gasthaus und setzt sich an einen Tisch. Er sucht Geld, findet aber keins.)

Till: *Verflixht, schon wieder kein Geld. Aber ich habe Durst. Was soll ich nur machen?*
Bedienung: *Vous désirez, monsieur?*
Till: *Ein Glas Rotwein bitte. Un verre de vin rouge, s'il vous plaît.*
Bedienung: *Tout de suite, monsieur. Sofort.*

(Sie kommt mit einem Glas Rotwein wieder)

Bedienung: *Voilà, monsieur. – Bitte.*

(Till sieht das Glas an und denkt nach)

Bedienung: *Ca ne vous convient pas, monsieur?*
Till: *Si, si - aber, ich habe vergessen, dass wir am Rhein sind. Nous sommes dans la vallée du Rhin, n'est-ce pas? Et vous avez du bon vin blanc.*
Bedienung: *Exact, monsieur, notre vin blanc est excellent.*
Till: *Alors, un verre de vin blanc, s'il vous plaît.*
Bedienung: *Sans problème. - Kein Problem.*

(Sie kommt mit einem Glas Weißwein zurück.)

Bedienung: *Voilà monsieur, votre vin blanc. – Der Weißwein.*
Till: *Merci, mademoiselle. Und hier das Glas Rotwein zurück. Je vous rends le vin rouge.*

(Till trinkt den Weißwein und will gehen)

Bedienung: Vous devez encore payer, monsieur ! Bezahlen, bitte !
Till: Payer? Was soll ich zahlen?
Bedienung: Le vin blanc.
Till: Aber ich habe Ihnen doch dafür den Rotwein zurückgegeben.
Je vous l'ai échangé contre le vin rouge.
Bedienung: Mais vous n'avez pas payé le vin rouge non plus!
Till: Man soll einen Wein bezahlen, den man gar nicht getrunken hat? Wo gibt es denn so etwas! Payer le vin rouge? C'est la meilleure ! Je dois payer un vin que je n'ai pas bu. On aura tout vu !

(Er geht schimpfend weg; die Bedienung bleibt ratlos zurück.)

M: Einfach toll, Till, wie du das machst.
Sch: Prost Till! (sie trinken auf Till) Komm Möller, sing uns mal ein Lied.
M: (schon etwas angeheitert) „Trink, trink Brüderlein trink, lass deine Sorgen zu Haus (die anderen singen mit) trink, trink, Brüderlein trink ...“ (alle fallen nacheinander um - Stille - Schölller plötzlich ernüchtert)
Sch: Du, Till, sollten wir nicht doch lieber weggehen?
Till: Aber nein! So eine Gelegenheit kommt nicht so schnell wieder. Lasst uns trinken! Prost!
Sch und M: Auf Till! Prost!

Till und die zwei Gesellen sprechen deutsch miteinander. Bei der Szene in Riquewihr spricht Till spontan deutsch und französisch nur, um sicher zu sein, dass die Bedienung auch versteht. Er sollte dabei im Französischen auch einen deutschen Akzent haben und langsamer sprechen. Die Bedienung ist Elsässerin, spricht also spontan französisch, kann aber auch sehr gut deutsch. So sind also die beiden Sprachen nicht willkürlich gewählt, sondern jeweils auf das Profil der Person zugeschnitten. Und der Zuschauer kann problemlos folgen. Je nach Sprachkenntnissen kann man das Theaterstück in der Grundschule oder im Collège einsetzen.

Für Schüler im Collège kann man zum Beispiel auch bekannte Jugendromane wie Tom Sawyer dramatisieren, mit deren Hauptgestalt sich die Jugendlichen identifizieren können. Bestimmte Szenen kann man so gestalten, dass bestimmte Grammatikstrukturen auf natürliche Weise besonders geübt werden. Das soll an folgender Szene verdeutlicht werden:

An einem schönen heißen Samstagmorgen muss Tom zur Strafe für seine Dummheiten den Gartenzaun streichen, was ihm natürlich nicht gefällt. Er würde lieber schwimmen gehen.

Tom: Ich hasse diese Arbeit! Alle **können** spielen, nur ich **muss** arbeiten. Das ist ungerecht.

(Er fängt lustlos an, den Zaun zu streichen, hört aber bald auf und setzt sich entmutigt auf den Boden)

Ich hab keine Lust mehr. Zum Teufel damit!

(Jim kommt pfeifend mit einem Wassereimer aus dem Haus)

Tom: Jim hat Glück, er **darf** Wasser holen. Und ich **muss** den Zaun streichen. Das ist ungerecht. - He, Jim, komm mal!

Jim: Hallo, Master Tom!

Tom: Ich hol das Wasser und du streichst ein bisschen, okay?

Jim: Geht nicht, Master Tom, die Missis hat gesagt, ich **soll** Wasser holen. Master Tom **soll** streichen, hat die Missis gesagt.

Tom: Das macht doch nichts, Jim. Tante Polly redet immer viel. Gib mir mal den Eimer. In einer Minute bin ich wieder da.

Das Beispiel zeigt uns also, dass hier auf natürliche Weise gehäuft Modalverben auftreten. Und wir können hoffen, dass ein Schüler, der zigmal gesagt hat, „*alle können spielen, nur ich muss arbeiten*“, diesen Satz dann auch später auf analoge Situationen übertragen kann. Ein weiterer Grammatikpunkt, der den Franzosen oft Schwierigkeiten bereitet, ist die Verbstellung. „*In einer Minute bin ich wieder da*“. Durch die ständige Wiederholung wird sich dem Kind die Stellung des Verbs einprägen.

Gut möglich ist auch hier der fächerübergreifende Unterricht, denn es muss eine Bühnenausstattung hergestellt werden (Kunstunterricht) und Musikeinlagen sind ebenfalls denkbar (Musikunterricht). Man darf nicht vergessen, dass das Theaterspielen ja nicht nur ein Vorwand ist, einen Text auswendig zu lernen, sondern es sollen ja Situationen gespielt und Gefühle gezeigt werden. Im Falle von Till Eulenspiegel oder Tom Sawyer könnte durchaus auch der Sportlehrer mit einbezogen werden, um zum Beispiel bestimmte Bewegungen oder Gangarten einzustudieren.

Natürlich bedarf ein Theaterspiel der Vorbereitung. Man sollte nicht sofort mit dem Stück, sondern zunächst mit leichten Aufwärmspielen beginnen, Auflockerungsübungen mit leichten Wörtern (herumlaufen und begrüßen zum Beispiel), Tierkarten verteilen (jeweils zweimal dieselben Tiere), die Tierpaare müssen

sich finden, indem sie sich an der Gangart oder an den Tierlauten erkennen. Dann Gefühle mimen, Berufe imitieren, Kurzszene spielen lassen, natürlich immer im Hinblick auf das Stück, so dass man die Schüler langsam an dessen Inhalt heranführt. Die Kurzszene sollten im Stück vorkommen (ein Glas Wein bestellen). So wirkt das Theaterstück dann nicht künstlich aufgesetzt, sondern die Schüler haben das Gefühl, aktiv daran mitgearbeitet zu haben.

Alle hier genannten Stücke gibt es bei dem Verein „Art Propulsion“ käuflich zu erwerben. Auf der Internetseite www.art-propulsion.fr.st findet der Leser die Liste der gesamten Produktion und jeweils eine Kurzbeschreibung des Stücks. Manche Theaterstücke können auch heruntergeladen werden. Und jetzt viel Spaß beim Proben!

L'apprentissage d'une langue étrangère, Cognition et interaction, Pierre BANGE, en collaboration avec Rita CAROL et Peter GRIGGS, l'Harmattan « Sémantiques », 2005.

Cet ouvrage de 245 pages comprend deux parties, une théorique englobant les trois premiers chapitres (87 pages) et une pratique présentant diverses études de cas ainsi que la critique de la leçon d'un manuel de 5°. L'auteur précise d'emblée que la disposition de ces deux parties adopte l'ordre inverse de leur genèse : c'est l'étude empirique qui a donné naissance à la réflexion théorique.

Dans la première partie intitulée « Perspective socio-cognitive sur l'acquisition des langues étrangères », le premier chapitre oppose deux théories d'apprentissage du langage, celle de saint Augustin pour qui la langue est réduite à sa fonction de représentation, et celle de Wittgenstein dans laquelle la langue est conçue comme un outil dans les interactions. C'est évidemment cette seconde hypothèse qui est retenue par l'auteur.

Le second chapitre met en place l'appareil théorique développé dans l'ensemble de l'ouvrage en proclamant que l'apprentissage doit s'inscrire dans un cadre « socio-cognitif », c'est-à-dire résultant de la combinatoire entre le parcours cognitif de l'apprenant et les interactions apprenant/enseignant/milieu.

Le troisième chapitre, qui vient clore l'aspect théorique proprement dit, étudie alors les enjeux spécifiques de l'apprentissage d'une langue étrangère en classe.

Les chapitres 4 à 7 réunis dans la seconde partie sous le titre « Etudes empiriques » présentent diverses analyses réalisées sur le terrain : la construction des formes du parfait en allemand par une élève francophone, afin d'étudier les mécanismes cognitifs mis en jeu ; l'analyse critique d'une leçon du manuel *Hallo Freunde* de 5° pour tenter de comprendre ce qui se passe dans la relation maître/élève au cours de l'apprentissage ; une critique de l'approche communicative à partir d'un manuel d'anglais, et enfin l'ouverture des théories avancées à l'épreuve de l'apprentissage particulier que constitue l'environnement spécifique des classes bilingues.

Cet ouvrage contient à n'en pas douter une mine de renseignements sur les problématiques actuelles de la didactique des langues, mais il nous gêne sur quelques points. Le plus significatif concerne les affirmations redondantes de l'auteur faisant état de découvertes personnelles qui n'en sont pas. Il en découle des interprétations tendancieuses frisant souvent la caricature et dans le but (sans doute inconscient, mais pourtant évident) de faire valoir des déductions présentées comme novatrices. C'est ainsi que la dichotomie habituelle opposant acquisition (pour la langue maternelle) et apprentissage (pour la langue seconde) est présentée de la façon suivante : « A mon avis, elle ne repose que sur des approximations conceptuelles » et « il n'y a aucune raison de penser qu'il existe deux sortes de mécanismes d'acquisition ou d'apprentissage étrangers l'un à l'autre ». Or, les partisans de cette dichotomie n'ont **jamais** prétendu à l'existence de « deux mécanismes étrangers l'un à l'autre », il suffit de relire les écrits les évoquant pour comprendre qu'il s'agit de mécanismes complémentaires présentant à la fois des similitudes et des différences. A ce propos, on s'étonne aussi de ne trouver aucune référence à des chercheurs dont les travaux ont participé à faire avancer la didactique, en particulier Jean Janitza, précisément sur ce problème acquisition/apprentissage, mais aussi Jean Petit, Yves Bertrand ... Tout le chapitre trois consacré aux liens qui unissent et différencient L1 et L2 semble ainsi présenté comme le résultat de découvertes, alors qu'il s'agit de phénomènes connus et systématisés depuis longtemps. On se reportera par exemple à l'ouvrage de D. Gaonac'h (étrangement ignoré aussi et datant pourtant de 1991) *Théories d'apprentissage*

et acquisition d'une langue étrangère, Hatier, pour y retrouver l'essentiel des idées avancées dans l'ouvrage de P. Bange : complémentarité et différence dans les mécanismes d'acquisition/apprentissage de la L1 et la L2, nécessité d'accorder une place importante à l'aspect cognitif tout en privilégiant des interactions langagières, car il résulte de nombreuses études que c'est le passage continu entre activité et apprentissage du code qui conduit peu à peu à la maîtrise de la langue, etc. Le cadre socio-cognitif que semble découvrir P. Bange représente donc une base de travail qui n'oppose pas systématiquement « acquisitionnistes » et « didacticiens », et on peut à juste titre s'étonner qu'il reprenne à son compte des éléments déjà connus en écrivant (p. 54) : « La description du mécanisme de l'apprentissage que je viens de proposer ... (c'est nous qui soulignons) ». Et un regard vers la psycholinguistique en général nous dévoile tous ces éléments connus sous des vocables tels que « cognitivisme, concept mentaliste de l'apprentissage, conception volontariste de l'apprentissage, concept d'interlangue, concept d'erreur, lapsologie, etc. », sans parler des apports de la méthode Freinet dont s'inspire en partie la didactique actuelle, qui, tous, mettent en avant l'activité cognitive de l'apprenant durant l'apprentissage et la nécessité de créer en permanence des activités de langage.

Autre facteur d'agacement, le choix d'un manuel datant de 1982 (*Hallo Freunde*, Zehnacker et alii, Didier) pour mieux réfuter une conception au profit d'une autre, en l'occurrence celle de l'auteur ! Même s'il est vrai que, comme le souligne P. Bange, tout en étant obsolète, cette méthode présente un type d'exercices encore actuels (mais à notre connaissance quand même fortement limités), on aurait préféré l'analyse de manuels beaucoup plus récents dans lesquels l'approche grammaticale se fait dans une perspective orientée vers la langue conçue comme un outil au service du sens et de la thématique, et non de façon caricaturale dans la mouvance du behaviorisme dont plus personne ne se réclame. Argumenter en faveur d'une approche socio-cognitive de l'apprentissage en l'opposant à un manuel totalement obsolète ne nous semble pas très probant, et la conclusion qu'en tire l'auteur lui permet, encore une fois, de se présenter, bien facilement, en pionnier d'une conception pourtant largement répandue aujourd'hui. En écrivant (p. 153) : « Nous ne pensons pas qu'on apprend d'abord une langue, et notamment ses règles de grammaire, et que cela permet ensuite de la pratiquer. Nous pensons que c'est en la pratiquant qu'on l'apprend... », il ne fait qu'enfoncer une porte ouverte, puisque, 15 ans auparavant, Gaonac'h écrit à propos des activités de langage dans l'apprentissage (opus cité, p. 201) : « Que la maîtrise du code linguistique soit sous la dépendance des compétences de communication est sans doute l'hypothèse la plus féconde qu'on puisse faire... ».

En conclusion, nous réitérons notre impression face à cet ouvrage : intéressant et bien documenté, utile à qui s'intéresse à la réflexion sur l'apprentissage, clair et bien écrit, mais trop ambigu dans sa volonté de présenter des résultats connus comme des éléments novateurs essentiellement imputables aux auteurs. Que la didactique actuelle des langues ne tienne pas suffisamment compte des avancées théoriques mises en lumière par cet ouvrage est un fait indéniable, et il revient à P. Bange le mérite de faire clairement ressortir que les « règles procédurales qui guident le travail cognitif du locuteur-apprenant » gagneraient à être approfondies et mises en adéquation avec les pratiques didactiques. Il serait cependant fâcheux d'entretenir la confusion entre ouvrage de synthèse et apport d'idées totalement novatrices.

Jacques ATHIAS, Université Paris XII.

Jack FEUILLET *Introduction à la typologie linguistique*, Paris, Honoré Champion, 2006, 716 p.

Infatigable et inébranlable Feuillet ! Infatigable parce qu'après nous avoir donné sa *Linguistique diachronique de l'allemand* (1989), sa *Linguistique diachronique de l'allemand* (1991) et sa *Grammaire structurale de l'allemand* (1993), le voilà qui nous propose maintenant cette volumineuse *Introduction à la typologie linguistique*. Inébranlable, parce que loin de se laisser démonter par l'accueil pas toujours favorable réservé à ses précédents ouvrages, il maintient le cap et poursuit sa route. Courageux aussi, car se lancer dans la typologie, c'est encourir, immanquablement, deux types de reproches, l'un venant des chercheurs en linguistique générale, l'autre des spécialistes de telle ou telle langue.

Les premiers ne manqueront pas de regretter que Feuillet ne se soit pas intéressé à la typologie de l'exclamation et de s'étonner que, pourtant lecteur de Trubetzkoy, de Martinet et d'autres, il n'ait pas retenu, comme critère typologique, la démarcativité, qui pourtant pour certains (E. Faucher : *L'ordre pour la clôture*) ne s'arrête pas à la seule prononciation, mais concerne aussi la syntaxe. Et aussi qu'il ne fasse que glisser sur la concordance des temps (« la fameuse *consecutio temporum* », dit-il à la page 481) ou la valeur résultative (p.452). Les seconds lui feront trois sortes de griefs : d'avoir commis des fautes de langue, de s'être trompé dans l'interprétation des faits et de ne s'être pas tenu au courant des recherches récentes. En réalité, les fautes sont rares : pour les langues dont j'ai quelques notions, je n'ai noté en espagnol que : *si tuviera dinero, comprara una casa*, p. 506) au lieu de *compraría* (mais la forme correcte se trouve page 516) et en italien (p.559) non pas *non sporgersi da finistrino*, mais *non sporgersi dal finestrino*). Si notre collègue a raison quand il corrige Hagège (p.411) sur une phrase chinoise, il a conservé ou commis des erreurs sur la notation des tons (il s'en rendra compte en relisant à tête reposée les pages 162, 163, 237, 387). Si ces erreurs sont de lui, ce n'est pas grave (que celui qui n'a jamais fait de coquilles ou d'*errata* lui lance la première pierre !), mais si elles viennent de ses sources alors se pose un problème fondamental dans un domaine où l'on est tributaire d'autrui : quelle confiance peut-on accorder à des gens qui se trompent ? Et que se passe-t-il si le désaccord règne parmi les linguistes (cf. à propos du basque, p. 398) ? Ou « quand on manque de descriptions en profondeur des systèmes (...) » (p. 323) ? Certes, à ce compte, il faudrait être omniscient pour se lancer dans la typologie linguistique et attendre pour la pratiquer qu'on ait des résultats définitifs dans toutes les langues considérées. Le courage est précisément d'avancer sur des bases souvent peu sûres et mouvantes en prenant, ce que fait Feuillet, le maximum de précautions. Sur le plan de l'interprétation de l'une ou l'autre langue dont il est spécialiste, l'allemand et les langues slaves, ceux qui ne sont pas d'accord (par exemple sur son analyse du temps, du mode ou de l'aspect) jugeront que ce sont eux qui ont raison et que lui se trompe. Quant au reproche de ne s'être pas informé des dernières études (sur les modalisateurs adverbiaux, p. 342, depuis Pérennec —1974— on a fait des progrès), il est à la fois justifié et injuste : on ne peut se tenir au courant sur toutes les langues et vient un moment où il faut bien s'asseoir à son bureau et décider : « Fini de lire, maintenant j'écris ! ».

Je ne saurais trop insister sur le fait que ces griefs généraux ou particuliers sont inévitables dans ce genre de recherche : si j'avais à rendre compte des travaux d'un autre auteur sur le même sujet, j'adresserais les mêmes critiques, qui porteraient seulement sur d'autres points. Reproches, griefs, critiques, inhérents donc à la matière traitée, ne doivent pas fausser la perspective : le travail de Feuillet mérite toute notre estime.

1. D'abord pour l'ampleur de la recherche préalable. Rien que la liste des langues mentionnées (dont pour certaines j'ignorais jusqu'à l'existence) donne le vertige. Une recher-

che qui n'est pas seulement d'information, de comparaison, de compilation, mais aussi de réflexion critique.

2. Pour le résultat ensuite : on a là un outil très pratique, grâce à la liste d'abréviations, à la bibliographie (31 pages), à la liste des auteurs (6 pages) et surtout à l'index des langues (pp. 681-709). Aussi le lecteur désireux de s'attacher à une langue particulière peut-il retrouver très vite les passages où elle est traitée.

3. Pour la façon dont Feuillet construit et compose : après un chapitre consacré aux approches typologiques, on passe aux unités linguistiques, aux phrases nominales et phrases à verbes « être », aux catégories nominales et verbales, à l'auxiliation, aux fonctions centrales (actants), aux corrélats sémantiques et aux autres fonctions (attributs, circonstancielles et modalisatrices), aux problèmes de la subordination, de l'hypothétique, de la personne, de la négation, de l'interrogation globale et on termine par la visée énonciative (en particulier la thématisation), l'ensemble étant ainsi conçu qu'il est exceptionnel qu'un point important ait été omis ou négligé.

4. Surtout pour la méthode, faite de rigueur et de modestie et qui a valeur programmatique. Je laisse la parole à l'auteur : « On n'a pas eu la prétention d'apporter des réponses définitives aux nombreuses questions que soulève le traitement des oppositions aspectuelles : ce qui a été dit est surtout un essai de bien distinguer les niveaux d'analyse, c'est-à-dire de ne pas mélanger tous les faits, mais de les classer. Il faut avant toute chose comparer un grand nombre de systèmes avant de se lancer sans précautions dans des généralisations sémantiques. Savoir comment fonctionnent les systèmes aspectuels, séparer les valeurs de base des valeurs secondaires, créer une terminologie adéquate en évitant les assimilations de tel système à tel autre, voilà les exigences qui sont ou devraient être celles de l'aspectologue » (p. 307). Cette méthode, Feuillet l'applique tout au long de l'ouvrage, insistant autant que nécessaire sur les limites de recherche en typologie et en se gardant bien de la polémique et de tout triomphalisme. À petites doses, car l'accumulation des langues donne parfois le tournis, le livre se lit bien et surtout se consulte facilement : c'est vraiment un ouvrage de référence.

Cette introduction est aussi un conservatoire, un musée pour ces langues dont beaucoup vont mourir. Elle porte témoignage qu'aucune n'est en dignité inférieure aux autres. Les germanistes, tentés de se cantonner dans le confort de l'allemand, ouvriront les yeux vers d'autres espaces et éviteront ainsi les risques de trop de spécialisation. C'est dire que Jack Feuillet a bien mérité de la germanistique, de la slavistique et de la linguistique générale. Son livre a sa place dans toutes les bibliothèques universitaires. Y. Bertrand

Karel ŠENKERŮ, *Wirklichkeit und Sprache. Die Versprachlichung der Zeit im Deutschen und Tschechischen im funktional-pragmagrammatischen Vergleich. Tempus — Aspekt — Distanz*, Frankfurt am Main, Bern, etc., Peter Lang, 2005, 375 pages.

Le temps et l'aspect restent des thèmes inépuisables en linguistique. Comme il faut malgré tout renouveler de temps en temps la problématique, on a différentes manières de le faire: par l'optique (ici, l'étude s'insère dans le cadre pragmatico-fonctionnel), par une réflexion globale ou par la comparaison. Ces approches ne sont pas incompatibles, puisque l'auteur propose une comparaison dans un cadre théorique assez flexible, où la part du cognitif — thème à la mode s'il en est — est importante. Il est bon que des études contrastives ne soient pas laissées seulement aux didacticiens, car les linguistes théoriciens peuvent apporter des éclairages nouveaux.

Quand on a en mains un tel ouvrage, la première question qui se pose est de savoir quel public est visé. Comme il s'agit à l'origine d'une *Dissertation* soutenue à Berlin en 2000,

la réponse ne fait guère de doute: il s'adresse avant tout à des spécialistes de linguistique. C'est là sa force et sa faiblesse. Force, car l'auteur est un très bon connaisseur de la matière qu'il traite, mais faiblesse en ce sens que l'impact du livre sera limité à un cercle restreint de lecteurs. En effet, les idées exposées ne peuvent satisfaire pleinement qu'une catégorie plutôt rare de linguistes: ceux qui connaissent très bien à la fois les problèmes que posent le système verbal allemand et le système verbal du tchèque. Or, pour ceux qui sont uniquement germanistes, il n'est pas sûr qu'ils aient, au terme de la lecture, bien compris la "logique" du tchèque, tout comme les bohémistes — et plus largement les slavistes — pourront ressentir des frustrations devant l'exposé du système allemand. En fait, l'auteur n'a pas accompli le travail d'éclaircissement qui eût été nécessaire pour les germanistes non slavisants et pour les slavistes non germanisants. Par exemple, l'exposé de l'aspect verbal tchèque du premier chapitre laisse de nombreuses obscurités pour les non-spécialistes: il aurait dû être beaucoup plus développé; d'autre part, le statut de certaines oppositions du système allemand n'est pas clairement établi. L'auteur aurait dû faire preuve en de nombreuses occasions de plus de pédagogie pour expliquer le sens des termes qu'il emploie: ainsi, *aktional* n'est défini nulle part dans le livre, et il n'est pas certain que les slavistes — et même certains germanistes — aient vraiment saisi de quoi il s'agissait. L'auteur devrait faire sien cette maxime: «Cela va sans dire, mais cela va encore mieux en le disant». C'est d'autant plus regrettable que l'auteur disposait d'assez de place pour en parler, au besoin en sacrifiant certains développements (par ex., la deixis des conjonctions temporelles en allemand et en tchèque) ou même le dernier chapitre («Pragmatik in der Grammatik oder Grammatik? Funktionale Pragmagrammatik»), qui est certes intéressant, mais en dehors du sujet. De toute façon, si l'auteur voulait définir le cadre dans lequel il travaille, il faudrait insérer ces considérations au début, pour que le lecteur sache à quoi s'en tenir. D'ailleurs, sur un plan plus général, le plan du livre apparaît assez déséquilibré: le chapitre I («Die Kategorialität des tschechischen Verbalaspekts», p. 19-43), qui est d'ailleurs élargi au temps, appelait, par souci de symétrie, la même analyse pour l'allemand; or, le chapitre II (p. 45-105) s'intitule «Die Wiedergabe der deutschen Tempora im Tschechischen», ce qui économise l'analyse immanente de l'allemand sans référence à d'autres langues. Le chapitre III («Die Aktionalität des Verbalausdrucks: die Ereignisperspektivierung im Tschechischen und im Deutschen» est relativement bref (p. 107-132) et aurait pu se rattacher à ce qui avait été dit précédemment. Quant aux chapitres IV («Tempusdeixis im Deutschen und Tschechischen», p. 133-224) et V («Temporal-aktionaler Kontext der Proposition und überpropositionale Kontextualisierung», p. 225-329), qui constituent le cœur de l'ouvrage, ils n'évitent pas, surtout le IV, des redites qui auraient pu être éliminées si l'auteur avait su mieux ventiler les aspects à traiter.

Malgré ce qui est souvent dit, les questions de terminologie sont de grande importance, car il faut savoir exactement de quoi l'on parle. Or, comme on l'a dit précédemment, l'auteur emploie des termes qu'il ne définit pas assez de précision ou qu'il ne définit pas du tout. Le système aspectuel des langues slaves est quelque chose de tout à fait particulier pour qui est habitué à travailler sur l'anglais, l'allemand ou le français, et tout non-slavophone sait qu'il est très difficile de le dominer. C'est pourquoi il aurait fallu d'abord poser un invariant, qui n'est certes pas toujours facile à formuler, mais qui est indispensable. Or, l'auteur pose très justement cette exigence méthodologique en écrivant: «Wenn eine der Kategorien (z. B. der tschechische Verbalaspekt) in einer der Vergleichssprachen (hier: Deutsch) nicht vorhanden ist, hat man m. E. die Aufgabe, zuerst die primäre Bedeutung der betreffenden Kategorie und deren sekundäre, abgeleitete Bedeutungsmerkmale möglich genau zu definieren [...]». Malheureusement, on ne trouve nulle part une telle tentative de caractérisation. On a l'impression que l'auteur part battu d'avance: «Es gibt in der Linguistik schon eine ganze Reihe von

Aspektdefinitionen und semantischen Untersuchungen der einzelnen Aspektbedeutungen; bislang ist es jedoch nicht gelungen, eine solche Aspektdefinition auszuarbeiten bzw. zu modellieren, die vom Kontext völlig unabhängig sein könnte». On s'attend malgré tout à trouver sous la plume de l'auteur quelques-unes de ces définitions et une argumentation serrée démontrant leur insuffisance, mais le lecteur restera sur sa faim, l'auteur se contentant d'annoncer qu'il procédera à une analyse logico-sémantique de l'opposition *perfectif / imperfectif*. Effectivement, on trouve en 1.3 («Die logische Analyse der tscheschischen Aspektopposition», p. 28-33) des items logiques totalement incompréhensibles pour le non-initié.

Le plus étonnant est que, nulle part ailleurs, l'auteur ne se sert de ces formules absconses. Pourquoi cette concession à cette pseudo-logique qui n'apporte rien du tout? Il est regrettable que Šenkeřík ne soit pas parti de cette définition, lumineuse dans sa concision, de Veyrenc: «L'imperfectif présente le procès sans le spécifier. Le perfectif implique une *limitation* du procès». Cela lui aurait évité de faire intervenir la notion de "potentiel" (p. 31) pour définir les verbes imperfectifs (on ne voit pas en quoi *píšu ted' dopis* «j'écris maintenant une lettre», *píji ted' víno* «je bois maintenant du vin» ou *nesu uhlí* «je porte du charbon» seraient des actions potentielles), alors qu'il ajoute très justement que l'imperfectif ne donne aucun renseignement sur l'achèvement de l'action.

Un autre point aurait demandé à être précisé: quand l'auteur parle de *sog. echte / unechte Aspektpaare* sans définir de quoi il s'agit, il est douteux qu'un non-slaviste comprenne à quoi il fait allusion. Toute explication de l'aspect slave exige que l'on se penche sur la constitution des couples qui est une des spécificités de l'aspect slave. Or, l'auteur évacue d'une phrase sibylline (p. 27) toute la problématique des préverbes dits "vides". Bien que ce ne soit pas ici le lieu de faire un exposé sur le sujet, il est bon de rappeler quelques faits. Si les langues slaves n'avaient que des oppositions du type *écrire / décrire / prescrire / souscrire*, on ne parlerait pas d'aspect. Mais le fait qu'elles recréent un imperfectif dérivé montre qu'on quitte le lexique pour entrer dans la grammaire. Le principe est simple; si l'on prend le verbe *psát* «écrire», on peut former par exemple *předpsat* «prescrire». Si le processus s'arrêtait là, on ne parlerait évidemment pas d'aspect, puisque les verbes n'ont pas le même sens. La différence avec les autres langues est que l'adjonction d'un préverbe rend le verbe "perfectif" et que la langue recrée un imperfectif dérivé par suffixation, *předpisovat*, qui a exactement le même sens lexical. Les deux verbes vont donc former un couple de *corrélation* (terminologie de Veyrenc), et l'opposition entre l'imperfectif et le perfectif deviendra uniquement grammaticale. En revanche, lorsque le perfectif se forme par préverbation sur le verbe simple (*napsat* sur *psát*, *pozvat* sur *zvat* «inviter», *udělat* sur *dělat* «faire», etc.), on a affaire à un couple de *connexion*, où le perfectif préverbé n'a pas tout à fait le même sens ou le même comportement syntaxique (la situation est variable selon les langues slaves: ainsi, en bulgare, le perfectif *napiša* ne peut s'employer sans complément d'objet, alors que l'imperfectif simple *piša* ne connaît pas ce genre de restrictions). Il aurait été intéressant pour le tchèque d'examiner les contraintes. Enfin, il n'est qu'à peine fait mention des verbes "défectifs", c'est-à-dire des *imperfectiva* et des *perfectiva tantum*, ou des verbes qui n'ont pas de perfectifs évidents. Or, le fonctionnement de l'opposition aspectuelle se trouve dans ce cas perturbé, et l'imperfectif se charge de valeurs habituellement dévolues au perfectif. Bref, un développement sur le degré d'intégration des membres d'un couple aspectuel est indispensable si l'on veut pénétrer quelque peu dans les arcanes du système.

Les exemples que donne Šenkeřík de l'opposition imperfectif / perfectif auraient dû d'abord concerner les valeurs de base: or, il ne donne que des illustrations des valeurs secondaires, ce qui va à l'encontre de ses intentions initiales. Il faut savoir que l'opposition imperfectif / perfectif ne fonctionne que dans certaines conditions. Par exemple, elle est neutrali-

sée dans l'indépendante au présent dit "actuel" en faveur de l'imperfectif. Elle est en revanche opératoire au prétérit, au futur, à l'impératif (bien qu'il y ait incontestablement une affinité entre la négation et l'imperfectif, qui peut conduire, comme en bulgare, à l'agrammaticalité de l'impératif perfectif négatif). Il était donc possible d'illustrer l'opposition aspectuelle de base grâce à quelques exemples bien choisis. Mais l'auteur, dans ce chapitre I, ne s'intéresse finalement qu'à la dimension pragmatique, avec des exemples qui font parfois sourire, par ex. (p. 34), *Čekěj!* «Warte!» (imperf.) [*zu einem Hund*] / *Počkej!* «Warte!» (perf.) [*zu einer Person; ein Hund versteht keinen Aspekt*]. L'explication est peut-être drôle, mais on conviendra qu'elle n'est aucunement scientifique.

Deux questions sont souvent débattues chez les slavistes: quel est le terme marqué de l'opposition imperfectif / perfectif (p. 32)? L'aspect est-il une catégorie primaire ou secondaire par rapport au temps? À la première question, les spécialistes répondent en général que c'est le perfectif, car il présente le trait {+ limité}. L'auteur, lui, dit qu'une opposition privative binaire est insuffisante pour fournir une explication globale. Il n'a sans doute pas tort, car avec les valeurs secondaires (c'est-à-dire avec les nuances "modales" apportées par telle ou telle forme aspectuelle), c'est nettement l'imperfectif qui est le terme marqué: par conséquent, celui-ci n'est pas toujours le même. En revanche, quels que soient les liens qui unissent l'aspect et le temps, il est nécessaire méthodologiquement de les séparer et surtout de ne pas poser la question sous forme de subordination de l'un à l'autre.

Le tchèque, à l'instar de beaucoup de langues slaves, possède à l'imperfectif un présent, un prétérit et un futur périphrastique, au perfectif un présent-futur (cette association, discutable d'un point de vue morphologique, signifie que le présent perfectif a une valeur de futur) et un prétérit. On est donc très surpris lorsque l'auteur (p. 23) ajoute le plus-que-parfait aux deux aspects. En réalité, le plus-que-parfait a disparu ou, à tout le moins, est devenu obsolète (en revanche, bien que peu fréquent, il apparaît encore en slovaque), et les grammaires du tchèque moderne ne le mentionnent plus. Si l'auteur pense à la nouvelle périphrase constituée de «avoir» + participe passif, il faut absolument le dire. De toute manière, il s'agit toujours du participe passif perfectif, ce qui exclut par là même un plus-que-parfait imperfectif. Cette périphrase qui, comme le souligne l'auteur, est à peine mentionnée par la grammaire de l'Académie (qui ignore les formes de prétérit et de futur) est pourtant signalée à deux reprises, et l'on aimerait en savoir plus sur son statut. Étant donné que le participe est variable, il semble que l'on ait affaire à une structure de type «j'ai mon ménage de fait, j'ai ma lettre d'écrite»: *Katrin má koupěný nový klavír* pourrait se traduire littéralement par «Catherine a un nouveau piano d'acheté»; *Ted' má svou práci dokončenou* «Il a maintenant son travail de fini». S'il n'y a pas d'objet, le participe se met au neutre: *Mám (už) uvařeno* «J'ai déjà ma cuisine de faite». Cette structure n'est pas inconnue dans d'autres slaves: elle est grammaticalisée en macédonien où tout verbe peut avoir comme forme de parfait «avoir» + participe passif. Il ne semble pas que ce soit le cas en tchèque, puisque la périphrase est limitée aux verbes transitifs, le participe qualifiant l'objet. Mais on sait que la grammaticalisation des périphrases d'accompli commence toujours de cette manière, et il n'est pas exclu que le tchèque emprunte cette voie à l'avenir. Mais pour le moment, il s'agit clairement d'une structure attributive qui ne fait pas partie du système verbal proprement dit.

Les prétérits du tchèque moderne sont formées de l'auxiliaire «être» au présent (qui n'apparaît pas aux troisièmes personnes) et du participe en *-l*, variable en genre et en nombre. Le futur imperfectif repose sur l'association de «être» au perfectif (*budu, budeš, bude*) et de l'infinitif imperfectif. Šenkeřík a raison de souligner l'impossibilité morphologique d'associer cet auxiliaire avec un infinitif perfectif (c'est un des critères de reconnaissance de l'imperfectif), mais tort de dire (p. 24) que la périphrase *budu* + infinitif perfectif est possible «in man-

chen slavischen Sprachen». En réalité, elle n'existe pas, du moins dans les langues littéraires, ni dans les langues slaves orientales (russe, ukrainien, biélorusse), ni en polonais ou en slovaque. Il n'y a guère que dans quelques dialectes sorabes qu'elle est attestée (mais combattue dans la langue littéraire). Les langues slaves méridionales sont à part, puisqu'elles forment leur futur avec «vouloir» et que le présent perfectif (sauf en slovène) n'a pas le sens d'un futur. Le slovène occupe une position particulière, puisque le futur actuel repose sur un ancien futur antérieur, avec possibilité d'avoir les deux aspects du participe en *-l*.

Une autre question récurrente en slavistique est l'opposition *Aspekt / Aktionsart*. On se félicite d'abord que Šenkeřík écrive (p. 24) «In der Linguistik werden die Kategorien Aspekt und Aktionsart zwar unterschiedlich behandelt, aber paradoxerweise oft vermischt [...]», et l'on se dit qu'il ne va pas tomber dans ce travers qui, effectivement, gâche de nombreuses descriptions de systèmes verbaux. On attend donc une délimitation rigoureuse des deux concepts, mais on se perd rapidement dans diverses considérations (p. 26) avant de trouver cette formulation: «Wie ich noch zeigen möchte, scheint der Aspekt eine temporal-grammatische, hingegen die Aktionsart eine lexikalisch-pragmatische Kategorie zu sein». Mais pourquoi associer d'une part aspect et temps, qui sont deux catégories différentes, et d'autre part lexique et pragmatique, qui ne se situent absolument pas sur le même plan? Il serait beaucoup plus clair et pédagogique de dire que l'aspect est une catégorie grammaticale et l'*Aktionsart* une catégorie lexicale. Une fois cette distinction posée, on prendra garde à adopter une terminologie spécifique pour chaque catégorie: cela aura pour conséquence, par exemple, qu'on ne parle pas pour l'allemand de verbes imperfectifs et de verbes perfectifs, comme le fait l'auteur, à l'instar d'autres germanistes, à maintes reprises («das deutsche perfektive *verändern*» [p. 57], «perfektive Verben indizieren in den beiden Sprachen eine absolute Nichtgleichzeitigkeit» [p. 134], «Die deutschen aspektambigen Verben» [p. 134], «das imperfektive *kommen*» [p. 237], «die imperfektive Aktionsart» [p. 274], etc. Plus grave encore, p. 128, l'auteur parle pour l'allemand d'*imperfectiva* et de *perfectiva tantum* [et non *tanta*, comme il est écrit], et de verbes ambigus), d'autant plus qu'il est proclamé (p. 22) que l'allemand est une langue non-aspectuelle: «[...] dass auch in den sog. nicht-aspektuellen Sprachen, wie im Deutschen oder im Englischen [...]». Cette affirmation conduit donc à se demander si l'auteur réduit les oppositions aspectuelles à l'opposition imperfectif / perfectif, caractéristique des langues slaves. C'est apparemment le cas, puisque, lorsqu'il analyse le système allemand, il écrit (p. 37):

«Im Deutschen wird durch den narrativen Kontext die aktionale Opposition *vollendet vs. nicht vollendet* zwischen dem Plusquamperfekt und dem Präteritum hervorgehoben».

C'est le seul endroit du livre où est mentionnée l'opposition accompli / non accompli, et elle est limitée au contexte narratif. D'abord, on voudrait en savoir plus sur le statut linguistique de cette opposition "actionnelle". En dehors d'un renvoi à Flämig (1991) [il s'agit de *Grammatik des Deutschen. Einführung in Struktur- und Wirkungszusammenhänge*, Berlin, Akademie Verlag], nulle part n'est défini, comme on l'a indiqué *supra*, le concept d'*Aktionalität*, alors que le mot *aktional* est utilisé à de nombreuses reprises pour désigner, tantôt des catégories sémantiques (p. 231 sont indiquées comme *aktionale Angaben* le duratif, le momentané et l'itératif; p. 243, l'auteur cite comme *aktionale Merkmale* l'itératif, l'ingressif, l'égressif; p. 255, on trouve «das aktionale Merkmal *realisiert*»), tantôt des adverbes comme *schon, gerade, noch, oft, immer wieder* et tantôt des prépositions (p. 231: «die Formationen mit aktionalen Präpositionen wie *bis morgen, während der Ferien, schon seit einer Stunde*»). Ensuite, il y a clairement une lacune méthodologique à ne pas voir que l'opposition accompli / non accompli traverse tout le système, au présent (*er lernt / er hat gelernt*), au prétérit (*er lernte / er hatte gelernt*), au futur (*er wird lernen / er wird gelernt haben*) et à l'infinitif (*lernen / gelernt haben*). Enfin, on ne peut pas mettre sur le même plan une opposition verbale

grammaticalisée et divers adverbes ou groupes prépositionnels, dont le statut n'est nulle part précisé.

Šenkeřík aurait dû se poser la question de savoir si la notion d'aspect peut s'appliquer à d'autres langues. Or, il y a un fait évident qui lui a échappé et qu'on peut en partie expliquer par sa méconnaissance de sources autres qu'allemandes et tchèques, c'est qu'il existe *plusieurs types* d'oppositions aspectuelles. L'opposition imperfectif / perfectif du slave est tout à fait particulière, comme l'a montré David Cohen, dans *L'aspect verbal*, Paris, P.U.F., 1989, à propos du système russe, et elle est différente des autres oppositions aspectuelles. C'est pourquoi il faut réserver *imperfectif / perfectif* aux *seules* langues slaves, et utiliser *non-accompli / accompli* pour les langues qui ont des *perfect tenses*. L'auteur, dont il est dit en quatrième de couverture qu'il a étudié l'arabe à Tunis, doit certainement savoir que l'opposition *inaccompli / accompli* des langues sémitiques est unanimement considérée comme une opposition aspectuelle. Et si l'on prétend que l'anglais est une langue non-aspectuelle, comment va-t-on rendre compte de l'opposition entre formes non-progressives et formes progressives? Cela prouve bien qu'il faut dégager un autre type d'opposition aspectuelle.

En ce qui concerne le temps, l'auteur ne remet pas en cause la division tripartite traditionnelle entre présent, passé et futur. Pourtant, il est clair que cette distinction logico-philosophique cache un fait essentiel: la morphologie révèle fondamentalement une opposition passé / non-passé. Ce n'est qu'à l'intérieur du non-passé qu'intervient une distinction secondaire entre le terme marqué qu'est le futur et le présent. On pensait que, depuis le *Tempus* de Weinrich, cette idée s'était imposée, mais les préjugés ont la vie dure. Et cette division ternaire a des conséquences sur l'analyse des temps du chapitre IV, puisque chaque forme verbale est mise en rapport avec les termes de l'opposition. On aurait pu, semble-t-il, envisager une comparaison globale des systèmes au lieu de se livrer de suite à une étude atomistique. Mais cette remarque ne saurait dissimuler la richesse des données et la qualité des analyses, car toutes les valeurs, de base ou contextuelles, sont envisagées et répertoriées. Certes, on peut reprocher à l'auteur de ne pas avoir pu toujours éviter un émiettement des valeurs: certaines auraient pu être traitées ensemble, ce qui aurait introduit une hiérarchie plus nette entre valeurs primaires et valeurs secondaires. D'autre part, on note une certaine tendance à attribuer à la forme verbale des valeurs temporelles qui sont en réalité portées par les circonstants. Mais cette réserve n'empêche pas de reconnaître que l'exposé est souvent stimulant.

On ne peut entrer dans tous les détails des analyses ponctuelles, et l'on se contentera de souligner certains points contestables.

1) Se fondant sur une remarque de Flämig, l'auteur dit que «das deutsche Perfekt auf Vergangenes nur ausnahmsweise referiert» (p. 37). Ce n'est certainement pas vrai: à partir du moment où, à la différence de l'anglais, le parfait est compatible avec n'importe quel adverbe de temps passé, aucune contrainte ne s'exerce sur lui, et des énoncés comme *Ich habe gestern meinen Onkel getroffen* ou *Letztes Jahr habe ich meine Ferien in Frankreich verbracht* sont monnaie courante, d'autant plus que le prétérit est nettement en recul dans la langue orale.

2) L'auteur a tendance à abuser des explications par la métaphore et l'ambiguïté. S'il fallait vraiment que tant d'énoncés soient ambigus, la communication aurait bien du mal à s'établir. Quelques autres explications n'emportent pas entièrement la conviction, comme l'opposition *sein / haben* dans la formation de l'accompli (p. 169-172). L'intrusion fréquente de la composante cognitive n'éclaire pas spécialement les phénomènes. Quand l'auteur écrit que dans *Budete pít tu kávu* «Trinken Sie Ihren Kaffee noch?», «In beiden Sprachen ist die Determination auffällig (durch das Demonstrativ- bzw. Possessivpronomen), es geht um eine konkrete Tasse», on a envie de lui demander ce que serait une tasse abstraite. Et comme on l'a signalé à d'autres occasions, les définitions de certains termes manquent souvent: par ex.,

Phorik (p. 229), *quantitativ-aktionsartliche Deixis* (d'une manière générale, les traits *qualitatif / quantitatif* pour rendre compte des oppositions aspectuelles ou d'*Aktionsart* ne sont pas convaincants), *Klammerkonstruktionen* (il faut être au courant des théories les plus récentes, et un petit rappel ne serait pas inutile). Il faut attendre la page 362, c'est-à-dire pratiquement à la fin du livre, pour trouver explicitée la formule du présent utilisée par Thieroff: *E nicht-vor S* (d.h. die Ereigniszeit kommt nicht vor der Sprechzeit), alors qu'elle est donnée plusieurs fois auparavant.

3) Šenkeřík classe les conjonctions de temps selon les critères de simultanéité, d'antériorité et de postériorité, ce qui est une division classique. Mais, à la différence de certains grammairiens allemands, il estime que *als* appartient à l'antériorité. En réalité, tout dépend du temps qui est utilisé: dans *Als eins schlug, trat er in das Zimmer*, les deux événements sont concomitants. En revanche, avec un accompli, l'événement de la subordonnée est antérieur à celui de la principale: *Als das Hochwasser abgelaufen war, konnte man den entstandenen Schaden auf 30 Mio. DM beziffern* (p. 253).

4) On voit refluer dans les grammaires de l'allemand des analyses que l'on croyait périmées et contre lesquelles plusieurs générations de germanistes se sont battues. Il s'agit ici de l'emploi de *Konjunktiv-Präteritum* pour désigner des formes comme *hätte* et *wäre* ou de *Konjunktiv-Präteritum-Perfekt* pour *hätte geholfen* ou *wäre gekommen*. On n'en est pas encore à réintroduire les dénominations de conditionnel I pour *er würde lernen* et de conditionnel II pour *er würde gelernt haben*, mais cela ne saurait tarder. Il y a pourtant un critère simple pour parler de subjonctif I et de subjonctif II: une forme *er käme* a le sens d'un présent, comme le montrent les incompatibilités avec des indications temporelles de passé: **Wenn er gestern käme*. Par conséquent, *er komme* ne peut s'opposer à *er käme* sur l'axe du temps. La dénomination de *prétérit du subjonctif* est valable pour le germanique ancien, mais elle est fautive pour les langues germaniques modernes.

5) Bien que l'auteur de ces lignes ne soit pas germanophone, il lui semble que des exemples comme (*Damals*), *als (noch) die Mutter gekocht hatte, das war ein Essen (gewesen)!* (p. 197), *Als du mir das Geld nicht zurückgegeben hast, habe ich dich angeklagt* (p. 247) sont douteux: il faut *kochte* dans le premier; dans le second, le parfait suppose que le locuteur a perdu l'usage du prétérit et *angeklagt* devrait être remplacé par *angezeigt*. Certes, *Hans hat Ende Mai 1988 Examen gemacht. Drei Wochen vorher war er Ski fahren* (p. 228) s'entend, mais relève du registre familier. Un autre exemple est plus drôle et montre que les linguistes sont tellement plongés dans leur réflexion qu'ils en oublient la réalité. L'auteur (p. 193) cite d'après Zifonun/Hoffmann/Strecker (1977) l'exemple *Am 29. Februar wird Maria Joseph heiraten*. On peut comprendre la symbolique de l'année bissextile. Mais quand on lit juste au-dessus *Am 30. Februar wird Maria Joseph geheiratet haben*, on se dit que, même dans la théorie des mondes possibles, on ne peut changer impunément le calendrier.

S'il faut émettre un regret à la lecture de ce livre, c'est que l'auteur, qui connaît évidemment très bien son sujet, n'ait pas fait l'effort de procéder à une clarification beaucoup plus rigoureuse de son appareil conceptuel. Si son cadre théorique est celui de la grammaire pragmatique fonctionnelle, il doit éliminer les clins d'œil douteux à la logique et limiter la contribution du cognitivisme qui n'éclaire guère le fonctionnement linguistique. Par exemple, son analyse de *schlafen* (p. 234-236) n'apporte rien de spécial à la science. Mais on ne rendrait pas justice à l'auteur si l'on ne précisait pas qu'il n'a pas été possible de traiter ici toutes les questions qu'il aborde: tout recenseur procède arbitrairement en ne retenant que ses propres centres d'intérêt. Du moins a-t-il l'impression qu'ils touchent à des points essentiels.

L'aspect et le temps sont des sujets qui ont été tant de fois traités qu'il est quasiment impossible de donner une bibliographie complète. L'auteur s'appuie avant tout sur Thieroff 1992 (*Das finite Verb im Deutschen. Tempus-Modus-Distanz*, sur les grammaires de Engel, Eisenberg, Duden (1995), de Zifonun / Hoffmann & Strecker (dite *IDS-Grammatik*) et Weinrich 1993 (*Textgrammatik der deutschen Sprache*), ainsi que sur la grammaire de l'Académie pour le tchèque. Il y a néanmoins quelques absences étonnantes: on ne peut pas par ex. passer sous silence les travaux de Maslov sur l'aspect. Comrie et Bondarko sont cités dans la bibliographie, mais non dans le corps du texte. On attendrait des références à Wunderlich 1970 (*Tempus und Zeitreferenz im Deutschen*) ou à Vater 1994 (*Einführung in die Zeit-Linguistik*). Aucun ouvrage ou article écrit en français n'est cité: c'est dommage, car les travaux de qualité ne manquent pas: Veyrenc, Guiraud-Weber ou David Cohen sur l'aspect, Vuillaume (*Grammaire temporelle des récits*, 1990) sur la deixis temporelle, la grammaire de Schanen & Confais (1986), etc. Il ne faut pas non plus négliger les ouvrages un peu plus anciens, peu sollicités dans le livre. À vrai dire, il ne sert à rien de donner des noms et des titres dans une bibliographie si l'on n'y fait pas ou peu référence. -Jack FEUILLET

Solutions sémiotiques Nicolas Couégnas, Erik Bertin et alii, Editions Lambert-Lucas, Limoges, 2005.

Cet ouvrage produit et édité par l'Université de Limoges propose aux chercheurs et aux enseignants des avancées dans le domaine sémiotique, en théorie et en pratique. Autour du Master "Sémiologie et stratégie : conception, innovation, communication", les auteurs analysent les pages publicitaires de tous ordres : nourriture pour les animaux, produits de luxe, emballages, pages internet. Le texte et l'image sont soumis à une sémiologie rigoureuse inspirée de R.Barthes (1964) et de A.Greimas (1970 et 1983), dans une langue claire et riche. On appréciera particulièrement les typologies morphologiques et les correspondances sensorielles (D.Bertrand, N.Couégnas) établies à partir de données nombreuses, les descriptifs techniques de fonctionnement des ordinateurs (N.Pignier, A.Zinna), qui donnent la preuve que l'on ne peut parler d'un sujet que si l'on a, au préalable, amalgamé des informations sur lui, en faisant la part égale à l'expérience et au recul autant qu'aux positions théoriques, dont on s'aperçoit qu'elles ont exigé une lente maturation. J.J.Boutaud propose une histoire de la sémiotique en France à travers l'évolution des créations publicitaires, l'une ayant nourri l'autre et vice-versa, jusqu'à nous faire entrevoir l'abîme de la formalisation extrême, le champ publicitaire étant exploité dans ses moindres recoins. Pour un professeur de langues, ces articles permettent de retrouver l'actualité de l'étude du signe imagé, au-delà des prises de position éthiques sur la publicité. A l'aide de comparaisons de photographies, d'arrêts sur images il est possible de faire comprendre les stratégies de construction du macrosigne (J.-P. Petitimberty, J.Fontanille) voire d'aborder des thématiques abstraites comme le luxe et de les replacer dans des contextes plus larges (J.Fontanille). *Solutions sémiotiques* n'apporte pas vraiment un regard nouveau mais il complète par des constatations irrécusables la connaissance du phénomène de la communication. Du fait qu'il se présente comme un premier recueil, il est à souhaiter que la réflexion s'étende à d'autres pays et à d'autres langues, en un mot à d'autres cultures.- Bernadette Hoffmann

Das Literarische Quartett (Gesamtausgabe aller 77 Sendungen von 1988 bis 2001) Digitale Bibliothek, Verlag der Directmedia Publishing GmbH, Berlin 2005, DBI26, 5410 p., 30€)

C'est une heureuse idée que de donner la parole non plus à cette fois à des auteurs mais à des critiques (qui par ailleurs sont auteurs). Ce qui est heureux aussi, c'est que ces critiques s'expriment oralement, donc de façon plus directe, plus vivante, plus spontanée que par l'écriture, dans une émission télévisée (sur ZDF). Une émission qui a eu du succès puisqu'elle a duré treize ans et a rendu compte de plus de 375 ouvrages. Quatuor parce qu'elle réunissait quatre critiques, deux stables : Marcel Reich-Ranicki, Hellmuth Karasek, deux qui cédaient parfois la place à d'autres : Sigrid Löffler et Iris Radisch, sans parler des invités.

L'intérêt de chaque émission, qui durait 75 minutes, tenait à ce qu'elle ne traitait pas de tous les livres parus, mais se concentrait sur quelques-uns, ce qui évitait un grave danger : d'être superficiel. Il suffit de lire les contributions (ou de les entendre, car certaines émissions sont enregistrées) pour se rendre compte qu'on a évité un danger non moins grave : faire de la promotion commerciale. C'est la littérature qui sort grandie, non telle ou telle oeuvre ou tel ou tel écrivain. On n'hésite pas à louer certes, mais sans encenser, et l'on éreinte parfois, même les auteurs reconnus, et le ton est volontiers polémique. A été aussi évité un troisième danger : ne s'intéresser qu'à l'actualité, cette actualité qui mélange tout : les petits et les grands écrivains, les chefs d'oeuvre et les oeuvres mineures, les génies et la mode. Il est symbolique à cet égard que ce soient Goethe et *Werther* qui closent la dernière émission. Donc Döblin, Doderer, Fontane, Keyserling, Schnitzler tiennent compagnie aux gloires de notre temps : Böll, Dürrenmatt, Frisch, Gras, Handke, Jelinek, Mann, etc.

Quatrième danger évité: le nationalisme culturel. On n'aborde pas seulement la littérature de langue allemande. Nombre d'étrangers figurent : Calvino, Conrad, Camus, Eco, Julien Green, Graham Greene, etc. et même Sade. Cinquième danger évité : l'académisme. Le ton n'est pas guindé et si c'est du bon allemand qu'on entend ou qu'on lit, teinté parfois de dialecte, on utilise la locution familière quand elle fait mouche. On n'hésite pas à briller, à provoquer et à faire rire et les réactions amusées ainsi que les applaudissements des spectateurs sont la preuve qu'on n'a pas ennuyé, qu'on a su instruire et distraire.

Pour pouvoir mieux juger de la qualité sur le fond, je me suis attaché aux oeuvres que je connais : par exemple *Fort comme la mort* de Maupassant. Et je dois dire que j'ai découvert à chaque fois des aspects qui m'avaient échappé. Certes, on n'atteint pas, on ne peut atteindre, vu la nature de l'émission et la durée des interventions, à autant de richesse et de profondeur que dans un essai ou une monographie. Mais on arrive souvent en quelques minutes à dégager l'essentiel et à lancer quelque idée féconde. Le principal est l'amour que le lecteur ou l'auditeur ressent ou retrouve pour les belles-lettres. Le pari est donc gagné, le contrat rempli.

Das Literarische Quartett peut donc intéresser tous les amoureux de la littérature et non seulement nos collègues spécialistes. Le candidat au capes et à l'agrégation trouvera sur les oeuvres au programme des renseignements et des idées utiles. Le grammairien et le lexicologue auront à leur disposition un vaste corpus d'allemand parlé d'une certaine tenue. Phonéticiens et dialectologues feront leurs délices des enregistrements. Beaucoup d'heureux pour peu d'euros ! Y. Bertrand

Achévé d'imprimer le 20 mai 2006 à l'imprimerie du CRDP de Lorraine
99 rue de Metz – 54000 Nancy
Dépôt légal mai 2006

